

Faculté des sciences
Département des Sciences et Gestion de l'Environnement
2020-2021



ECOFÉMINISME : LE *CARE* POUR UNE HUMANITÉ ÉCOLOGIQUE

Mémoire rédigé par Noémie HENRY

En vue de l'obtention du grade de Master en Sciences et Gestion de l'Environnement, finalité
Interfaces-Sociétés-Environnements

Rédigé sous la direction de François MELARD

Copyright

Toute reproduction du présent document, par quelque procédé que ce soit, ne peut être réalisée qu'avec l'autorisation de l'auteur et de l'autorité académique* de l'Université de Liège.

*L'autorité académique est représentée par le(s) promoteur(s) membre(s) du personnel enseignant de l'Université de Liège.

Le présent document n'engage que son auteur.

Auteur du présent document : HENRY Noémie | noemie.he@gmail.com

REMERCIEMENTS

Je remercie la patience de mon promoteur, face à ma nébuleuse.

Je remercie les 5 femmes qui ont accepté de me partager une heure de leur temps, un bout de leur vie, et des sourires pixelisés.

Je remercie ma famille, qui malgré l'obscur qui nous étreint, m'a donné la permission d'être moi.

Je remercie ma deuxième famille, mes ami·e·s proches, car sans elles et eux, je ne serais pas cette humaine que je suis aujourd'hui.

Je remercie ma relectrice attitrée, Fanny, qui m'a accompagné toutes ses années, même après minuit, et qui a dû dire aurevoir à son rêve face à la persistance de la crise sanitaire.

Je remercie Estelle, le feu follet vert, qui m'a guidé vers l'écoféminisme.

Je remercie Jérôme, qui fut le relecteur qui resta après minuit.

Je remercie aussi toutes les autres personnes que j'ai croisées dans ma vie, parce que sans elles, je ne serais pas exactement ici, et que puis-je faire d'autre si ce n'est être là ?

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	6
1. Ces femmes qui veulent colorer le monde blanc	10
1.1. Circé – le calme	12
1.2. Ellana – la joie	14
1.3. La Louve – l’envie.....	16
1.4. Miette – l’angoisse.....	18
1.5. Julie – la colère	20
2. Un fil rouge dans les pas des sciences sociales et philosophes.....	22
2.1. La méthodologie en tant de covid-19	22
2.2. L’occasion d’expérimenter	25
2.2.1. Posture de recherche	26
2.2.2. Philosophie des Sciences, écologie et science située.....	33
2.2.3. Une méthodologie socioanthropologique entre distanciel et proche	38
3. L’écoféminisme	47
3.1. Le mouvement écoféministe : construction historique.....	50
3.1.1. De ce qui est politique.....	50
3.1.2. De ce qui est binaire et féminin	53
3.1.3. De notre relation à la nature et aux autres.....	55
3.1.4. De ce que sont le Pouvoir et l’empowerment	57
3.1.5. De la magie et des sorcières	59
3.1.6. De la science : une société de la mise à distance	61
3.2. Un mouvement polysémique	64
3.2.1. Montée du mouvement en France et en Belgique francophone.....	65
4. Le <i>care</i> : un outil militant en écologie	67
4.1. Vivre ensemble, autrement	67
4.1.1. Les pratiques écoféministes	68

4.1.2. Les oppressions sociales	78
4.2. Le <i>care</i> : le cœur de la pratique écoféministe francophone.....	82
4.2.1. Le concept d'interdépendance	84
4.2.2. La réappropriation écoféministe de l'éthique du <i>care</i>	85
4.3. Tuer Dieu avec la magie de Weber	91
5. Conclusion	93
Bibliographie	94
Livres	94
Articles.....	96
Annexes	98

INTRODUCTION

Dans un monde où l'impact sur la nature devient une quantification de produits chimiques, de gaz émis dans l'atmosphère, de perte de « biodiversité », comment comprendre ces actes de destruction ? L'appréhension sociologique des sciences environnementales permet de rendre compte de l'inefficacité des domaines scientifiques et technologiques à apporter une réelle solution : leur imbrication dans les ténèbres politiques, économiques et sociales de notre société occidentalocentrée les empêche de réellement appliquer une transition opérante. La vie quotidienne devient une culpabilité étouffante pour toute une strate de la population, alors que les chiffres eux montrent que ce sont les industriels et les riches qui polluent le plus (Hubacek *et al.*, 2017). A quoi servent donc ces chiffres si rien ne bouge ? En France, le gouvernement a tenté un partenariat de gouvernance avec les citoyens pour les lois à implémenter dans ce domaine, et pourtant, encore une fois, les citoyens n'y voient qu'un échec : le gouvernement ne peut s'empêcher de modifier derrière eux les différentes propositions¹. La Convention Citoyenne se ressent alors plus comme une énième insulte à l'opinion citoyenne. En Belgique, aucune Convention Citoyenne, mais les mêmes résultats : le pays n'arrive pas à se coordonner pour rentrer dans les objectifs européens de 2030². Les constats tombent, toujours les mêmes, une sorte de relecture des « Printemps Silencieux » de Rachel Carson (1962) : les nappes aquifères sont polluées, les émissions de particules fines sont supérieures au seuil maximum pour la plupart des belges, l'agriculture utilise bien trop de pesticides, la bétonisation continue à s'étendre pour installer des appartements et des unités économiques... (OECD, 2021) et pourtant, les études démontrent qu'une augmentation du nombre de la diversité d'oiseaux dans l'environnement est bien plus significative en termes de bien-être humain que celle de l'augmentation du salaire (Methorst, *et al.*, 2021). La vision technocentriste et gouvernementaliste de la gestion environnementale (Audet, 2016) se ressent comme un système verrouillé et inatteignable par la volonté écologique.

Ce n'est pourtant pas nouveau que notre rationalité est remise en question. Le questionnement de la justesse de la rationalisation de l'esprit humain a maintes fois été pensé.

¹ Reporterre, « Convention citoyenne pour le climat. Macron et le climat : 3,3 sur 10, selon la Convention Citoyenne ». En ligne : <https://reporterre.net/Macron-et-le-climat-3-3-sur-10-selon-la-Convention-citoyenne> (consulté le 18/05/2021)

² BX1 : média de Bruxelles, « La Belgique a la traîne pour remplir les objectifs de développement durable en 2030 ». En ligne : https://bx1.be/categories/news/la-belgique-a-la-traine-pour-remplir-les-objectifs-de-developpement-durable-en-2030/?fbclid=IwAR0gC7ukbaykY4vIZh2W_8ZsK5erT7YIawxvWOjZn35YddNKQya0fJtun6w (consulté le 18/05/2021)

Cependant, encore aujourd'hui, il est difficile de sortir de ces croyances. La population a plus facile à douter de la Science, alors que ceux qui gèrent la société ont besoin d'avoir des bases sur lesquelles tenir, et d'y croire. La sociologie de l'environnement a donc développé des compréhensions des enjeux de connaissance autour de la transition environnementale, pour comprendre les verrouillages du système politique et économique lorsqu'il s'agit d'entamer un changement pour un meilleur respect de la Terre et de la vie qui habite sur elle. De plus, des théories ont été élaborées pour analyser les différentes transitions dans les domaines divers et épars de la société humaine telle qu'elle s'est constituée aujourd'hui. Pour comprendre comment transformer cette société, il a été question de partir des objets, qui permettent alors d'appréhender le changement selon l'apport de nouveaux outils bénéfiques aux groupes sociaux : les améliorations technologiques, les nouvelles connaissances de psychologie sociale, les objets utilisés dans la gestion environnementale, en période de crise ou non³, etc. La science, telle que nous l'avons toujours construite n'arrive pas à appréhender les solutions qu'il faudrait alors implémenter. Dans cette perspective, y aurait-il de quoi s'inspirer de la population ? Y a-t-il des niches d'écologies humaines où les pratiques deviennent un milieu d'expérimentations, d'essais et d'erreurs, et d'apprentissage à devenir une humanité écologique selon les termes de Rose (2004) ?

La transition développée ici ne parlera donc pas d'objets, qui sont indirectement reliés à la société humaine, mais développera une problématique à partir de sujets, des femmes écoféministes qui pratiquent dans la vie de tous les jours une écologie politique. Dans la vision féministe des années 60 qui clamait que le privé était politique, l'écoféminisme développe alors une perspective de se réapproprier les problématiques environnementales en tant que citoyennes de la société. Effectivement, le mouvement social de l'écoféminisme, commencé dans les années 70, préfère développer les problématiques internes à la société humaine, les processus et effets négatifs sociaux et culturels de cette société occidentale qui s'est construite sur une histoire particulière. Cette dernière est d'ailleurs critiquée. La position spéciale des femmes, groupe social lié au genre qui est au cœur du développement particulier de ce mouvement social, a affecté particulièrement la manière dont l'analyse de la société est élaborée. Cette position a été édifée non par les femmes, mais par le rôle que leur a donné l'histoire érigée par l'Homme. Ainsi, elles se sont réapproprié cette histoire, pour redonner l'importance à des phénomènes

³ Nouvelle technologie, comme par exemple les énergies durables ; en psychologie sociale, on peut voir l'apparition des théories de l'intelligence collective qui aide à monter des projets ; les outils utilisés en gestion environnementale peuvent être des barrières (gestion de la crise de la peste porcine africaine), des cartes hydrologiques, etc.

sociaux qui ont été oubliés, mis de côté, de la violence et de la domination, des cultures spécifiques à certaines classes sociales et certaines ethnies qui ont été dénigrées et même annihilées. Ce mouvement social, l'écoféminisme, remet alors en cause notre société à sa racine : les principes mêmes de domination du monde y sont douillettement installés et se lovent dans chaque domaine de la société, dans chaque interstice social, endormant l'esprit dans le confort des privilèges.

La télévision, les jeux vidéo, la constante appropriation de l'attention dans un divertissement en surconsommation, ce confort d'avoir un toit chauffé, même surchauffé, un fauteuil mou, rempli de plaid et de coussin décoratifs... Telle est la réalité de notre société, et cela n'empêche pas la dépression d'augmenter chez les jeunes, l'écoanxiété de s'installer, le manque de sens de nécroser de plus en plus les actions : bullshit jobs, apathie, divertissement hypnotisant, course avec le temps, *burnout*, impression de déconnexion sociale dans une ère des réseaux sociaux permanents... Aujourd'hui, même les émotions se quantifient. Toujours des chiffres. La destruction est quantifiable, même celle de l'esprit humain. Nous jouons avec la raison des chiffres et leur donnons une signification. Nous sommes heureux lorsqu'une espèce en voie de disparition change de statut et obtient celui de simplement « en danger ». Nous célébrons lorsque la richesse économique des pays augmente. Lorsqu'une partie de la pollution en gaz carbonique est déportée vers un autre pays, nous nous félicitons d'avoir baissé notre CO₂^{eq}/capita. La question pourtant à se poser serait celle-ci : quels sont les sacrifices donnés pour que les chiffres changent ? A chaque bonne action de notre gestion, il y a l'envers du décor, qui n'est jamais quantifié, lui. Notre société basée sur la culture techniciste n'arrive pas à comprendre les multiples problèmes que cette névrose du contrôle impose à « l'environnement » ou si elle le comprend, elle en abandonne les responsabilités. Il y a toujours le revers de la médaille, quelque part, de chaque action. Ce qu'une écoféministe, Starhawk, appelle « l'obscur ». Dans une société où le bien-être humain prime sur le bien-être terrestre, où l'humain se considère comme le gérant de la boutique terrestre, parce qu'il aurait la capacité de raisonner, il semble qu'il soit impossible de changer de direction, d'endiguer l'inertie des problèmes environnementaux (Latour, 2015). Notre conception du monde nous bloque. Pour changer, il faut savoir transformer, et pour transformer, il faut de la volonté (Starhawk, 1982). Alors quand l'envie de vivre autrement étire la conscience écologique, et que le monde poursuit son inéluctable destin, il semble facile de tomber dans un désespoir. Bien sûr les citoyens ont pris en charge les manquements dus à l'inefficacité gouvernementale. L'émotion

charge l'énergie motrice de la mutation sociale : colère et peur sont partagées dans les strates de la population.

Aujourd'hui, cette énergie insuffle une seconde vie à l'écoféminisme en France et Belgique. La pratique s'installe et les théories deviennent des aides pour penser, pour analyser, pour rechercher dans le cadre d'une problématique environnementale. Pour comprendre autrement les perspectives écologiques, il me semble important d'appréhender différemment la recherche. Il m'a donc semblé important de reprendre une méthode de recherche, l'induction. Y a-t-il donc des sagesses à découvrir dans les pratiques écologiques de la population ? Dans le cas de l'écoféminisme, comment le désir de transformer, de se réappropriier des valeurs féminines et les revaloriser, influence les pratiques de celles qui se revendiquent écoféministes ?

1. CES FEMMES QUI VEULENT COLORER LE MONDE BLANC

J'ai interviewé cinq femmes pour développer cette recherche. J'aurais pu continuer, et en interviewer encore plus, j'ai fait le choix de refuser les propositions supplémentaires d'écoféministes, et certaines ne m'ont pas répondu ou ont refusé les interviews. Il me semblait adéquat de garder seulement ces cinq interviews, car ce sont cinq femmes, aléatoires, qui n'étaient pas sélectionnées pour leur classe sociale, mais simplement parce qu'elles se revendiquent écoféministes. Si refuser des interviews supplémentaires me semblait possible, c'est que toutes se retrouvaient dans un schéma social spécifique : blanche, femme, universitaire, militante, avec un regard critique sur le terme d' « objectivité », collectionneuse de livres, avec un rapport au sauvage romantisé⁴. Elles se nomment Circé, Ellana, La Louve, Miette et Julie. Je vous les présente ici, en premier, car elles reviendront tout au long de la recherche, viendront consolider des informations, des théories, hypothèses, questionnements... Elles se mélangent étroitement à cette recherche, car elles ont aussi influencé les questionnements, certaines directions que j'aurais pu ne pas prendre, ont guidé l'analyse, et m'ont finalement permis – grâce à leurs partages – d'écrire ce mémoire. Quelques petites notes méthodologiques sont à prendre en compte pour comprendre l'agencement de la présentation.

En premier, chaque interviewée a choisi le pseudonyme pour son anonymisation, et je leur ai demandées de m'expliquer pourquoi ce choix. Cela me permet d'avoir un aperçu de ce qui peut les faire rêver, vers quel imaginaire elles tendent. En second, elles m'ont chacune marqué à leur manière, partagé des sentiments particuliers, entremêlés et en même temps très différents. J'ai donc, avec leur nom d'anonymisation, donné une émotion. Cette dernière n'a pas pour but de décrire comment je me suis sentie lors de l'interview. Elle sert plutôt à noter l'émotion sous-jacente à l'action militante qui est la leur, c'est-à-dire la motivation émotionnelle actuelle de la personne à agir politiquement, dans le cadre écoféministe ou non. Il est important de comprendre que cette émotion est ressortie d'une interview qui a duré une heure, qu'elle peut être faussée par le discours cohérent qui se construit au cours de l'interview, et aussi les difficultés rencontrées à ce moment-là par l'interviewée dans sa propre vie (Olivier de Sardan, 2008). Ainsi, la temporalité « actuelle » de l'émotion sous-jacente à l'action est extrêmement importante.

⁴ Le terme romantisé réfère au besoin de voir de la beauté, d'être amoureux de la nature, de cet extérieur, auquel dans certains cas, nous n'avons pas accès, mais aussi aux imaginaires qui sont posés dans la relation avec elle, avec le besoin de sortir des contraintes de cette société, ou en tout cas, de se libérer de quelque chose qui violente lorsque nous vivons dans cette société.

Je leur ai aussi demandé, en fin d'interview ou lorsque cela s'y prêtait, de me partager une citation – d'un livre, d'une chanson, d'un podcast, d'une vidéo, etc. – qui les avait particulièrement marquées et influencées dans leur pensée écoféministe, pour comprendre ce qui représente leur lutte, ce qui leur parle particulièrement dans les visions écoféministes.

Finalement, une note qui vaut pour tout le long de ce mémoire : les propos des interviewées ont été mis en italique, pour les distinguer des citations venant de texte ou de matière audiovisuels, qui sont des apports externes au travail de terrain.

1.1. CIRCÉ – LE CALME

« Comment affrontons-nous l'obscur, nous qui sommes au bord de l'anéantissement ? Comment trouvons-nous l'obscur en nous, comment le transformons-nous, comme le possédons-nous comme notre propre pouvoir ? Comment le rêver en une nouvelle image ? Nous devons rêver l'obscur comme processus, rêver l'obscur comme changement, afin de créer une nouvelle image de l'obscur. Car l'obscur nous crée. [...] L'obscur : tout ce dont nous avons peur, tout ce que ne voulons pas voir – la peur, la colère, le sexe, la douleur, la mort, l'inconnu. Le devenir obscur : le changement. Car personne n'est capable, seule, de transformer l'obscur en amour. Nous avons besoin les unes des autres pour cela. Nous avons besoin de tout le pouvoir que nous sommes à même, ensemble, de faire monter »
– *Starhawk, Rêver l'Obscur*

Circé a choisi ce pseudonyme pour l'idée que transporte ce nom : *« une sorcière puissante qui vit dans la nature et a le pouvoir de transformer les hommes en animaux »*. Docteure en philosophie environnementale, elle a un riche passé militant, qui l'a conduit en qu'on appelle un *burnout* militant. L'écoféminisme lui a permis de militer d'une manière plus douce, moins énergivore, et moins désespérant. Sa recherche sur les savoirs en écologie s'entremêle avec le chemin qu'elle a parcouru jusqu'à l'écoféminisme. Elle a développé un projet écoféministe, qui a une page sur Facebook et sur Instagram. Elle entremêle écologie, féminisme et magie dans son projet, proposant des cercles de sorcières, des argentages, rencontres, de la pédagogie en nature, et d'autres activités, par exemple, prochainement, elle met en place une formation en acroyoga en partenariat avec une autre femme. De plus, elle pose régulièrement des citations de livres, des explications de certaines pratiques écoféministes, de la théorie et aussi un résumé de sa thèse, qu'elle a élaborés en philosophie de l'environnement, sur les savoirs pertinents en écologie. Elle promeut alors le savoir et la pratique, liée intrinsèquement ensemble : l'un ne va pas sans l'autre. Dans ce projet, elle veut aussi partager et vivre les émotions. Ces dernières se retrouvent à danser dans son projet : que ce soit la joie pour célébrer « les accomplissements, la magie comme art de transformation de soi et du monde »⁵, comme il est écrit dans la

⁵ Ses propos sont partagés sur sa page, mais proviennent du livre de Starhawk, « Rêver l'obscur ».

présentation de son projet, mais aussi la colère, dans le partage d'une vidéo justement sur un sujet qui la mettait en colère et dont elle expliquait pourquoi tourner un podcast au moment où l'émotion vibrait en elle plutôt qu'après. Pour elle, il faut donc relier les différentes « approches, idées, visions du monde, et expériences », pour ainsi élaborer des savoirs différents, qui réenchangent le monde, et font « vivre [son] enfant intérieur ».

Alors elle milite aujourd'hui dans un cadre écoféministe, pour être plus proche d'une autre facette du monde, celle des intuitions, et « *se réapproprier ce à quoi on a été assigné et donc se réapproprier la question du soin, de la nature, de l'habitat, des émotions qui, dans les luttes de manière générale, peuvent justement ne pas être suffisamment investi* ». Elle s'est alors formée pour devenir facilitatrice d'espaces sacrés, et mettre en place des cercles de partage et de rituels. Au cours du mois de mars, elle proposait des cercles d'écosorcières, dont les buts étaient de : 1) se reconnecter à soi-même, à notre tissu relationnel ; 2) créer du lien avec la nature là où vous êtes, dans votre quotidien ; 3) Accueillir et apprivoiser vos émotions et les situer dans votre corps ; 4) Aller à la rencontre de votre intuition, apprendre à la reconnaître et à l'écouter pour des choix plus alignés ; 5) Explorer votre langage créatif ; 6) acquérir de nouveaux outils pour atteindre vos objectifs et incarner vos rêves ; 7) Goûter à la permission d'être vous-mêmes et au lâcher-prise ; 8) Vous relier à votre joie intérieure et à vos ressources profondes en toutes circonstances ; 9) Vivre une expérience de sororité et de soutien collectif. Dans cette vision, elle prend à cœur de ritualiser certains moments, certaines actions, de partager ensemble des émotions et des intentions. Pour elle, ce savoir aurait alors la capacité de nous rapprocher de la nature, de retisser des liens avec elle, de réenchanter le monde.

Finalement, l'écoféminisme lui a permis de retrouver une forme de lutte qui correspond à ses valeurs, sa vision du monde. L'aider à utiliser la force dans ses émotions, tout en ne transformant pas sa colère en résignation et peur. Cette colère, elle utilise dans l'action, et une action interrelationnelle, qui se décroche d'une lutte dite « viriliste ».

Paisibilité dans l'acceptation de sa colère, de ses émotions, il y a une forme de calme dans la manière d'exprimer ses émotions.

1.2. ELLANA – LA JOIE

« *Devoir et solitude. Crainte et lumière. Ombre et courage.* »

– *Pierre Bottero, Le pacte des Marchombres*

Ce prénom, Ellana, provient du personnage de Pierre Bottero, un écrivain de *heroic fantasy*. Une femme qui se libère des carcans de son humanité grâce à la volonté, à une magie du mouvement, dans la réappropriation de son corps, pour vivre libre. Le monde d'Ellana n'est pas un monde à part dans l'imaginaire de Bottero, mais une autre réalité que l'imaginaire seul peut permettre d'atteindre du nôtre. Ce qu'il a appelé « Le Pas ». Un autre monde, où la magie est de la volonté, où la nature est une force puissante... Dans ce monde, la marchombre représente la figure de la liberté ultime, et les références à la nature sont récurrentes. Finalement, pour Ellana, le travail de Bottero a quelque chose d'écoféministe, le rêve d'un monde où les possibles s'ouvrent sous les pas de l'imagination, où une vision, une idéologie, pousse les personnages à braver les difficultés. Où l'animalité en nous devient un chemin à conquérir pour retrouver sa liberté. Pierre Bottero aimait le pouvoir féminin, qu'il plaçait au cœur d'être du sexe féminin, alors que la force brute appartenait aux hommes. Bien sûr, dans sa vision, il y a du binaire, mais ce que nous pouvons retenir de son œuvre, c'est que le chemin n'amène jamais à un extrême des dipôles, mais toujours dans un entredeux unique à chacun. Sans doute est-ce là, toute la beauté des messages qu'il partageait à travers ses histoires⁶.

Il est étrange de parler d'une partie de notre adolescence que nous avons toutes deux en commun, celle de s'être plongée dans l'univers fantastique de Pierre Bottero. Il y a peut-être un phénomène à l'œuvre, sous-jacent, qui mériterait d'être creusé : notre génération est-elle tant bercée dans le romantisme de ces auteurs⁷ d'*heroic fantasy* ? Ce qui attire tant dans le personnage d'Ellana, c'est sans doute son combat pour se libérer, pour acquérir une puissance interne. La seconde citation que cette femme m'a partagée est celle-ci : « La fille n'était plus une fille. C'était un oiseau. Prêt à l'envol ». Et sans doute dans un monde violent rêvons-nous de grandir et de nous envoler de nos propres ailes.

Cependant, cela n'empêche pas Ellana, d'avoir les pieds sur terre, de vouloir se battre contre le système. Elle est militante, participe à des manifestations, est intégrée dans le cercle

⁶ Pierre Bottero est un des auteurs qui m'a le plus influencé, depuis mes onze ans.

⁷ Tolkien, avec le Seigneur des Anneaux ; Lewis, et le monde de Narnia ; Pullman, et la trilogie de la Croisée des Mondes ; Christopher Paolini, le monde d'Eragon ; Rowling et le monde d'Harry Potter ; et bien d'autres auteurs : ils ont bercé l'imaginaire de la génération des années 90, et tous parlent de se réapproprier un pouvoir pour vaincre un obscurantisme de la domination...

écoféministe d'Extinction Rebellion. Ce qu'elle veut, par-dessus tout, est un changement radical. En dehors de ces citations de Pierre Bottero qu'elle m'a partagées, finalement, les citations qui représenteraient le plus son combat sont celles-ci :

« Ce changement implique un démantèlement radical du système patriarcal capitaliste » (Bahaffou et Gorecki, 2020, p.34). Ainsi, cette revendication combat « les gestes écoresponsables en entreprise ou le tri sélectif comme nouvelle définition de l'écologie » (ibid). L'écologie se doit donc d'être « plus », de vouloir « plus », de comprendre et de transformer la société à sa racine. Pour Ellana, l'écoféminisme devient la convergence des luttes, une interconnexion entre les problématiques, avec un ennemi commun : le patriarcat.

Ce qui lui importe surtout, c'est la réappropriation de sa colère, de son écoanxiété, et de le transformer dans le but de « lutter pour » : « *on lutte pour faire un camp d'été, et se réunir avec d'autres militantes écoféministes, d'autres collectifs, pour créer des choses ensemble [...] parce qu'on veut lutter pour un avenir désirable et [...] on veut pas toujours être en réaction, on ne veut pas toujours être dans la colère, on veut aussi cultiver une joie dans la militance* ». Ainsi, lutter pour apprend à tisser des liens, entre elles, mais aussi avec d'autres, collectifs, dans des événements festifs, le divertissement, mais aussi des partages de savoirs.

En plus de cette perspective écologiste, Ellana a développé sa propre vision politique dans ce qu'elle appelle l'écoféminisme spirituel, en lien avec un groupe basé sur la spiritualité « Reclaim » de Starhawk. Elle participe à des rituels dans lesquels il y a de la volonté, *des* volontés, une intention politique forte et notamment, voire principalement, du *care*. Cependant, l'écoféminisme s'ancre toujours dans du collectif, les actions individuelles, elle n'y croit pas réellement, même si elle les fait car elles rentrent dans ses propres valeurs, et que cela lui permet de se sentir bien avec elle-même. Elle s'oppose ainsi elle aussi au « *militantisme viriliste* », c'est-à-dire des actions incroyables, chocs. Alors elle tient particulièrement à l'aspect politique de ses rituels, parce que prendre soin des uns, des autres, penser aussi la question du racisme et des transphobes, des neuroatypiques, du validisme, dans une visée décoloniale aussi et bien d'autres questions qui portent sur ce qu'est être normal dans la société, est pour elle primordial : son écoféminisme, elle le souhaite en dehors de cet aspect d'essentialisation qui est porté par le courant du féminin sacré. D'ailleurs, pour elle, il faut nuancer, car ce n'est pas un mauvais courant, mais elles devraient aussi questionner leurs privilèges, à l'intérieur de leur entre-soi, pour sortir des dualismes, et accepter toutes les différences, se battre pour les différences.

Un feu bouillonnant d'énergie. La colère guide ses paroles, communicative.

1.3. LA LOUVE – L’ENVIE

« *Ils nous ont enterrées. Ils ne savaient pas que nous étions des graines* »

– *Proverbe mexicain*

La Louve rêvait d’être une enfant loup, « *alors l’écoféminisme, ça ne peut que me parler tu vois, parce que je suis une enfant sauvage* ». Pour elle, il y a cet aspect de groupe, de protection, de maternité qui rassure, dans cette figure, et sans doute a-t-elle un peu elle aussi rêvé de se libérer de notre condition humaine. Une des phrases qui lui parle, à propos de la féministe Gloria Steinem, est celle-ci : « Elle n’essayait pas de savoir d’où venait le vent, elle devenait le vent ».

La Louve a bifurqué dans ses études se retrouvant avec un diplôme en communication et un autre en gestion de l’environnement. Alors pour allier les deux, vu qu’elle ne travaille pas dans le domaine environnemental, elle a développé sur le côté un blog, qui lui permet de sensibiliser sur l’écologie grâce à ses connaissances en communication. En Belgique, le mouvement écoféministe est bien moins connu et parfois encore mal compris. La Louve s’en étonnait lorsqu’elle a partagé son premier article sur le sujet, juste un historique du mouvement, et que les commentaires en retour jugeaient « antiféministe » l’article. Pour elle, il faut alors « *rassurer ceux qui pourraient en avoir* » et surtout « *expliquer à ceux qui s’y intéressent que c’est très accessible justement par des gestes dans la vie de tous les jours* ».

Effectivement, pour La Louve, l’écoféminisme se relie fortement avec les actions que font les femmes dans la société pour changer petit à petit les modes de vie économique, les modes de production aussi. Ces derniers peuvent être tout ce qui a trait à la sphère domestique, comme le zéro déchet, les culottes et *cup* menstruelles, les savons et shampoings moins agressifs pour l’environnement, le DIY⁸, etc. ou à un niveau plus large, comme la mode éthique, le *fair-trade*, etc. Pour elle, lorsqu’on consomme éthique et écologique, il y a de fortes chances que ce soit fourni par des firmes développées par des femmes. Cependant, La Louve comprend aussi le travers de cette tendance qui relie féminin et écologie : tout comme la charge mentale du foyer est portée par la femme dans les couples hétéronormés⁹, ici, il y a une charge

⁸ « *Do It Yourself* », littéralement « fais-le toi-même ». Mot-clé d’une tendance sur internet qui désigne les recettes à faire chez soi que ce soit au niveau du bricolage, des cosmétiques, et bien d’autres choses.

⁹ Dans une société hétéronormée, le terme de couple semble plus compliqué est malléable, surtout lorsque les identités de genre entrent en jeu. Des couples homosexuels peuvent aussi reproduire des pratiques

écologique qui s'y rajoute, appelée la charge morale. Ainsi, être écoféministe, ce n'est pas accusé les hommes de ne pas s'intéresser à l'écologie, mais plutôt les sensibiliser à porter cette charge morale aussi à l'intérieur de la sphère privée, les amener à ne pas exclusivement lutter de manière « viriliste ». D'ailleurs, pour elle, les prochains écoféministes seront les garçons des féministes.

Son cheval de bataille se trouve alors sur comment, en tant que femmes, se réapproprier la mode, l'esthétique, la sphère privée, comment se réapproprier cette image de la femme qui devrait être belle pour l'homme. Alors dans cette réappropriation, la femme n'a pas à plaire à l'homme, elle se donne le droit de simplement être bien dans ses baskets : « *Quand tu commences à t'intéresser à la mode éthique, tu vois que c'est clairement des démarches de mise en avant de savoir, d'autonomisation financière, de créatrices businesswoman [...] où là vraiment on est dans des démarches où on veut cesser d'empoisonner la femme* ».

Elle déplore le manque parfois de conseils pratiques pour « être écoféministe ». Elle est intéressée par ces femmes écoféministes qui le sont sans le savoir : « *il y a un énorme clivage entre la théorie et la pratique. Alors il y a vraiment d'un côté les théoriciennes, mais qui te sortent, mais des trucs hyper compliqués, hyper intéressants, mais très très complexes. Il faut vraiment analyser, décortiquer, etc., et puis t'as les femmes de terrain quoi* ». Cela l'intrigue que l'écoféminisme se soit construit en tant que courant de pensée, mais qu'autant de femmes ont pratiqué finalement intuitivement ce qui était écrit dans ces livres.

Aujourd'hui, au-delà de la vie quotidienne, La Louve désire aussi sortir le combat écoféministe de l'anonymat, et qu'il devienne une aide dans le combat politique du parti Ecolo. Elle les a donc contactés pour organiser une séance d'information sur le sujet, et voir les stratégies possibles à mettre en place au niveau politique grâce à l'écoféminisme. Ce dernier, elle le considère comme la solution pour les problèmes écologiques, alors elle se bat, dans les pas de Françoise d'Eaubonne, pour que « l'écoféminisme [soit] le nouvel humanisme ». Parce que, comme me l'a aussi partagé Ellana, pour que le monde aille mieux, les écoféministes ne rêvent pas d'avoir une part plus grosse du gâteau, mais un autre gâteau. Qui voudrait d'un gâteau pollué ?¹⁰

hétéronormées dans leur couple, et cela peut générer des conflits. Cependant, ici, le focus est surtout mis sur le couple hétérosexuel.

¹⁰ Citation écoféministe très connue, réutilisée régulièrement par le collectif « les Engraineuses »

Elle me transmet la curiosité, et l'humilité d'accepter que nous sommes constamment en apprentissage. Avec joie.

1.4. MIETTE – L'ANGOISSE

« En réalité, le cerveau perçoit bien plus d'informations qu'on ne le croit, et il y a plein d'explications scientifiques à ces phénomènes – mais moi, ça me fait du bien d'y voir quelque chose de mystique. Ça ne me fait pas de mal, ça n'en fait pas non plus à mes proches, alors aujourd'hui, je le vis très bien et je l'assume »

– *Jack Parker, Witch, Please, 2020.*

Ces mots résument bien comment Miette se pense et réfléchis à son impact sur son environnement. Miette est son deuxième prénom, un lien finalement avec sa famille, et la force que ce lien lui donne. Elle se considère sorcière *et* écoféministe. Dans le sens où être sorcière devient une manière politique de prendre soin d'elle, et l'écoféminisme est le versant politique de cette pratique de la sorcellerie, le discours sous-jacent : *« le côté écoféministe, je l'ai vraiment conceptualisé [...] plus rationnel qu'émotionnel, par rapport à la sorcellerie »*. Après son *burnout* militant, des dégoûts du milieu militant viriliste, à cause d'histoire de viol dans un cas, et de *mansplaining*¹¹ dans d'autre, avec en parallèle des déceptions spirituelles face à des religions masculines¹², elle a *« trouvé la solution à [son] problème par la sorcellerie »* grâce à laquelle elle peut se positionner politiquement : *« une spiritualité qui me parlait et qui était très proche de la nature, et qui était très proche du ressenti, et quelque chose de très politique, féministe, anticapitaliste et antipatriarcale, avec toute la question de l'empowerment, avec la réappropriation de son pouvoir »*.

Prendre soin d'elle était primordiale après sa dépression en 2020, qui encore aujourd'hui l'impacte énormément, alors la sorcellerie lui permet de se réapproprier sa vie, d'utiliser des outils simples, autour d'elle, pour retrouver une emprise, aussi des connaissances, une

¹¹ Ce terme vient d'un phénomène démontré dans les transports en commun, où les hommes avaient tendance à écarter leurs jambes et donc prendre plus de place, même lorsqu'il n'y avait plus beaucoup de place, mettant mal à l'aise les femmes à côté. Il a été étendu pour montrer le même phénomène, mais au niveau de la prise parole : l'homme se sent le devoir d'expliquer à la femme, cela peut être fait de manière condescendante, ou *« patronizing »*. Ce dernier a difficilement un équivalent en français, mais rajoute un côté *« papa »* dans le ton condescendant, de sentir qu'il faut toujours expliquer la vie à la femme.

¹² Religion monothéiste classique, comme le catholicisme, le bouddhisme, le protestantisme, l'islam, le judaïsme, etc.

compréhension nouvelle, qui finalement permet en plus une réappropriation de son environnement. Elle reste très pragmatique dans son discours, un peu comme Jack Parker, pour elle, si ça ne fait de mal à personne, et que ça lui permet d'aller mieux, alors pourquoi s'en priver ? Finalement, son approche politique de l'écoféminisme se vit dans un lien avec elle-même, plus qu'avec les autres, pour prendre soin d'elle. Son *burnout* l'a amené actuellement dans une militance plus solitaire et moins collective. Elle a besoin de prendre soin d'elle, de ses angoisses, de laisser le temps s'écouler plus lentement.

Ce rapport à l'écoféminisme, pour elle, ne vient pas d'un lien vital à la terre. Elle se pense comme une privilégiée, qui a vécu en ville, qui participe au système capitaliste. Ce lien à la nature, il se retrouve dans une résonance avec elle, avec les animaux, avec une envie de devenir plus proche d'elle et d'en prendre soin. Alors l'écoféminisme l'aide à rêver d'autres possibilités, d'autres modes de vie.

Elle a été vegan, avant d'avoir des troubles alimentaires liés à sa dépression. Ce n'est pas un acte qu'elle transpose dans l'écoféminisme, pour elle, son rapport à ce mouvement s'ancre bien plus dans la théorisation de ces actions, dans la mise en intention, en d'autres termes, dans la volonté politique qui explique l'action. Une convergence de la sorcellerie, de la recherche qu'elle a commencé à mener dans l'art sorcier, et la manière de se positionner politiquement, par rapport à elle, en tant que personne éduquée « femme », et son rapport à l'environnement et à elle-même. Elle entre alors différemment en relation avec elle-même, dans une nouvelle perspective d'une compréhension différente du monde. Cela l'aide à gérer ses angoisses, qui viennent non seulement de son passé militant, mais aussi à cause de l'actualité, de la violence dans les manifestations, les problèmes politiques, les déceptions politiques aussi. Elle se pense alors dans une envie d'agir en accord avec elle-même, pour se réapproprier finalement son environnement local, sa vie.

Dans sa voix, il y a de la joie contagieuse, même lorsqu'elle énonce ses difficultés.

1.5. JULIE – LA COLÈRE

« *Agis dans ton lieu, pense avec le monde* »

– *Édouard Glissant*

« *Du coup* se dit aussi en Belgique ? », je lui affirme que oui. « Je remets pas mal en question le *du coup* en ce moment, c'est un peu comme si tout était une suite de conséquences ». Je lui réponds, amusée : « la vie n'est-elle pas une suite de conséquences ? »

Tel fut notre premier échange.

J'ai oublié à ce moment de lui demander pour enregistrer, elle est partie dans le récit, elle m'a emmené dans son monde comme une vague déferlante.

Elle parle avec énergie, il y a de la joie aussi dans son timbre, mêlé à son tempérament révolté. Julie se vit dans la colère, elle agit avec sa colère. Ses actions politiques sont posées dans le cadre de son métier : elle est commissaire d'exposition et critique d'art. Pour elle, le jour où elle ne sera plus en colère, où elle ne s'émouvra plus pour les féminicides, pour la destruction de la nature, c'est que ce ne sera pas normal. Alors à travers les expositions qu'elle prépare, elle sensibilise à des questions de société, à certains points de vue, à la critique politique. D'ailleurs, même ici, elle n'a pas souhaité s'anonymiser. Pour elle, penser « située », c'est affirmer ses propos, tout comme elle s'affirme dans ses expositions. Si on ne pense pas situer, on ne peut pas se rendre compte de ses privilèges.

L'écoféminisme n'a pas été une révélation pour elle. Elle a rencontré pour la première fois ce terme lors de son étude de Frida Kahlo, pour son mémoire, et dans sa vision matérialiste et marxiste, elle trouvait l'écoféminisme essentialisant. Ce n'est que bien plus tard qu'elle se rend compte de la portée de ce courant théorique, lorsque la sphère privée, sa vie à la campagne et le boulot de son mari qui est agriculteur, converge dans sa sphère sociale, celle du travail. Cette convergence, elle l'a réfléchi depuis un certain temps, en arrière-plan. Le lien entre artistes et le monde paysan : ce sont deux mondes producteurs de matière première. De la matière première importante pour vivre. Les traitements sont les mêmes, que ce soit le traitement des artistes ou le traitement des paysans : pas de parole, invisibilité, pas les mêmes droits. Cette réflexion, cette convergence, l'a amené à monter un projet sur le sujet pour « Agir dans son lieu », en référence à sa citation favorite, celle évoquée plus haut d'Édouard Glissant.

Ainsi, elle a travaillé avec des artistes préoccupés sur le monde paysan. Pour elle, c'est un milieu qui subit au premier plan un drame économique et écologique. Elle n'a pas idéalisé dans son travail la dureté du monde paysan : la culture intensive, les problèmes économiques, la surexploitation. Un suicide tous les jours en France dans ce milieu-là. La disparition d'un monde. Il y a une violence ultra agressive sur le vivant, que ce soit juste boire, manger, respirer, on doit le faire tout le temps, on ne peut pas s'en empêcher, et tout est agressé. Alors elle veut passer un message dans son travail, être politique, sensibilisé.

Dans sa vie, l'espace d'exposition est éminemment politique : c'est un lieu de batailles, où l'art engage à discuter, déplacer le regard. Elle m'a affirmé : « *je suis une activiste* ». J'ai rigolé un peu, et elle m'a demandé pourquoi, je lui ai répondu : « on ne s'imagine pas une activiste dans un salon d'exposition, mais dans la rue, avec des panneaux, parfois à casser des choses, à manifester », à quoi elle explique : « *moi aussi je casse des choses en tant que commissaire de l'art : je parle de tous les systèmes de dominations, patriarcat, racisme, queerphobe, etc* ». Casser des choses selon un féminisme intersectionnel. « *Finalement, quand on y pense, l'écoféminisme est cohérent avec cette manière de penser, me dit-elle. On ne peut pas dénoncer sans parler de l'oppression de l'environnement* ». Ainsi, pour elle, il y a une logique qui amène à s'intéresser aux théories écoféministes dans notre société. Lorsqu'on commence à dénoncer une oppression, on finit par comprendre les liens entre les autres oppressions. Alors l'écoféminisme, elle le vit en prenant soin de tous et toutes, au niveau de son boulot comme dans sa sphère privée. Cette manière de prendre soin, elle le voit principalement dans la manière de parler, de choisir son vocabulaire : « *les mots sont hyper importants, ils permettent d'inclure* ». Elle rajoute : « *lorsque j'utilise des mots inclusifs, le fait que je puisse agacer, ça me plaît, le fait que ça chatouille, ça veut dire qu'il y a quelque chose derrière* ». Chatouiller le patriarcat pour prendre soin de ceux et celles qui sont invisibilité·e·s. Aller à l'encontre d'une superficialité qui s'installe dans les conversations, et même dans les engagements. Pour elle, il faut s'engager profondément et sincèrement. Elle pense aussi aux petits gestes quotidiens : « *genre, je marche beaucoup avec mon chien, [...] je ramasse toutes les merdes que je vois* ». D'ailleurs, elle précise que la manière dont elle pense ses chiens, là aussi, il y a du *care*, car cela influencera son comportement envers eux.

La posture d'humilité, être humble, devient une composante importante du soin, pour ne pas reproduire les mêmes systèmes de domination. « *Pour résumer, être dans le soin, c'est être en état de veille : ne pas parler à leur place, ne pas prendre leur place, ne pas s'approprier quelque chose qui ne m'appartient pas, etc.* ». Le soin, ce sont des mots, et des intentions.

2. UN FIL ROUGE DANS LES PAS DES SCIENCES SOCIALES ET PHILOSOPHES

2.1. LA MÉTHODOLOGIE EN TANT DE COVID-19

L'écriture de ce mémoire se fait en fin de confinement, mars 2021, en Belgique. Depuis 1 an, déjà, des mesures autoritaires sont mises en place pour sécuriser les habitants face aux impacts du virus SARS-COV 2, appelé aussi COVID-19. Ce virus appartient à la famille de la grippe, mais son fonctionnement différent et le manque d'immunité de la population mondiale a finalement eu raison de la société occidentale et de nos libertés : confinement, mis à l'arrêt de l'HORECA, des événements socioculturels, et obligation de télétravail. Les universités ont cependant continué, d'une autre manière, en « distanciel » comme nous l'appelons à présent. Un tout nouveau langage voit le jour, des nouvelles pratiques : les Occidentaux se réinventent une vie sociale à travers l'utilisation de l'informatique et de l'internet. Un bricolage intéressant se met en place pour compenser ce qui nous a été privés, voire contourner les interdictions. Cependant, une question se pose : comment travailler les sciences sociales grâce au distanciel ? Une autre question que je me pose, aussi, est comment créer lorsque l'anxiété nous étreint ? Elle est primordiale dans mon travail. L'écologie se vit non comme une science, mais comme une idéologie au jour le jour. Cette crise n'a pas que généré de l'anxiété dans le domaine sanitaire, mais elle a aussi amplifié les peurs déjà présentes liées à la surexploitation de la terre et au dérèglement climatique. L'environnement anxiogène nous imprègne au jour le jour : amplification des inégalités sociales, environnementales, économiques, politiques... L'actualité, en tant que jeunes, ne nous partage que des nouvelles affligeantes, une impression d'autoritarisme et d'augmentation de la violence de l'État en France et en Belgique (voir la bibliographie non exhaustive de l'actualité anxiogène en annexe 1). Ce ressenti de violence étatique qui augmente, il est aussi partagé par les jeunes bruxellois. Les dérives de la violence policières ont été visibles ce 1^{er} avril 2021, alors que des jeunes s'étaient rassemblés pour une fausse fête dans un parc. Un rassemblement sans violence, sans débordement, si ce n'est celui que d'être rassemblé en temps de pandémie. Ce n'est pas que nous n'avons pas d'empathie pour ceux qui ont perdu un proche ou souffert du COVID-19, simplement, nous avons peur pour notre futur. Un retour à la normale ne semble pas être dans les projets, surtout lorsqu'on s'intéresse aux problématiques qui ont amené à la crise sanitaire COVID-19, surtout lorsqu'on observe l'impact qu'aura cette crise sur l'environnement (gants en latex, produits désinfectants, masques jetables...), sur l'économie (problèmes pour trouver un boulot même chez les jeunes diplômés, pertes d'emplois, fermeture d'établissements horeca, loisirs, métiers de contacts...),

sur le social (anxiété sociale, peur de l'autre, du virus, perte de contacts ...), sur la psychologie (augmentation des dépressions, amplification des problèmes psychologiques, impacts sur la santé mentale des enfants et adolescents...), et encore bien d'autres domaines dans lequel la gestion de la crise COVID-19 aura des conséquences désastreuses à long terme. Dans un tel contexte, ce n'est pas seulement l'anxiété qui vibre dans nos corps, créent des crises d'angoisses, la colère exalte aussi les pensées face au sentiment d'injustice partagé, et la dépression incruste un manque de sens dans les actions journalières. Une humanité digitale est-elle une humanité vivante ? La réponse semble être non, dans n'importe quelle strate de la société, nous sortons, sans un regard pour les mesures sanitaires autoritaires. Les masques tombent dans la rue, les déplacements chez les uns et chez les autres sont de plus en plus nombreux, les liens se renouent, les fêtes reprennent, en extérieur pour les étudiants, en intérieur pour les petits comités entre amis ou en famille. Les restaurants clandestins s'installent. Les riches mangent pour des centaines d'euros dans des palaces d'autres riches¹³. Puis il y a ceux qui travaillent tous les jours, que nous oublions, et qui sauvent des vies. Je ne sais pas qui ils sont, telle est la réalité de ma vie actuelle : je n'ai aucun contact avec le monde médical, je n'ai aucune connaissance du nombre de cas et de la saturation. Je n'ai aucune nouvelle de ce monde médical qui s'éreinte face aux cas COVID-19. Je me remets doucement à l'actualité, que j'avais quittée il y a quelques mois pour éviter de subir les nouvelles plus que de les trouver intéressantes. L'accumulation d'information ne faisait qu'amplifier la tension créée par le confinement mis en place le 13 mars 2020. La sensation la plus désagréable est celle des émotions qui s'entrechoquent entre les murs d'un appartement vide de présence sociale.

En parallèle de la crise sanitaire, qui amplifie les inégalités sociales et économiques, la crise environnementale continue, quant à elle, à progresser. Perte de biodiversité, GES et dérèglement climatique, la même chanson tourne en boucle. « Pas de retour à l'anormal », crient les militants (Hermesse, 2020, p.58). D'ailleurs, une hypothèse se construit : la crise sanitaire serait liée à la crise de la biodiversité, aux rapports rapprochés qu'entretient l'humanité avec les autres espèces animales (Laugrand, 2020). L'écologie en tant que philosophie se fait de plus en plus présente, les écologistes en tant que militants pour l'écologie s'indignent de plus en plus fort. Pourtant, une impression d'inévitable commence parfois à fatiguer les cœurs. À force de visibiliser l'impensable, de voir le *greenwashing* politique et économique, il semble qu'un

¹³ Chaine Youtube « Mediapart », émission : « Usul », épisode : « Dîners clandestins : l'insoutenable légèreté de la bourgeoisie », avril 2021.

souffle de désespoir sape le moral écologiste¹⁴. Rester chez soi, consommer¹⁵, attendre, patiemment, que les corps soient délivrés. Seulement, il ne semble pas y avoir d'échappatoire : plus la crise écologique avance, plus il y a de la chance que, si nous ne changeons pas notre fonctionnement gouvernemental, nous serons à nouveau confiné·e·s.

Les questions qui se posent dans un tel contexte sont : comment faire des sciences sociales dans un tel environnement ? Comment travailler le sujet de l'environnement pendant le confinement ? Comment analyser un phénomène social lié à l'environnement avec des restrictions sur les relations et aussi les espaces ? Comment comprendre la place des émotions exacerbées, les fatigues qui y sont liées, et la trajectoire personnelle, à l'intérieur même de la recherche, qui finalement guide et impacte la manière de construire le sujet en lui-même ? J'ai donc réfléchi à un compromis : si je ne pouvais faire du terrain, pouvais-je le faire de chez moi ? Derrière cet écran, en distanciel ? Comment utiliser l'internet comme espace de recherche ?

¹⁴ Reporterre, « Tout le monde craque : les jeunes activités du climat sonnées par le Covid ».

¹⁵ Les GAFAM ont augmenté leurs chiffres d'affaires, alors que les petits commerces s'étouffent, et l'horeca souffre : <https://actualiteinformatique.fr/covid-19/geants-de-la-tech-se-renforcent-alors-meme-que-leconomie-mondiale-seffondre>

2.2. L'OCCASION D'EXPÉRIMENTER

Dans ce désir de penser autrement, j'ai voulu comprendre comment positionner ma subjectivité, ma sensibilité, mes émotions, mais aussi mon vécu, dans un travail de recherche. Il y a donc une visée explicitement expérimentale dans ce mémoire. La situation du covid-19 apporte-t-elle aussi un champ de possibilité, d'expérimentation, et surtout de recentrement individuel : seule face à un ordinateur, comment poser une question sociale liée à l'environnement en pleine période de covid-19 ? Une question épistémologique sera alors le fil rouge tout le long de ce mémoire : comment utiliser la subjectivité, la comprendre, et la diriger pour analyser et développer une problématique en sociologie de l'environnement. Je me suis donc positionnée entre observation participante de courte durée et enquête sociologique, en me nourrissant des questionnements de l'anthropologie du proche, l'anthropologie du numérique, de la sociologie des sciences et de la philosophie des sciences. Cette intersection des domaines pluridisciplinaires me permet alors de penser mon terrain en période de mesures sanitaires mises en place par le covid-19. J'ai donc deux objectifs avec ce mémoire. En premier, apprendre à appliquer une autre manière de faire science dans le social, comprendre les limites de cette méthodologie, et aussi les ouvertures qu'elle peut offrir à une recherche en environnement. En second, grâce à cette méthodologie particulière, partager de manière empirique un mal-être partagé de l'écoanxiété, de la peur de la destruction généralisée du vivant, et d'un sentiment de non-sens de plus en plus présent dans les conversations entre jeunes face aux crises écologiques¹⁶.

Les bases de ma pensée méthodologique entrecroisent plusieurs domaines scientifiques, plusieurs théories, en essayant de mettre en application des idéaux sur comment produire des connaissances. Tout simplement parce qu'il est important pour moi de mettre une énergie positive dans l'écrit de cette recherche, commencer à *care* – à prendre au sérieux, à y mettre du sien, à se sentir concerné au-delà de l'action de finir mon année et réussir ce master. Monter une méthodologie dans laquelle je me sens à l'aise, et avec laquelle je suis en accord, c'est avoir l'intention de prendre soin de ce mémoire, et de moi, tout en créant quelque chose. La philosophie permet de comprendre cet idéal, parce qu'au-delà d'étudier l'environnement, il y a un espoir que nos actions aient un sens pour tendre vers un « meilleur » avenir. Au fond de moi, je suis persuadée que si nous mettions de l'énergie positive, de l'intention, presque même de l'amour, dans nos actions, qu'importe quelles actions, c'est un pas vers une humanité meilleure.

¹⁶ Le pluriel ici me semble particulièrement important, il n'y a pas qu'une crise, mais une multitude de crises qui impactent les phénomènes terriens.

Un peu dans l'idée de Donna Haraway, le récit ne sera pas l'exception, mais le vecteur principal de la recherche car « les sciences où les récits importent peu sont des exceptions, qu'il faut prendre soin de nos manières de raconter car c'est le récit qui rend intelligible, pas la bonne définition » (Stengers, à propos de Haraway, 2019, p.23).

2.2.1. POSTURE DE RECHERCHE

Les circonstances dans lesquelles j'ai vécu le deuxième confinement, en novembre 2020, m'ont fortement impacté. Mon cœur n'arrivait plus à battre normalement. Le stress que je vivais alors me bouffait. J'ai commencé à lire Starhawk, « Rêver l'obscur » (1982). L'écoféminisme m'a aidé à continuer un chemin déjà commencé : celui de comprendre les émotions dites « négatives », comme la peur, la colère, l'angoisse, la jalousie, la tristesse. En parlant d'obscur, une des phrases de Starhawk qui m'a le plus touché, aussi anodine que poignante, est celle-ci : « j'aime parler de l'attachement, de la force et de la connexion, et pas de l'horreur - de ce que nous faisons, et pas de ce qu'on nous a fait » (1982, p.30). Rien que ces mots m'ont fait pleurer, parce que « ce qu'on nous a fait » résonne avec « pourquoi ? ». Comme une question qui n'aura aucune réponse, qui hante de sa vacuité.

Je n'ai pas une vie difficile à vivre, je suis simplement une femme occidentale, universitaire, et donc avec une « éducation », classe moyenne, blanche. Je suis une privilégiée occidentale sur cette Terre, dans le sens où j'ai un pouvoir *sur* octroyé par ma société. Le pouvoir que l'état belge me donne pour que je puisse être confortablement installé derrière un ordinateur, ne manquer d'aucun besoin de base, et avoir même des aides pour suivre des études. Ça ne paraît pas être incroyable, n'est-ce pas ? Pourtant, rien que cette vie est construite sur le labeur d'un autre monde, les deux tiers du monde. Je n'ai pas besoin de survivre. Je n'en ai jamais eu besoin. Je peux m'arrêter de fonctionner à certains moments, juste parce que je ne vais pas bien. Pourtant, dans cette même société, je fais partie d'une classe sexuelle qui est éduquée dans une hiérarchie des genres. Dans cette société-là, pour comprendre les problèmes de genre, nous avons chiffré. Alors, je fais partie des chiffres. Lorsqu'on vous dit que 1 femme sur 3 a été victime de violence¹⁷ en Wallonie, je suis cette femme. Une violence, physique, morale, et mentale, que j'ai vécue dans ma famille, avec certains partenaires que j'ai fréquentés, dans ces deux bulles où ceux qui nous entourent nous parlent d'amour alors même que les mots écorchent, les gestes heurtent, et le silence étrangle la voix... Celles qui parlent dérangent.

¹⁷ IWEPS : « Les violences faites aux femmes en Wallonie. État des lieux en chiffres ». En ligne : <http://actionsociale.wallonie.be/sites/default/files/documents/Stats-violences-femmes-04022016.pdf> (consulté le 23/04/2021)

Comme le disent les écoféministes, et comme le souligne Julie dans son interview, lorsque les mots dérangent, c'est qu'il y a quelque chose à creuser, à questionner. Ainsi, ce questionnement ne devrait pas faire de différence entre les personnes éduquées en tant qu'homme ou en tant que femme. Qu'importe le genre auquel on vous a demandé de correspondre, vous faites partie intégrante du système. Être responsable ne veut pas dire être coupable.

La violence patriarcale se réalise dans l'anodin, le quotidien. Elle s'immisce dans des interstices, dans les paroles, dans l'éducation, dans la manière dont la femme se verra et portera un corset de représentation de son rôle, de sa place, et de sa personnalité à l'intérieur même de notre société (Chollet, 2015). Elle reproduira alors elle-même cette violence. Cette violence-là, ce n'est pas une femme sur trois qui la subit, mais toutes les femmes. Même dans les bonnes relations. Mon vécu m'a amené à comprendre que le patriarcat s'imprègne dans notre construction en tant qu'individu, qu'importe qui nous sommes, que nous soyons considérés comme des hommes ou des femmes, qu'importe notre genre, qu'importe notre personnalité. Cela n'a rien à voir avec notre capacité à être une personne bienveillante, respectueuse de l'autre. Ce sont des pratiques de communication et de considération de l'autre qui sont ancrées en nous, par l'éducation. Je n'ai jamais été aussi bien considérée dans ma famille que le jour où j'ai eu un homme à mon bras, aux repas de famille. Rien que cette considération inconsciente de la femme, qui se doit d'être sous la tutelle d'un homme, heurte encore aujourd'hui nos schémas mentaux (Chollet, 2015). Alors même que la conception du couple violente les deux genres, elle reste pourtant une figure centrale dans notre société qui est construite économiquement sur la vie de couple (Chollet, 2015).

Finalement, le plus violent, dans tout ça, est d'accepter que l'acte soit normal. La question qui me taraude toujours est donc celle-ci : pourquoi sommes-nous si cassés en tant qu'êtres humain·e·s¹⁸ ? Comment devenir une meilleure humanité, tous ensemble ? Comment se réinventer ? L'écoféminisme a résonné dans ces questionnements comme une vérité. Non pas comme un fait social, une construction historique, simplement comme une compréhension d'un phénomène violent qui s'impose au monde, à travers la globalisation, et une réponse, une envie de se reconstruire ensemble, autrement, d'apprendre, et de prendre le temps de se reconstruire, de prendre soin de nous.

¹⁸ La violence patriarcale est aussi une violence pour ceux qui sont considérés comme des hommes.

2.2.1.1. UNE CO-CONSTRUCTION DE LA RECHERCHE

En plus de cette posture de recherche proche du sujet, cette méthodologie se pose dans une vision de co-construction. Il y a des choix que j'ai pris grâce à certaines réflexions des interviews, ou par la guidance du promoteur, François Mélard, par des rencontres aussi, des partages, des réflexions qui poussent la pensée un peu plus loin, qui amènent à penser tel auteur. Alors dans cette idée, je travaille cette recherche dans l'idée qu'« un livre n'a pas d'objet ni de sujet, il est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesses très différentes. Dès qu'on attribue le livre à un sujet, on néglige ce travail des matières, et l'extériorité de leurs relations » (Deleuze et Guattari, 1980, p.9). Les deux auteurs partent alors dans une explication sur les multiples possibles, les convergences des pluralités des connaissances, de point de vue et de compréhensions qui en résultent. Un peu dans une folle entreprise de comprendre pourquoi un livre, et donc le texte et sa structure, peut être déconstruit et reconstruit comme nous le souhaiterions. Je me distance un peu de leur affirmation que le monde est devenu chaos (1980, p.12) pour prétendre pouvoir affirmer dans ma jeune subjectivité que le monde était déjà chaos et qu'un livre n'est que le chaos concentré en ordre par l'aléatoire de la vie. Je range, je réarrange et j'agence une structure. Finalement, l'écrit, le travail effectué, les lettres disposées les unes à côté des autres, ne sont que la compilation des rencontres, d'humain·e·s, de théories, de sciences, de paroles, de musiques, de sensations gravées dans mon corps, de ma biologie, et de la biologie de l'autre, de la chimie qui s'y passe, de ce monde physique et d'un tout qui n'existe qu'en pensées, parce que nos perceptions ne nous donnent qu'un segment de ce qui *est*. Une convergence du chaos.

Dans cette forme chaotique du monde, j'essaie de comprendre où je me mets dans ce texte, parfois je m'y sens trop à l'étroit parfois trop éloignée, dans d'autres cas j'ai l'impression de n'y servir à rien. J'écris, j'efface, je retape des lettres. Autres constructions. Je suis toujours celle qui écrit, mais parfois les mots et les pensées ne m'appartiennent pas. Ils viennent d'un autre endroit et ont juste décidé de s'installer aussi chez moi. Eux, ils ont de la chance, de pouvoir être à plusieurs endroits à la fois. Ce sont des simultanées. Ce sont des consciences qui se sont greffées quelque part et je ne peux plus les nier. Ils sont juste là. Alors ce mémoire, il se coconstruit, parce qu'il y a des décisions, ce n'est pas tant les miennes que celles des personnes avec qui j'ai parlé. Toutes les rencontres, non seulement de personnes, mais aussi d'idées, s'entremêlent en une convolution de ma pensée.

Finalement, parfois, ce sont des bouts de vécu qui se relient entre eux, les paroles du promoteur qui amènent à creuser la philosophie, le nom d'Isabelle Stengers, qui sort. Un livre,

une interview écrite, dans lequel elle nomme un auteur, Félix Guattari. Puis une réunion, avec le promoteur, et le nom de Deleuze et Guattari, là, derrière lui, la rangée de livres qui intriguent, parce que ça me rassure d'avoir quelque part où poser le regard. Les mots sont une quiétude douce qui détourne l'attention du cerveau, un aspect confortable de retrouver autre part quelque chose qu'on comprend. Nous parlons, lors de ce rendez-vous, mais pas d'eux. Je les note dans un coin de ma tête. Curiosité pour plus tard.

Le monde se relie petit à petit. J'ai tout de même peur. Je ne me sens pas légitime, à certains moments, d'écrire un mémoire qui me ressemble, d'écrire quelque chose qui me semble important. Lorsque je parle de ma problématique, de mon envie de sortir de ce corset d'objectivité qui me dérange, de mon envie de ne pas parler *sur* elle, et que mon désir serait de poser des mots qui parlent d'elles, de ce qui est important, de ce qui les rend si importantes dans notre société, alors même qu'elles font partie du monde anodin qui semble si dérisoire à creuser. Pour moi, il n'y a rien d'anodin à être normal, à fonctionner normalement dans cette société, surtout lorsqu'on essaie de le faire autrement. Elles sont, comme bien d'autres personnes, le phénomène du changement dans un instant figé. J'ai envie de comprendre comment les amener à devenir le centre de la recherche, parce qu'elles sont ce centre, et parce que, si nous construisons encore des objets, à quoi cela sert ? Alors je ne veux pas construire, je veux décrire du sujet, pour comprendre après ce qu'il s'y passe. Je veux apprendre à les placer au cœur de la recherche, montrer qu'elles sont autant importantes que n'importe qui dans ce monde, et qu'elles agissent pour améliorer, à leur niveau, notre monde partagé.

Alors pour comprendre comment les amener à devenir actrices aussi de ce mémoire, je leur ai parlé de mon envie de comprendre la place de la subjectivité dans le mémoire, et de ne pas les invisibiliser. Elles ont compris ce désir. Elles ont amené des mots pour m'encourager. Du *care*, de l'encouragement, de l'intention. Qu'importe le résultat, je resterai qui je suis, sans me déliter dans le monde élitiste de la science.

« Si t'as quelque chose à dire, c'est important [...] il ne faut surtout pas oublier l'origine des intentions » (Julie)

Pourquoi ces encouragements, cette aide dans l'acceptation du projet de mémoire me semblent si importants ? Simplement parce que j'ai ressenti une ambivalence dans la manière dont je développais le mémoire. J'aurais préféré pouvoir être sur le terrain, apprendre à les connaître en tant que personnes, comprendre réellement dans la relation ce qui leur importait, et dans une certaine forme, moi-même me sentir écoféministe. Je ne me sentais donc ni légitime

à demander des interviews à des personnes qui me semblaient de prime abord avoir sans doute d'autres priorités que celles d'être interviewées, ni légitime de me considérer écoféministe alors qu'à part dans ma vie étudiante universitaire, je ne me suis jamais impliquée dans l'activisme environnemental. Cette ambivalence, Ellana l'a soulevé elle aussi. Elle est intéressée par ce qui peut nous amener à travailler ce sujet dans nos mémoires, mais surtout, elle nous invite à militer avec elles, à les aider dans la lutte. Dans cette idée, elle note l'ambivalence qui existe entre la curiosité intellectuelle des étudiant·e·s à l'université sur l'écoféminisme, et le fait que les écoféministes se sentent parfois réticentes à répondre aux demandes d'interviews : « *il y a aussi pas mal de militantes écoféministes qui sont un peu en mode* » *mais arrêtez de faire des sujets d'étude sur nous et venez militer avec nous quoi !* » [...], *mais est-ce que vraiment vous partagez les mêmes valeurs ? Dans ce cas-là, pourquoi ne pas militer plutôt que d'étudier ?* ». Lui expliquant, sincèrement, mon positionnement de départ : je désirais un terrain, du concret, pour moi-même agir, donner du sens à ce mémoire, et utiliser mon appareil photo argentique pour souligner l'ombre et la lumière de ces moments, les incorporer dans le mémoire. Elle m'a alors expliqué qu'avec un de ses groupes écoféministes, elle montait un camp d'été écoféministe.

Je leur ai toutes un peu parlé de mes questionnements, mes remises en question, et rien que ça, se sentir comprise m'a aidé à mieux comprendre ma démarche, à l'accepter, à y trouver aussi du *sens*. L'importance de partager le désir de changement d'une certaine strate de la population, et la signification qu'elles y mettent. Parce que le plus dur, dans la vie, ce n'est pas d'être exceptionnel, mais de vivre la vie normale, au jour le jour. Une amie, avec qui je discute régulièrement et qui est écoféministe, m'a d'ailleurs lâché, alors que nous évoquions nos questionnements de légitimité à propos de nos mémoires : « *En fait, ta recherche, c'est ta manière à toi d'être militante* ». Sans doute a-t-elle raison. Depuis le départ, je souhaite insuffler à ce mémoire une intention écoféministe. Alors quand les mots de Julie – ceux que j'ai partagés juste avant – se sont déposés dans mon oreille, pour ne plus en ressortir, je me suis rappelé ce qui m'interpelle dans la normalité des personnes, de ce qui me semble important. J'ai toujours trouvé incroyable la capacité de certaines personnes à continuer malgré tout dans la vie, à être « normales ». J'y vois une sorte d'art, à la manière allemande d'utiliser le mot *Art*, une manière, un art, un mode de vie, quelque chose de spécial finalement. Pendant longtemps, j'étais perdue dans le mouvement incessant de l'affairement humain, de cette normalité qui fait d'eux et d'elles qui iels sont...

« Le privé est politique ». Citation féministe qui perdure encore aujourd'hui, 60 ans après les mouvements de la seconde vague féministe. Dans nos actions de tous les jours, nous optons pour des choix, et dans ce choix, il y a une décision politique, un positionnement. Ce mémoire s'inscrit dans une envie de changer, de pratiquer autrement la science, de manière située au niveau politique, culturel, économique, ethnique, social... y insuffler, quelque part, cet aspect écoféministe que je souhaitais lui donner.

2.2.1.2. REVENDICATION DE LA SUBJECTIVITÉ

L'écoféminisme, je le ressens donc comme une action portée par des femmes. Une action qui a nourri une idée. Une idée qui est devenue énergie. L'écoféminisme n'a donc pas qu'une valeur théorique ou universitaire à mes yeux. Cette conscience écologique me réveille, m'éveille, et se met en *raisonnance*¹⁹ avec quelque chose d'ancien et de profond, une enfant sauvage qui ne désirait pas être civilisée. Comme le dit Myriam Bahaffou : « on ne peut pas étudier l'écoféminisme, on se laisse complètement happer, toucher, transformer »²⁰. L'enjeu deviendra alors de me vivre à travers un défi difficile : comment faire de la recherche tout en revendiquant une forme de subjectivité ?

J'ai donc décidé de revendiquer une partie écoféministe dans ce mémoire. Il retracera un questionnement qui hante les sciences sociales et les sciences de l'écologie : quelle est la place de la subjectivité du chercheur dans la science ? Comprendre l'utilité de la subjectivité permet de rendre compte de l'impact que peut avoir celle-ci dans une recherche, mais aussi de souligner les limites d'une telle approche. C'est-à-dire qu'une méthodologie en sciences sociales doit être adéquate à la recherche élaborée, pour faire ressortir au maximum les données obtenues et les analyses qui en ressortent.

J'ai aussi choisi de développer une méthodologie à la croisée des chemins entre anthropologie et sociologie, là où le parcours du/de la chercheur.se ne se divise pas de sa recherche, où il fait partie intégrante de la pratique de la recherche, et le développement de cette « subjectivité contrôlée », qui devient alors le gage d'objectivité (Olivier de Sardan, 2008), se retrouve au cœur de débats et d'applications adaptées à chaque recherche. La production de savoir scientifique en général devient un phénomène ancré dans le temps, le moment, le lieu, et en son chercheur, c'est-à-dire les idéologies et la culture dans lesquelles le chercheur a été élevé,

¹⁹ J'utilise ce jeu de mots, pour allier raison et résonance.

²⁰ Chaîne Youtube « Point Culture Genres », émission : « Féministe toi-même », épisode : « Écoféminismes : la réactivation des joies énergiques », interviews de : Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Myriam Bahaffou, 2020.

et sa compréhension de ces dernières. En d'autres termes, que le savoir construit soit situé (Haraway, 2016).

En conséquence, parler en « je » est une décision, dans une revendication de cette recherche qui m'a amené à écrire ce mémoire. Effectivement, mes études semblent être bien plus un chemin, une exigence d'une énergie qui me guide, et que je suis pas à pas, grâce à l'intuition et l'accumulation des lectures, savoirs qui m'ont été partagés lors de mes études, en bachelier de socio-anthropologie, lors de ma première année en master anthropologie, et finalement au cours de ces deux années en master de sciences et gestion de l'environnement. De plus, le « je » permet de marquer les points de rencontre, toutes ses personnes croisées sur mon chemin qui m'ont guidé, conseillé, transformé. J'utiliserai aussi le « nous », pour replacer l'expérience que j'ai de la société dans laquelle je vis. Je ne dis pas que tout le monde pense ainsi, simplement que mon expérience de cette société m'amène à me réintégrer dans cette dernière via mon ressenti et la manière dont je l'intellectualise, ou la pense. Cette vision impacte grandement ma recherche, et dans l'exercice de revendiquer une subjectivité, j'écrirais un sentiment de perception collective en « nous ». C'est-à-dire une pratique, une idée, une émotion, que je considère être plus partagé par la société, et donc être un phénomène social, plutôt qu'un phénomène individuel²¹. Cette perception du « nous » se base aussi sur un vécu antérieur à cette recherche, sur des témoignages accumulés, des rencontres, des expériences acceptées aussi socialement parlant. Si le « nous » est si significatif dans cette recherche, c'est simplement parce que je suis persuadée que nos croyances impactent nos choix et nos actions.

Ainsi, ma méthodologie veut s'implanter dans une vision de la *grounded theory* (Bryant, 2017) et de savoirs situés (Haraway, 2016). C'est-à-dire qu'elle se démarque d'une méthodologie positiviste et déductive, et s'ancre dans l'induction, pour se concentrer sur ce que les actrices écoféministes interviewées ont à exprimer sur leurs pratiques de l'écoféminisme, ce qui leur importe et non ce qui m'importe réellement comme question. Cependant, cette manière de produire un savoir ne permet que de comprendre des phénomènes sociaux délimités et limités. Le fait de n'avoir que cinq interviewées ne permet pas de monter en généralité, simplement d'élaborer un questionnement de départ qui pourrait ouvrir par après sur des questions. Comme le dit Sophie Caratini (2017, p.134) : « on fait de la recherche en courant et l'on ne prend plus le temps de penser ». Je me permets alors de marcher pour penser. Je me situe donc dans les prémisses d'une recherche, pour respecter une caractéristique importante de

²¹ Bien qu'on puisse alors argumenter que ce ressenti du phénomène social est un phénomène individuel.

l'épistémologie en science sociale, c'est-à-dire apporter une lenteur dans le « faire science » (Stengers, 2018). Cela implique alors de ne pas avancer trop vite des conclusions hâtives sur un sujet que je commence à peine à comprendre. Une compréhension dont je doute encore parfois, car à chaque lecture, à chaque nouvelle interview, à chaque nouvelle rencontre : je me rends compte de la difficulté de pouvoir parler de l'écoféminisme en général. Avec ces interviews exploratoires, je ne peux donc pas faire de catégories ni faire de généralisations, je ne peux pas non plus essayer de comprendre les différentes pratiques de manière exhaustive. Cette difficulté, je l'ai compensée en m'intéressant particulièrement aux femmes de ma société, c'est-à-dire des personnes qui ont une base culturelle assez similaire à la mienne pour ne pas qu'il y ait une différence trop importante à combler dans la compréhension de la problématique.

Dans un monde aussi hétérogène, axé sur l'inclusion des différences et non sur la ségrégation, je reprendrais alors une investigation particulière, dans la même vision que d'autre chercheur·se·s et philosophes (Stengers, Zitouni, Burgart Goutal, etc.), laisser l'écoféminisme parler, plus que ce que la science pourrait dire sur le mouvement et les femmes qui le portent ; c'est-à-dire « *accepter les preuves que ce que l'on peut dire, on peut le dire grâce à elle* »²². Il me semble important de rester fidèle aux dires des écoféministes sur leurs pratiques, dans une perspective plus anthropologique, une culture parmi d'autre, dans laquelle écologie, femme et décolonisation s'entrecroisent. Ma question portera plus spécifiquement sur l'apport de l'écoféminisme à la pensée écologique, et donc à la manière particulière qu'ont les femmes de ce mouvement de se réapproprier la production de connaissance dans un but d'expression entre l'art et la dénonciation, entre l'activisme et la philosophie, entre subjectivité et science. Finalement, pourquoi donner du crédit à une vision du monde, celle de l'écoféminisme, qui se base sur de l'intuition, du sens commun, et surtout sur des émotions ? En quoi cela peut-il servir pour l'écologie ? Quel est le lien avec l'écologie ?

2.2.2. PHILOSOPHIE DES SCIENCES, ÉCOLOGIE ET SCIENCE SITUÉE

Félix Guattari, dans « Les trois écologies » démontre l'importance de penser sur trois plans : l'environnement, les relations sociales et la subjectivité humaine, ce qu'il appelle l'écosophie (1989, p.28). Cette articulation permet de penser l'éthique et le politique en écologie, et penser plus loin les problématiques environnementales. Dans la même lignée, Donna Haraway, philosophe des sciences, parle de « penser composte » pour appréhender les

²² Chaîne Youtube « Point Culture Genres », émission : « Féministe toi-même », épisode : « Écoféminismes : la réactivation des joies énergiques », interviews de : Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Myriam Bahaffou, 2020.

problèmes environnementaux actuels (2016, p.101), c'est-à-dire de délier les identités pour les relier autrement, et ainsi avoir des compositions différentes, des solutions nouvelles, un terreau fertile.

Cette manière de penser autrement, se « vouloir penser autrement » est nommé en tant qu'« involution », terme utilisé par Deleuze et Guattari (1987), c'est-à-dire non une régression, mais « une espèce de déshabitude, de désintoxication » (Stengers, 2019) pour analyser différemment, construire les hypothèses d'une autre manière grâce aux concepts, en les retournant sur eux-mêmes. La philosophe belge, Isabelle Stengers, place d'ailleurs l'importance de ce phénomène dans l'histoire des sciences, à l'intérieur même de la pensée écologique, et de l'écologie en tant que science. Elle qualifie cette dernière comme « une science aventureuse » (2019, p.14). Un terme qui peut paraître bizarre, mais qui se comprend lorsqu'on observe la science en tant que culture, et dans ce cadre-là, elle devient alors une discipline humaine remplie d'histoires, de mise en récits du monde. Finalement, une ontologie naturaliste (Descola, 2005), une manière de penser notre place – historiquement construite dans la société occidentale – et qui apporterait un sens à notre observation du monde.

Ces philosophes des sciences ont travaillé la relation entre science et écologie, entre notre manière de produire de la connaissance et la manière dont nous détruisons la nature. Pour eux, il faut ramener la sensibilité, la créativité, le désir, dans l'intelligence humaine, et non penser dans la rationalité objective stéréotypée de notre société occidentale. Haraway explicite l'importance d'éviter l'homogénéisation de la pensée, la rendre fertile et la sortir des carcans de l'objectivité du monde des Hommes, c'est-à-dire situer la production de connaissance pour sortir de la relation de pouvoir intrinsèque aux privilèges de « faire science », de produire une autre objectivité. Dans cette vision des problèmes écologiques, je n'avais pas envie d'essayer de comprendre si une réalité sociale rentrait dans un questionnement personnel, mais plutôt me laisser surprendre, dans une vision inductive, par les dires des interviewées, et ce qui leur importe, et comprendre ainsi comment ce phénomène explicité rentre dans le domaine écologique.

2.2.2.1. *UN MONDE SITUÉ : GAÏA, PATRIARCAT ET ÉCOSOPHIE*

Finalement, qu'avons-nous à dire de plus sur les problèmes environnementaux ? Qu'avons-nous à apporter encore à une problématique déjà tant débattue, développée, coconstruite à la convergence de domaines scientifiques qui, avec leurs méthodologies très différentes, arrivent à poser le même diagnostic : que d'une manière ou d'une autre, l'impact

de l'humanité sur la planète Terre est assez conséquent que pour dérégler le système de rééquilibrage de celle-ci (Carson, 1962 ; Rapport Meadow, 1972 ; Guattari, 1989 ; Latour, 2015 ; Stengers, 2019 ; etc.). Les conséquences de notre technologie et du progrès scientifique, économique et socio-politico-culturel de l'Occident ne sont plus de l'invisible, ni du silence²³. Alors pourquoi aujourd'hui, sommes-nous toujours dans le même paradigme de gestion de l'environnement ? Pourquoi nous pouvons encore aujourd'hui lire « Les Printemps silencieux » de Carol Carson écrit en 1962 et encore observer en 2020 les mêmes phénomènes dénoncés à son époque ? Pourquoi continuons-nous à éduquer les étudiants, et particulièrement en Master de Sciences et Gestion de l'Environnement, à simplement compenser certains problèmes ? Que ce soit en surveillance de l'environnement (*monitoring*), la gestion de l'eau, aider les pays en voie de développement... et l'interface-société-environnement, qui est ma finalité ici en master à l'ULiège. Toutes ces finalités proposées nous apprennent une chose, simplement essayer d'endiguer les problèmes.²⁴ Pourtant, les études ont démontré que simplement compenser ne changera rien (Hamilton, 2013 ; Stengers, 2019 ; Latour, 2015 ; Haraway, 2016 ; etc.). Nous ne sauverons pas la planète en restant dans le même paradigme économique et politique, et donc aussi dans le même paradigme de la raison. Cette affirmation, cela fait longtemps qu'elle a été développée dans la pensée écologiste en ce qui concerne les problèmes environnementaux, si longtemps qu'elle en devient finalement un sens commun. Pour ce qui est des problèmes sociétaux, la naissance de la sociologie s'est basée sur la critique du capitalisme, et forte prise de position politique à travers la philosophie politique (Cervera-Marzal, 2016 ; Lowy, 2013). Pourtant, malgré toutes les recherches, malgré toute la rationalité possible et inimaginable des sciences, qu'elles s'intéressent aux phénomènes terriens ou aux phénomènes sociaux, qu'elles soient intéressées par les phénomènes humains ou par les relations entre les vivants, le monde tourne toujours dans le même sens. Plus rapidement. L'inertie du monde. L'accélération de la machine continuera si nous ne changeons rien (Rosa, 2014).

Dans une perspective de production d'un savoir situé, il me semble important de comprendre dans quelle idéologie philosophique et écologique je me situe à travers mes différentes lectures, car cela impacte le choix de recherche. La Terre dont je vais vous parler pourrait s'apparenter à la Gaïa²⁵, la figure décrite dans « Face à Gaïa », de Bruno Latour, et

²³ Il y a une prise en charge au niveau politique, au niveau national et international qui n'est plus à démontré, et qui est même revendiqué et médiatisé par les organisations internationales et étatiques.

²⁴ Programme du master MSGE à l'ULiège :

https://www.programmes.uliege.be/archives/20192020/cocoon/programmes/S2UENV01_C.html

²⁵ Gaïa est bien sûr un concept controversé, bien plus compliqué que la manière réductrice dont je la définis juste après. Je l'utilise car j'aime cette idée qu'un concept peut être composé de différentes parties mais ne jamais

développée par la mise en récit de plusieurs conceptions d'auteurs et autrices très différentes²⁶. Gaia, c'est une force qui s'émeut, des parties qui ne sont pas un tout, de la terre, de l'eau, des minerais, des minéraux, des vivants et des non-vivants. Elle se compose de différents contingents, qui forment à un moment un tout, qui n'est jamais un tout en tant que tel. Ainsi, Gaia n'est ni contrôlable, ni concevable dans son entièreté par la raison humaine. Les dérèglements climatiques, les phénomènes terriens qui s'accumulent y deviennent alors des symptômes glocaux²⁷ des impacts multiples, hétérogènes et multi-localisés. Gaia est en nous, chacun de nous, sans distinction, et pourtant, nous ne sommes pas Gaia. Ce concept veut donc pouvoir parler globalement de chaque vivants et non-vivants qui s'imbriquent et forment une cohérence et une cohésion de phénomènes qui peuvent être vues comme un tout, sans pouvoir être réellement un tout. Et là s'établit ce que je trouve d'intellectuellement génial : parler de plusieurs parties sous un seul mot, tout en ne concevant pas que ces parties forment un tout. Gaia permet donc de ne pas avoir une vision holistique des problèmes, et pourtant de percevoir l'importance des interrelations entre chaque terriens, vivants, ou non. Pourtant, quelque part, il y a l'Anthropocène, la Capitalocene, la Plantacionocene (Haraway, 2016, p.100) ou encore bien d'autres grands mots : comme le dit Haraway (2016), tous les mots sont trop grands ou trop petits, toutes les histoires sont trop grandes ou trop petites. Il y a l'impact de l'être humain qui créent des réactions de chaînes de causes à conséquences, entre toutes ces parties. Ces mots qui essaient de contextualiser un phénomène global humain, un tout composé de parties, permettent de comprendre ce dont nous parlons comme problématiques, comme causes humaines qui engendreraient des problèmes qui mériteraient des solutions (Haraway, 2016). L'importance de contextualiser la problématique, c'est de comprendre quelles figures figurent les choses, quels systèmes systématisent les systèmes²⁸.

Ici, ce ne serait ni un changement d'ère géologique (l'anthropocène), ni l'impact du système capitaliste sur Gaïa (la capitalocène), ni non plus l'impact du système agro-alimentaire et l'esclavagisme moderne (la plantacionocène). Plus simplement, le système qui systématisé

être holistique. C'est-à-dire penser l'objet comme un tout sans ses parties. Gaia (tel que j'ai interprété, et je peux avoir une vision restreinte de ma première lecture qui peut changer avec le temps, avec la relecture du livre), c'est penser chaque partie à l'intérieur même du mot, sans avoir un tout avec ce mot.

²⁶ Voir John Epton, James Lovelock et Lynn Margulis, « The Quest for Gaïa », in *The New Scientist*, vol. 65, n° 935, 6 février 1975.

²⁷ Le terme « glocaux » a été proposé en anthropologie par Marc Abélès, dans son livre « Anthropologie de la globalisation » (2008) pour parler des phénomènes locaux et globaux qui s'entrecroisent et s'enchainent en causes à conséquences, en flux et reflux, provoquant ainsi des changements sociaux, politiques, culturels, physiques, biochimiques et écologiques.

²⁸ La phrase originale de Donna Haraway, qui est bien drôle à lire, est : « *which figures figure figures, which systems systematize systems* » (2016, p.100).

les systèmes, réducteur des phénomènes à une culture plus globale, floue, hétérogène, sera ici le patriarcat occidental et dans ces systèmes, il y aurait le capitalisme, la colonisation, la science, l'Etat de Droit, l'éducation, l'agro-alimentaire,... Le patriarcat occidental s'impose ainsi comme une culture hégémonique, qui imprègne une forme de violence à l'intérieur des systèmes, dans les sphères relationnelles et dans notre propre relation à nous-même (Burgart Goutal, 2020). Un monde qui offre du divertissement, du bien-être, en parlant de mérite et de dur labeur, pour nous élever dans la hiérarchie socio-économique. Un mérite qui aveugle la domination que nous exerçons sur les autres réalités²⁹ qui soutiennent la nôtre³⁰. Une culture humaine, non pas un système, mais quelque chose qui s'étend, se multiplie, démultiplie, qui s'insinue, comme une ombre, à l'intérieur de tout. Lorsque nous nous demandons pourquoi ce monde est si violent, pourquoi rien ne change, pourquoi les choses clochent, alors vous pouvez regarder l'ombre derrière chaque chose, un obscur (Starhawk, 1982) dont nous ne pouvons réellement parler en public. Un monstre qui n'aime pas être nommé.

S'il me semble si important de nommer ce monstre, de le mettre en avant, de décrire le monde dans lequel je vais vous raconter des phénomènes sociaux, c'est simplement parce qu'il me semble qu'aucun monde n'existe réellement, qu'il n'y a pas de « vérité-monde » ou d'une réalité véritable. Il n'y a pas non plus de relativisme, ou d'objectivité pure (Haraway, 2016). Simplement des constructions de « réalités », de « mondes », qui permettent alors de rendre compte de problématique à l'intérieur même des phénomènes sociétaux, sociaux, culturels, politiques, économiques, et tous ces -ismes et ces -iques, tous ces domaines qui parfois ne sont que la même action, la même parole, regarder sous différents angles, différentes coutures. Je m'insère dans les pas de la pensée Haraway, je situe le monde dont je parle, je situe d'où j'écris cette histoire. Comme le dit Stengers, ce sont des concepts qui aident à penser les choses, qui mettent en appétit pour penser les choses³¹.

²⁹ Chaque situation amène à penser différemment les choses, il n'y a donc pas une vision holistique du monde, une vérité à atteindre, mais seulement des réalités différentes qui s'entrecroisent, sont interdépendantes les unes des autres, et construisent ensemble des phénomènes qui impactent pluriellement, de manière constructive ou destructive, de manière différenciée, Gaia.

³⁰ Comme dit précédemment dans ma méthodologie, je me considère comme femme cisgenre, blanche, de classe moyenne. Je suis donc une privilégiée grâce à la construction historique de la société dans laquelle je suis née et qui me permet aujourd'hui d'être ici à écrire ce mémoire.

³¹ France Culturelle : Isabelle Stengers, de la science à la sorcellerie - Ép. 53/100 - Profession philosophe : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/profession-philosophe-5374-isabelle-stengers-de-la-science-a-la-sorcellerie>

Pourquoi choisir ce patriarcat occidental ? Simplement parce que les écoféministes prônent ce monstre comme le destructeur de monde, comme le Chthulu³² qui de ses tentacules dévastent la Femme, les plantations, les relations sociales, la Science, les océans,... Il devient alors l'Anthropocène, la Capitalocene, la Plantacionocene, à lui tout seul, il prend à charge tout cet « obscur » (Starhawk, 1982), la violence, les silences, les tabous, il devient le Mâle incarné à abattre. Et comme Gaia, il n'est pas tout, ce n'est pas une vision holistique des choses. Le Patriarcat occidental s'adapte à chaque endroit, il est glocal, situé, il se transforme insidieusement dans chaque relation malsaine, que ce soit entre humains, entre humains et les autres vivants, entre les humains et les non-vivants. Comme l'indique Vandana Shiva, le patriarcat existe en dehors de l'Occident, mais le mélange du patriarcat occidental avec les autres patriarcats empire les inégalités (1993). A l'intérieur de Gaia, il y a une espèce qui s'est construite autour de codes culturels violents, et a imposé ces codes à d'autres personnes de sa propre espèce qui ne pensaient pas pareil, sous prétexte qu'ils n'étaient pas civilisés. Il a même réussi à construire des théories dites objectives sur comment une société devait se développer « naturellement »³³. Une culture qui a divisé la nature et la culture, la raison et l'émotion, l'objectif et le subjectif (Descola, 2005). Pour mieux régner, il faut diviser.

En conséquence de ce monde situé, de ces problèmes, et dans une perspective écosophique, il me semble alors important de comprendre la manière dont certaines tranches de la population se réapproprient les problématiques environnementales et se replacent dans le réseau écologique – en interdépendance – avec leur environnement. Ainsi comment agissent-ils ? Plus spécifiquement dans le cadre de ce mémoire, comment une pratique écologique se met-elle en place en référence à un mouvement social activiste en écologie et quelle signification porte-t-elle ?

2.2.3. UNE MÉTHODOLOGIE SOCIOANTHROPOLOGIQUE ENTRE DISTANCIEL ET PROCHE

La période de crise sanitaire du COVID-19 nous pousse à faire de la recherche derrière un ordinateur. Cela complique l'exercice de trouver un terrain, un stage, quelque chose qui nous permette de rencontrer dans la forme concrète, tangible, les acteurs et actrices de terrain, de comprendre les pratiques en elles-mêmes. Cette forme distancielle se passe alors exclusivement via l'outil numérique, un ordinateur qui permet de lire des programmes codés, qui eux

³² Je m'éloigne de la pensée d'Haraway, qui parle de Chthulu dans d'autres nuances, d'autres conceptions. Ici, je réutilise la figure du Chthulu dans l'image conçue par Howard Phillips Lovecraft, écrivain de science-fiction : une figure ancienne qui cherche à dominer, effrayante et tabou, cachée dans les interstices du monde.

³³ Par exemple, la théorie du *take-off*, de Rostow (1956).

permettent de connecter des êtres humain·e·s séparé·e·s par du béton, de la distance, du temps, grâce à un abonnement internet (et donc une infrastructure terrestre énorme). Le concept de distance et de temps devient alors réduit. Un simple « clic » et l'autre est à disposition. Une figure cyborg (Haraway, 1985), irréel et pourtant bien réel. Être en distanciel, ce n'est pas pareil que d'être en « face à face. Ironie du sort. Nous ne sommes jamais autant en face à face que lorsque nous sommes en *facetime*.

Un tel événement majeur dans la société demande alors à s'adapter. Les distanciations sociales, fermetures des événements socioculturels ont empêché d'avoir un terrain nommé en tant de COVID-19 « présentiel ». Il a alors fallu faire ce terrain à distance, via internet. L'anthropologie du numérique a développé cette méthodologie de recherche. Ici, comme le pose si bien Antonio Casilli, il faut bien distinguer « anthropologie *du* numérique (c'est-à-dire des pratiques et des représentations qui entourent l'usage des TIC) et d'une anthropologie *par* le numérique (dans laquelle les technologies instrumentent les recherches dans le domaine) » (2014, p.1). Je n'ai donc pas changé mon terrain et essayé de comprendre les pratiques culturelles qui se composent et se construisent avec l'utilisation quotidienne du numérique, mais plutôt le numérique comme outil dans le quotidien qui me donne une *fenêtre* sur le monde écoféministe francophone à travers les réseaux sociaux. Il faut donc comprendre comment les données obtenues via ces derniers peuvent être utilisées, et donc comment concevoir la recherche, non pas sur le numérique, mais avec lui. Surtout qu'en ces termes, le numérique comme outil, comme quotidien, devient alors un outil intrusif dans ma vie de tous les jours, et dans leur quotidien à elles aussi. Comme le dit Vincent Billard : « L'imbrication des mondes réels et virtuels est d'ailleurs, on le sait, en passe de s'accélérer, ajoutant en bien ou en mal une autre dimension à notre existence. Mais cela marche dans les deux sens, empiètement du réel sur le virtuel, comme du virtuel sur le réel » (2013, p.64). Plusieurs questions se posent alors : comment arriver à prendre une forme de distance par rapport aux informations triées, sélectionnées, par mon cerveau ? Qu'est-ce qui aurait pu être oublié, laissé de côté par fatigue, flemme, de lire constamment, dès que j'ouvre mes pages internet, des informations sur le terrain ? De plus, une question éthique se pose : que puis-je partager ?

A ces questions, je peux répondre : j'ai délibérément retiré les informations de conspirations, les informations aussi personnelles, comme des partages de vécues. J'ai aussi délibérément évité les questions touchant à la sorcellerie, c'est-à-dire tout ce que je ne peux pas attester ni comprendre, parce que mon vécu ne peut appréhender ces phénomènes sociaux, étant donné que je n'ai aucune preuve tangible dans la réalité de ces pratiques sorcières. Les seules

pratiques de sorcières que je transmettrai seront celles : 1) développer par mes interviewées, et 2) celles qui s'entremêlent aux mouvements écoféministes et qui le construisent, tout comme d'autres phénomènes, et qui sont partagées dans des livres d'écoféministes qui sont des figures centrales du mouvement. Cela permet alors de recentrer l'enquête sur mes interviewées, et donc d'appréhender selon leurs mondes personnels, la pratique écoféministe, tout en évitant d'imposer ma vision sur des pratiques que je ne peux comprendre.

Ces questions font partie de l'anthropologie du *proche*, c'est-à-dire qu'autant l'anthropologie par le numérique permet de me légitimer lorsque j'utilise des données qui sortent de cette sphère sociale, autant l'anthropologie du proche me permet de penser ma place de chercheuse, ma subjectivité à l'intérieur même du travail de recherche et comment considérer le travail de terrain à l'intérieur même d'une recherche où il n'y a aucun moyen de trouver un moment de répit. Même lorsque je me déconnecte, je me sens écoféministe. Ma manière de me vivre, penser mes petits gestes anti-productivistes, mes longues balades en forêt, les moments de déconnexion lorsque je vais dormir à la belle étoile, les moments d'introspection intense, la lenteur dans laquelle je vis et je pense, simplement en profitant de chaque filon de pensées et de comprendre comment mon corps est stimulé par tous les stimuli externes. Lorsque je lis, lorsque je me pose des questions, je me remets dans l'écoféminisme. Même lorsque je débats avec ma famille, des ami·e·s, avec des colocataires, avec des rencontres aléatoires, je parle écoféminisme. Alors, comment dissocier ce vécu, cette sensation étrange d'appartenir à un courant de pensée, à un mouvement social, à une classe culturelle définitivement politique ?

L'exercice dans ce mémoire sera donc de construire un pont entre deux mondes : celui de la science, de sa rigueur, et celui des émotions et de la subjectivité humaine. Travailler avec de l'humain, du social, c'est travailler une matière malléable, changeante, qui s'adapte. Il est donc difficile de parler d'objectivité avec des sujets de recherche. Comme le dit Jean-Pierre Olivier de Sardan : « la véridicité de nos assertions ne peut se prétendre vérité et relève plutôt de la plausibilité » (2008, p.7). Il s'agit alors plus de rendre compte de réalités, mais dans une manière d'être au plus proche de celles que j'ai interviewées, de rendre compte de leurs manières de faire sens, avec leurs mots, leur compréhension du monde, pour témoigner de ce qu'est être écoféministe dans les années 2020, dans un panel de diversité des pratiques et des sens, des significations, des divergences et convergences, des interprétations du monde. En d'autres termes, dans un jargon plus socioanthropologique, j'écrirai de manière à laisser place au caractère *emic* des données de terrain tout en montant en empirie vers un caractère plus *etic* (Olivier de Sardan, 2008).

Le terme *emic* se réfère à la définition que peuvent avoir les personnes des termes qu'ils utilisent, même pour certains termes socioanthropologiques, qui peuvent se voir réappropriés par la population sans qu'il y ait connaissances des débats scientifiques derrière les termes, ce qui se décrirait comme un phénomène de double herméneutique, conceptualisé par Anthony Giddens (Nizet, 2007, p.27). C'est-à-dire que les acteurs et actrices de terrains sont des sujets réflexifs, et ont donc un pouvoir d'action dans leur milieu grâce à une réflexion préalable. L'écoféminisme permet de se rendre compte de cette relation particulière entre les théories et concepts écoféministes qui ont été développés depuis les années 70, et de l'autre côté les écoféministes actuelles, qui se réapproprient ses écrits et agissent dans leurs milieux en conséquence. Ainsi, cette recherche se base sur la tradition herméneutique des sciences sociales : l'humain, en tant que sujet, transforme son milieu grâce à son expérience subjective cela implique que « les réalités humaines ne peuvent donc pas être observées de l'extérieur » (Nizet, 2007, p.26) et pour Giddens, plus particulièrement, que « [les sciences sociales sont] dans une relation de sujet à sujet avec son « objet d'étude », et non pas dans une relation de sujet à objet » (Giddens, cité par Nizet, 2007, p.26).

Cette conception du social me permet alors de monter une méthodologie qui se base sur l'interprétation des interviewées, comment elles se considèrent, parlent d'elles-mêmes, et les mots employés pour décrire leurs actions et les expliquer. De plus, la force d'être à l'intérieur même de la classe sociale des interviewées me permet alors d'avoir accès à des connaissances plus profondes sur certains aspects, ce qui demande cependant de l'attention au sens commun, et ce point particulier sera développé plus tard grâce aux conceptions méthodologiques de l'anthropologie du proche.

Cette conception *emic* fonde donc ma méthodologie. En effet, dans ma recherche des personnes à interviewer, je n'ai pas recherché des femmes qui rentreraient dans le phénomène écoféministe, mais simplement invité des personnes qui se revendiquaient écoféministes à me partager un bout de leur vécu. J'ai donc utilisé les réseaux sociaux, qui m'ont permis de contacter des groupes écoféministes, et j'ai simplement laissé un message, en laissant une sorte de contingence agir dans le choix de ces femmes interviewées, qui ont eu le choix de me répondre en privé si elles étaient d'accord de participer à cette expérience de raconter une partie de leur vie à une totale inconnue. J'ai donc touché, non pas des figures écoféministes connues pour leurs événements, leur combat, mais des personnes qui font partie du mouvement sans être reconnues sur la scène publique. Pour consolider un peu la diversité des pratiques, j'ai participé à des séminaires, qui m'ont permis de contacter d'autres personnes. Le seul critère était donc

de se revendiquer écoféministe et d'avoir la volonté de l'être. Ce choix est important, car j'aurais pu contacter des écoféministes universitaires revendiqués, j'aurais pu demander des interviews à des écoféministes qui ont une renommée dans le milieu en tant qu'activistes, ou encore baser une méthodologie sur le concept même d'écoféminisme et m'intéresser à des pratiques écoféministes qui ne sont pas forcément revendiquées comme écoféministe. Je n'ai donc pas cherché à voir la pointe visible de l'iceberg, mais de partir à l'aventure pour comprendre une certaine partie immergée. La pratique de l'écoféminisme qui sera relaté ici sera celle de femmes ordinaires, celles que nous pouvons croiser dans la vie de tous les jours, sans le savoir, qui se revendiquent écoféministes sans être publiquement reconnues comme tel.

L'anthropologie permet de rendre compte de l'importance du décentrement, la manière de prendre distance avec son sujet de recherche est « indispensable à la posture scientifique » (Caratini, 2017). Il faut pouvoir faire des itérations entre le terrain et le travail heuristique (Olivier de Sardan, 2008). Pourtant, ici, il n'y a aucun moyen de me décentrer, de me distancer de cet état d'être. Je suis continuellement *moi*, et je ne peux être quelqu'un de différent. Ce moi est une femme éduquée comme une femme blanche, privilégiée, de classe sociale moyenne, qui a fait un travail de déconstruction sur la culture patriarcale qui gangrenait ses actions. Mon endoéducation m'amène une éducation située, mais mon exoéducation, celle où des étapes de la vie me font passer d'une institution à l'autre, jusqu'à me retrouver à l'université, se retrouve dans des étapes très proche de celle de mes actrices de terrain. Le vécu *d'être* femme semble aussi très proche. Nous, en tant que femmes, n'avons pas besoin de décrire notre situation lorsque nous disons avoir vécu des violences patriarcales. Nous comprenons, simplement, sans jugement. Alors, comment appréhender une recherche qui utilise ma propre subjectivité, mon propre vécu, et le mêle inextricablement aux vécues d'autres femmes ? Est-ce réellement une mauvaise pratique de recherche ? Ou contrôler, se rendre compte de cette subjectivité, ne me permettrait-il pas de l'utiliser pour appréhender des phénomènes sociaux ? Dans la manière dont mes interviewées se sont mises en récit, cette dimension était aussi très importante pour elle : se positionner d'un côté dans une macroclasse sociale, celle des individus éduqués en tant que femmes dans la société, et de l'autre, s'attacher à un courant de pensées et de nouvelles pratiques culturelles pour se libérer du rôle qu'impute l'éducation de cette macroclasse sociale, l'écoféminisme.

Transformer le « trop proche », et l'impossibilité de se décentrer en force fait donc partie du travail méthodologique. Comment ne pas généraliser mon ressenti ni le projeter sur les interviewées ? Car effectivement, se sentir proche du mouvement au niveau idéologique et au

niveau du groupe social peut amener à une *double illusion* (Olivier de Sardan, 2008, p.193), c'est-à-dire que je peux me sentir appartenir à leur communauté, et donc vivre une illusion fusionnelle, mais aussi penser les comprendre, et donc avoir une illusion communicationnelle. Pour éviter cette erreur, je me concentre bien plus sur leurs discours plutôt que sur mon vécu, qui peut m'amener à me projeter dans certains dires. Comme, par exemple Ellana, avec qui je pouvais me sentir en colère, ou compatir à la situation de certaines femmes, car mon passé m'a conduit à revendiquer les mêmes demandes, à suivre le même « combat », parce que ces violences sur nos corps font partie de nous, simplement. Se décentrer de conversations aussi sensibles, que ce soient pour celles qui sont interviewées ou pour moi, n'est pas forcément facile. Il y a du non-dit dans certaines colères, dans certaines douleurs. La manière d'amener les émotions, dans chaque conversation, était très rationnelle, une mise en récit qui permet de se détacher du ressenti qu'il y a derrière le vécu, derrière les mots. Être proche m'apporte une compréhension de l'*indicible* ce qui pourrait amener à questionner certains processus sociaux qui pourraient être à l'œuvre (Laurent, 2011). Cependant, je ne peux surinterpréter les silences qu'il y a derrière ces paroles, je ne peux dire qu'elles sont ces violences qu'elles ont subies. Si je compatis, ce n'est que parce que mon vécu résonne avec leurs dires, parce que je comprends la dureté de par ma propre expérience. Je ne peux alors qu'affirmer comment je me suis sentie, non pas ce qui se trouve réellement derrière les difficultés vécues et simplement explicitées comme « problèmes » ou « violences ».

Ici, je vais donc « [privilégier] les points de vue et les pratiques des acteurs » (Olivier de Sardan, 2008, p.254), ce qui est appelé être *actor-oriented*. Cela me permet de travailler en induction, et donc de poser une question de recherche qui se place dans les dires des interviewées. Pour essayer de comprendre leurs points de vue, j'ai décidé de travailler avec le récit, et donc des interviews semi-directives. Cette direction de l'interview fonctionnait en deux contrôles : un premier contrôle par la question, qui consistait à (re)diriger par des questions qui commençaient certaines thématiques, et un deuxième, qui lui tentait de creuser en laissant l'interview devenir une conversation. Effectivement, il me semblait important de pouvoir mettre à l'aise l'autre personne, non pas dans la manipulation, mais plus dans le contact, le partage, la sincérité. De plus, la conversation – bien qu'une méthode plus longue dans le temps – permet aussi de ressortir des éléments particuliers qui n'auraient pu l'être autrement (Olivier de Sardan, 2008). Cette utilisation de la conversation, des digressions, et des bavardages ne peuvent d'ailleurs se faire que lorsque les « codes locaux de la politesse et de la bienséance pour se sentir enfin à l'aise » sont acquis. Ainsi, cette manière de gérer une interview a été

facilitée par le fait que je fasse déjà partie de la classe sociale de mes interviewées : blanches, universitaires, francophones, langages, connaissances de l'écoféminisme et intérêt pour ce dernier, et, cela peut sembler anodin, mais l'amour des livres. Dans chacune de mes conversations, la passion des livres, du moins la passion pour la collection des livres, a été évoquée.

Ainsi, j'ai choisi de faire converger les questionnements de l'anthropologie du proche, dans laquelle l'outil numérique vient en grande partie consolider la recherche, malgré que je ne fasse pas une ethnographie. En effet, les méthodes anthropologiques permettent de poser les questions de sa propre expérience et de l'utilisation de son propre corps dans le cadre d'une recherche, c'est-à-dire l'observation participante. Elle me donne la légitimité dans la compréhension des problématiques grâce à ma subjectivité. Car avec une méthode aussi complexe et subjective que l'observation participante, l'explicitation de la subjectivité « devient un gage de l'objectivité » (Laurent, 2011, p.48). Utilisée parfois en sociologie, cette méthode a pour but de rendre compte de pratiques, d'incorporer la compréhension de ces pratiques, mais aussi d'en relater l'expérience. Ici, comprendre l'apport de l'expérience personnelle à travers l'outil du numérique, et comprendre comment cet usage quotidien doit être appréhendé épistémologiquement, car il n'y a plus d'arrêt entre le travail de recherche, les apports des personnes qui font partie de ce terrain, et que mon chemin personnel m'amène auprès de personnes écoféministes, par des choix propres à mon vécu. Cette seconde partie méthodologique est alors un travail répondu par l'anthropologie du proche.

Cette dernière permet ainsi de mettre en lumière une « culture », un mot large, assez fourre-tout, dont il faut parfois se méfier (Olivier de Sardan, 2008, p.33). Quelle culture spécifiquement ? Celle d'une sous-population de la société, de femmes universitaires³⁴ blanches, qui se revendiquent écoféministes, et donc se revendiquent sous le même nom, et dans une vision d'un futur commun et utopiste. Cependant, l'écoféminisme est très variable, et les pratiques à l'intérieur de ce groupe social très différentes. Comme le décrit les cinq interviews du début, il y a de grandes différences entre leurs pratiques et leurs théorisations de cette pratique, alors même qu'elles ont des références communes, comme les livres de Starhawk, la compilation d'écrits écoféministes d'Émilie Hache, le livre « Sorcières » de Mona Chollet, et bien d'autres. Il y a donc déjà une deuxième vague écoféministe, ce qui permet alors une double herméneutique à l'intérieur même des écrits écoféministes. Effectivement : l'espace

³⁴ Dans le sens où elles ont toutes au minimum un master universitaire, ou le terminent.

et le temps ont changé, le milieu anxiogène ne provient plus des mêmes sources, certaines théories sont réappropriées pour intégrer aussi les connaissances féministes développées en France et en Belgique. Aujourd'hui, les peurs viennent d'un état de plus en plus autoritaire et néolibéraliste, du dérèglement climatique, de l'effondrement de la biodiversité, des futures crises sanitaires qui succéderont à celles du COVID-19 ...

Ma méthode ainsi construite permet de mettre en évidence comment une population se réapproprie le besoin d'une transition écologique à leur niveau local, dans une signification et une pratique individuelle. Dans cette optique, je développerais l'écoféminisme de manière théorique, ce qui a déjà été développé par les écoféministes et donc les écrits sur lesquels se basent les écoféministes que j'ai interviewées dans le cadre du mémoire. Ensuite, j'expliciterais un peu plus les pratiques de ces dernières, pour enfin développer la pratique du *care* dans la signification de leurs actions militantes.

Cette manière de développer le sujet du mémoire retrace ma méthode de travail, et donc d'analyse. C'est-à-dire que sans leurs interviews, je n'aurais sans doute pas travaillé la question du *care*, ou du moins, pas de cette manière, et me serais penchée sur une question de production de connaissance, sur base de l'imaginaire, des figures mythologiques et fantastiques utilisées, de cette remise en question de la science, grâce à un univers subjectif.

En conséquence, dans une méthode inductive, je me suis contrainte dans un premier temps à connaître le moins possible l'univers écoféministe, à ne lire que les classiques, pour avoir une base, et ainsi pouvoir comprendre ce dont parlent les interviewées. Cela me permettait de ne pas trop diriger les interviews, et me laisser bien plus transporter par leur récit et la conversation. Cette méthode par étape m'a donc amené à me demander en premier : quelles sont les pratiques des écoféministes en 2021 ? Pour ensuite travailler la question de l'utilité des émotions à travers ce travail, pour comprendre ma méthodologie, ce que j'allais en ressortir comme données, et comment analyser le travail. Cela m'a permis, lors du traitement des interviews par codage, de me rendre compte qu'il y a deux composantes au sein des interviews : en premier, il y a l'impulsion à l'action – les émotions – et en second, la signification de cette action en rapport à l'émotion – le *care*. Cela m'a permis de me rendre compte de l'importance du soin dans les théories écoféministes, et d'avoir un mot clé supplémentaire pour appréhender les lectures écoféministes. Sur cette base, j'ai alors pu analyser selon un questionnement qui hante, non seulement les écoféministes, mais qui influence aussi grandement le pourquoi j'ai commencé cette recherche dans l'écoféminisme et pourquoi je me sens si proche du sujet : comment

amener les mécanismes productivistes de notre société à se transformer pour devenir plus écologique ?

3. L'ÉCOFÉMINISME

Comment décrire un mouvement de pensées et d'actions aussi plurielles, hétérogènes et hétéroclites ? Comment partager de manière résumée, et assez exhaustive, pour que le lecteur puisse comprendre ce que c'est l'écoféminisme sans perdre de compréhension dans les aléas des détails de leurs histoires et leurs vécues ? Cela semble perdu d'avance, il y aura des pertes de compréhensions, des pertes dans la matière qui sera partagée. Je ne peux que promettre de faire de mon mieux pour vous guider dans l'univers cacophonique de l'écoféminisme. Le choix des livres et des écrits s'est fait à travers l'accumulation de conseil de lecture, de propos aussi d'écoféminisme, qui me permettaient de comprendre que certains récits étaient fondateurs de *l'herstory* écoféministe. Je retrace alors le récit qui construit la pensée des femmes écoféministes encore aujourd'hui. C'est-à-dire que ce qui suit est relayé dans les récits des actrices de terrain, forment une base à la pensée écoféministe francophone en 2021, et la compréhension des fondations écoféministes permettra alors de mieux appréhender les discours des interviewés. Au-delà d'être une histoire écoféministe, ces relaies semblent être la base sur laquelle se pose la revendication d'*être* écoféministe.³⁵

L'écoféminisme parle de vécues, de femmes, d'êtres vivants, et de non-vivants. Dans leurs récits, ces femmes narrent cette Terre dévorée par l'Homme, par le patriarcat, par le productivisme. L'écoféminisme ce n'est donc pas une théorie scientifique, un domaine scientifique de recherche sur quelque chose, ni une addition de l'écologie et du féminisme (Burgart Goutal, 2020, p.24). Il est une accumulation de production de savoirs et de pratiques politiques qui relie la violence faite aux femmes avec la violence faite à la nature. Son histoire commence dans les années 70, face à la convergence de combats politiques et activistes des femmes – intellectuelles, mères de famille, sorcières, employées, étudiantes, etc. – qui se sont construit autour de deux facteurs. En premier, l'anxiété généralisée générée par la guerre froide et la course à l'armement nucléaire de cette époque-là. En second, que dans ces années-là voit surgir une « prise de conscience que l'optimisme du féminisme libéral au sujet des améliorations politiques et sociales de la condition féminine était en fait infondé » (Mary Mellor, citée dans Burgart Goutal, 2020, p.28). Dans cette atmosphère, des livres sortent pour rendre compte d'un phénomène : le patriarcat viole ce monde, le détruit, pour son propre but, ses propres besoins (d'Eaubonne, 1974 ; Mies et Shiva, 1993 ; etc.). Cette violence intrinsèque au patriarcat occidental devient alors un monstre qui s'est propagé à travers la colonisation.

³⁵ Le terme écoféminisme/te sera souvent répété. Vous pouvez essayer d'en faire un jeu à boire, mais ce n'est pas conseillé.

Ainsi, l'écoféminisme dénonce trois violences principales : celles sur les Femmes, celles sur la Nature, et celles sur les pays colonisés. Ce nom « écoféminisme » n'a pas une origine définie. Selon certaines histoires, ce serait Françoise d'Eaubonne, philosophe française, qui en 1974 donna un nom à cette intuition : l'écoféminisme. Dans d'autres récits sur l'histoire écoféministe, ce serait un terme développé dans plusieurs écrits différents, à plusieurs endroits différents, simultanément (Hache, 2016, p.28 ; Burgart Goutal, 2020, p.28³⁶).

Ce mouvement a donc un bagage culturel et social derrière ce mot, d'autres personnes, qui ne se retrouvent pas forcément dans l'histoire de l'écoféminisme, mais qui les ont inspirées, et d'autres qui ont affirmé sous ce mot ce pour quoi elles militaient. Dans son livre « Être Ecoféministe : théories et pratiques » (2020), Jeanne Burgart Goutal cite différentes manières de concevoir ce lien de la domination du patriarcat sur le vivant. Des définitions, qui s'accumulent et qui s'allient, écrites par des femmes qui viennent de chaque continent : Mary Judith, théologienne chilienne ; Ynestra King, chercheuse américaine ; Karen Warren et Val Plumwood, philosophes australiennes ; Maria Mies, sociologue allemande ; Rosemary Radford Ruether, théologienne américaine ; Starhawk, sorcière ; Greta Gaard ; Ariel Sallah, et sans doute bien d'autres encore qui ont utilisé des mots, les ont agencé, structuré dans des textes pour exprimer un « *nœud unique d'où émaneraient en secret toutes les dimensions de notre système* » (Burgart Goutal, 2020, p.26). En plus de ces femmes, je m'appuie aussi dans ce mémoire sur les analyses écoféministes universitaires de certaines femmes : en Belgique, il y a Isabelle Stengers, philosophe des sciences et chimiste de formation, et Bénédikte Zitouni, sociologue ; au Royaume-Uni, Donna Haraway développe aussi un autre regard sur les sciences, en tant que philosophe et biologiste.

Si autant de femmes ont ressenti ce besoin de relier les points ensemble, de créer un nœud, alors n'est-ce pas qu'il y a un phénomène à l'œuvre intéressant à expliciter, à découvrir ? Aux quatre coins du monde, d'un bout à l'autre, des mouvements écoféministes se sont éveillés. Contraste entre l'action locale et le mouvement global. « *Notre système* », comme l'a noté la philosophe française Burgart Goutal, cette globalisation intense liée à une économie capitaliste dévoreuse de Terre, une hégémonie de la culture occidentale sur les autres cultures. Des écoféminismes hétérogènes et particuliers, qui bousculent les pensées et l'ordre patriarcal occidental établi. Une remise en question de notre système productiviste, en particulier. Quelle

³⁶ Aucune faute ici, elles le disent exactement à la même page dans leur livre Beauté de la contingence.

production ? De la science, des biens, de l'alimentation, de la technologie³⁷, du social, de la démocratie, des relations... Différents domaines de notre société qui s'entremêlent et qui s'entraînent les uns les autres dans une histoire occidentale. Dans cette vision, produire différemment demande de regarder autrement et pour cela, il faut déjà comprendre comment nous regardons *mâle* :

« En tant que féministes cherchant activement la libération des femmes de la domination masculine, nous ne pouvions – cependant – ignorer le fait que la modernisation et les processus de développement et de progrès étaient responsables de la dégradation du monde naturel ».

– Shiva et Mies, 1993, p.2 (je traduis)³⁸

L'écoféminisme se met alors pour but de transformer la société, par des actions politiques inventives, créatives. Comme le dit Emilie Hache : « ces femmes ont résisté au désespoir à travers la joie et la puissance d'agir que procure l'action politique. Elles ont répondu à ces temps apocalyptiques en inventant des formes d'actions collectives spécifiques, féministes ou plutôt écoféministes » (2016, p.15). Entre autres, ces actions non conventionnelles « présentai[en]t des outils parmi lesquels figuraient, en plus du lobbying et de l'analyse, projets artistiques collaboratifs, réévaluation collective des valeurs et pratiques du soin, expression du vécu des femmes, aussi bien que récits de mythes, rituels de femmes et spiritualité de la terre » (Zitouni, 2015, p.51). De plus, pour Isabelle Stengers, la forme d'expression la plus importante des écoféministes est l'impertinence³⁹. Les femmes se sont alors mises à répondre à un monde qu'elles ne considéraient pas être leur, réagir face à une forme de pouvoir violent qu'elles considéraient destructeur. L'écoféminisme devient alors « une clé de lecture critique d'autres types de discours savants ou quotidiens, il devenait un merveilleux outil, une arme de déconstruction massive aussi puissante que déprimante » (Burgart Goutal, 2020, p.137). En d'autres termes, un paradigme, qui permet de rendre compte de phénomènes sociaux sous un prisme de réflexion, celle de la domination de l'Homme *sur* le monde.

³⁷ Attention, la technologie et la science ne sont pas les mêmes domaines : le premier est de la science appliquée plus que de la science, bien qu'on puisse inventer de nouvelles théories, et le deuxième est un domaine de la rationalisation de la pensée et du monde pour comprendre des phénomènes, qu'ils soient sociaux ou « naturels ».

³⁸ Texte original : « *As feminists actively seeking women's liberation from male domination, we could not, however, ignore the fact that 'modernization' and 'development' processes and 'progress' were responsible for the degradation of the natural world* ».

³⁹ Interviews de : Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Myriam Bahaffou, 2020, *op cit.*

3.1. LE MOUVEMENT ÉCOFÉMINISTE : CONSTRUCTION HISTORIQUE

Le mouvement écoféministe est constitué *des* écoféminismes (Burgart Goutal, 2020). C'est-à-dire qu'il n'y a pas qu'une construction historique, mais plusieurs, qui revendiquent chacune des besoins différents en fonction des problématiques locales. Je ne développerai alors ici que l'écoféminisme qui arrive en France et en Belgique, et qui a pour racines certains récits qui viennent de France, de Belgique, d'Angleterre, des États-Unis, ou même de pays comme le Brésil et l'Inde. Pourquoi ? Parce que même si les récits de ces deux derniers pays ne proviennent pas d'un écoféminisme occidental, l'impact dans la construction de l'image de ce dernier y est important. De plus, ce n'est pas exhaustif de la pensée du mouvement, ni des divergences de pensée, mais plus une image lissée des lectures clés de celui-ci.

3.1.1. DE CE QUI EST POLITIQUE

Benedikte Zitouni marque l'importance de « *souligner l'importance des textures et atmosphères politiques* » car « *ce sont les temps sombres, imprégnés de fatalité, qui déclenchèrent les actions écoféministes* » (2019, p.52). Effectivement, le mouvement est né de la peur des années 80. Une peur glaciale face à l'armement nucléaire, la prospective d'une guerre, d'une fin du monde plausible. Pour la sociologue belge, trois actions politiques forment les prémisses de l'écoféminisme et sont fondamentales dans la mise en place du mouvement en Europe et en Amérique du Nord. Les histoires de ces actions font partie finalement des histoires entendues, connues, par les écoféministes aujourd'hui, et sont devenues des références pour comprendre ce qu'est une action écoféministe. En premier, l'accident de « Three Mile Islands », aux États-Unis, qui a rassemblé des femmes autour d'un même but en 1980, sous le regroupement « Women and Life on Earth » :

« Nous sommes des femmes qui nous sommes rassemblées pour agir dans un espoir commun face à des temps effrayants. Nous entrons dans les années 80 en soulignant l'état d'urgence du futur de notre planète. Les forces qui contrôlent notre société menacent notre existence même, à cause des armes nucléaires et des centrales nucléaires, à cause des déchets toxiques et des ingénieries génétiques. Une société et une économie mondiale, organisées pour le profit d'un petit nombre d'hommes blancs, ont créé les conditions de l'augmentation du chômage sur une large échelle, de la violence à la maison et dans les rues, pour l'oppression des peuples du Tier-Monde, les attaques racistes, pour l'alimentation, le logement et la sécurité sociale non adaptés, et finalement, la dévastation écologique de la Terre ».

– **Women and Life on Earth Unity Statement (1980) (je traduis)**⁴⁰

En second, l'Action au Pentagone, à Washington DC., en 1980 et 1981, mis en place par le même groupe :

« Nous nous rassemblons au Pentagone ce 17 novembre parce que nous avons peur pour nos vies. Nous sommes effrayées pour la vie sur cette planète, notre Terre, et la vie de nos enfants qui sont l'humanité future »

– **Women and Life on Earth, Unity Statement of the Women's Pentagon Action, 1980 (je traduis)**⁴¹

Cette action a été décrite par Pam McAllister comme le rassemblement de femmes au Pentagone pour pleurer les morts, enrager, *empower*⁴² et défier, dans une démonstration historique qui combinait pensées rationnelles et profondes émotions⁴³.

Finalement, la troisième action mythique est celle des camps des femmes pour la paix. Plusieurs camps localisés à des endroits différents : celui de Greenham Common à Newbury, Angleterre, de 1981 à 1987 ; celui de Puget Sound, près de Kent, dans l'état de Washington aux États-Unis ; et finalement celui de Seneca, près de Romulus, dans l'état de New-York en 1983. Pour Zitouni, « ces actions et occupations peuvent être qualifiées d'écoféministes non pas parce que les activistes ressentaient le besoin de revendiquer une identité écoféministe, mais parce que toutes postulaient le rôle central des femmes et des manières alternatives, joyeuses, bienveillantes, de pratiquer la politique afin de faire face à la destruction de l'humanité et de la planète » (2019, p.52).

L'écoféminisme occidental est donc né dans un but politique, de revendication et de changement sociétal. Le terreau fertile dans lequel le mouvement s'est nourri se veut pacifiste, impertinent, dans une joie, une pratique de la politique différente, « afin de faire face à la

⁴⁰ Texte original : « *We are women who have come together to act on a common hope in a fearful time. We enter the eighties with alarm for the future of our planet. The forces that control our society threaten our very existence with nuclear weapons and power plants, toxic wastes and genetic engineering. A society and world economy organized for the profit of a small number of white men has created the conditions for wide-spread unemployment, violence at home and in the streets, oppression of Third World peoples, racist attacks, inadequate food, housing and health care, and finally, the ecological devastation of the earth* ».

⁴¹ Texte original : « *We are gathering at the Pentagon on November 17 because we fear for our lives. We fear for the life of this planet, our Earth, and the life of our children who are our human future...* »

⁴² Donner du pouvoir, de la capacité. Parfois traduit en « capacitation », d'autre fois en « empuissancement ». Ici, je garderai le terme « *empowerment* ».

⁴³ Texte originale : « *In November 1980 and again in '81, women gathered at the Pentagon to mourn, rage, empower, and defy, in a pageant-like demonstration that combined rational thought with deep emotion* ».

destruction de l'humanité et de la planète » (Zitouni, 2019, p.52). Cette manière d'être politique s'ouvre sur un panel d'actions qui ne sont pas habituelles : « Elles ont répondu à ces temps apocalyptiques en inventant des formes d'actions collectives spécifiques, féministes ou plutôt écoféministes » (Hache, 2016, p.15). Il y a donc une originalité dans ce militantisme, une revendication de l'imagination et de la créativité, qui prône en premier l'amour entre les femmes, la réappropriation de leur corps et de leur vie, de leurs affinités et de leurs relations, pour briser le corset patriarcal qui les enserme. Émilie Hache les énumère dans son recueil :

« Pendant quelques heures, plusieurs jours voire plusieurs années, de façon très largement non mixte, des centaines de femmes ont bloqué des centrales nucléaires, des centres de recherche sur le nucléaire militaire, des sites d'essais nucléaires, sont montées sur des silos dans lesquels étaient entreposées des têtes nucléaires, ont fait des rituels, des danses spirales, ont joué du tambour, chanté, hurlé, se sont enchaînées aux grilles de ces institutions, les ont décorées, cadenassées, sciées, se sont allongées devant pour en bloquer le passage, ont campé à côté pendant des semaines, des mois voire des années, ont écrit des poèmes, des récits de ces actions, des déclarations d'unité, des chansons, ont organisé des meetings, se sont formées à la non-violence féministe, ont pleuré, ri, se sont réconfortées, aimées, etc ».

- **Émilie Hache, 2016, p.15.**

Ainsi, ces actions elles-mêmes portent chacune en leur cœur des revendications, une envie de sortir des rapports sociaux construits sur des préceptes de virilité, de compétition, de force, de domination, et surtout, un désir d'éclater les binarités de ce monde occidental qui se répand sur la Terre.

Ces binarités gangrènent notre culture occidentale, qui est alors, vue comme une « culture dominante – prédatrice, misogyne, transcendante » (Hache, 2016, p.19). Se réapproprier le féminin, c'est aussi se réapproprier l'imaginaire, la créativité, le politique. C'est repolitiser cet imaginaire, lui redonner du pouvoir : « Tu dis qu'il n'y a pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente » (Reclaim Women and Nature, cité par Hache, 2016, p.19). Raconter des histoires devient alors un acte politique, une réappropriation de ce qu'est une action politique et la réappropriation du domaine de l'imaginaire et de la réalité. Les cloisons qui séparaient ces deux sphères de la pensée tombent sous la plume écoféministe. Comme le dit si bien Starhawk dans son introduction de « Rêver l'Obscur » : « relier le spirituel et le politique, ou plutôt, d'accéder à

un espace au sein duquel cette séparation n'existe pas, où les histoires de dualité que nous raconte notre culture ne nous vouent plus à répéter les mêmes scénarios » (1982, p.27). Redonner du pouvoir à des sphères qui sont dominées par les domaines de la raison revient alors à se positionner politiquement face aux binarités internes à la culture occidentale.

3.1.2. DE CE QUI EST BINAIRE ET FÉMININ

L'écoféminisme développe alors cette problématique des binarités dans leur récit : le mal contre le bien, le fort contre le faible, la science contre les émotions, l'objectif contre le subjectif, l'homme contre la femme, public contre privé, le riche contre le pauvre, propriétaire contre commun, l'Occident contre le Tiers-Monde, la Culture contre la Nature, la destruction contre le soin, l'action contre la passivité, la « réalité contre la fiction » (Hache, 2016, p.18), le politique et le spirituel (Starhawk, 1982, p.27), et tant d'autres binarités, concepts qui s'affrontent, se dominant et se soumettent... Cette théorisation d'une culture basée sur un monde binaire fonde alors les revendications écoféministes de la libération de la femme. Elles ne veulent pas se libérer des pratiques dites féminines, elles veulent que ces dernières soient justement déboîtées de cette étiquette⁴⁴ féminine, qui porte en elles toutes les moitiés faibles des paires de concepts qui sont envoyées dans notre package culturel⁴⁵ sur lequel serait fondée notre société.

Cependant, leurs manières d'appréhender les relations hommes/femmes peuvent aller à l'encontre des courants féministes majoritaires. Effectivement, la critique de cette société marque une forte suspicion pour les valeurs masculines. Il y a donc une revendication et une réappropriation du bagage féminin, transmis par l'éducation. Pour ce mouvement féministe, éduquer les femmes à devenir des hommes, c'est les éduquer à détruire cette Terre. Il faut alors au contraire appuyer les valeurs du *care*, de l'accompagnement. Il y a une volonté de revaloriser ce qui est désigné comme inférieure en termes de pratique, d'activité, d'éducation, par exemple, la couture, le tricot, l'écoute attentive, l'amour, l'éducation des enfants, s'occuper des courses

⁴⁴ Ce terme est utilisé dans le sens de la théorie de l'étiquetage et de la construction sociale des déviations, des discriminations et des sous-cultures marginales de la société. Courant théorique porté par Howard Becker, Erving Goffman, Edwin Lemert, et basé sur le courant sociologique de Durkheim de la construction sociale des normes sociales.

⁴⁵ La théorie anthropologique de Claude Lévi-Strauss, dans une perspective structuraliste, selon laquelle toute société serait construite sur des mythes qui ont en leur cœur des myèmes constitués de binarité, peut aussi aider à comprendre cette vision écoféministe. Claude Lévi-Strauss ayant développé cette théorie en 1955 dans « The Structural study of myth » in *Journal of American Folklore*, 68 (270), pp.428-444, il se pourrait que les théories féministes et écoféministes sur la binarité se soient construites dans son sillage. Je n'ai fait aucune recherche sur le sujet, donc je ne peux dire si cette ressemblance entre les deux théories est reliée.

de la famille, les habits, le bien-être émotionnel, et bien d'autres activités⁴⁶. En d'autres termes, de redonner une considération morale et éthique à ce qui est étiqueté comme féminin dans notre société, et donc se réapproprier cet idéal-type du féminin.

Cependant, cet aspect peut sembler contradictoire avec le désir de déconstruire les binarités du patriarcat occidental. En effet, la critique principale faite aux écoféministes est justement une impression d'essentialisation du féminin, un retour à la Nature féminine qui serait alors de l'ordre biologique et un retour de la femme dans la sphère privée, la réemprisonner dans son rôle de maîtresse de maison. Pourtant, ce n'est pas l'objectif de cette réappropriation. Au contraire, l'écoféminisme veut amener de la pluralité dans l'être, grâce à l'acceptation de la diversité, de nos différences, de notre manière aussi de nous considérer libres. L'écoféminisme se porte bien plus sur l'ouverture à différents êtres, et justement, face à la crise du féminisme et de l'écologie dans les années 70, ce mouvement théorique démontre qu'il y a eu une mécompréhension sur ce qu'était le fait de « libérer » la femme. Pour que la femme et l'homme soient égalitaires, il y a un déplacement : considérée une femme comme un homme était devenu une bonne chose, par contre, considérer un homme comme une femme devenait péjoratif (Griffin, 1978). Ainsi, l'éducation même reportait les mêmes binarités, les mêmes lois de domination d'un genre sur un autre. Il y a des comportements qui sont vus comme forts, et des comportements faibles. La femme n'était pas libre d'être qui elle voulait, ni l'homme. La binarité se répétait, se reproduisait. Si la femme voulait être libre, elle devait le mériter, le prouver, rentrer dans le monde masculin et se faire une place.

De plus, cette critique essentialiste de l'écoféminisme se base aussi sur la théorie du féminin sacré. Effectivement, cette dernière se raccroche au mouvement par la partie spirituelle et la revalorisation du féminin. Elle porte en elle le retour à la force intrinsèque au sexe féminin. Cependant, cette spiritualité est très large, et peut aller d'un côté à cet effet d'essentialisation, retour à la mère, le lien entre femme et nature, celle qui donne la vie (Redmond, 2019)⁴⁷ ; et de l'autre côté, une sorte de reprise de pouvoir interne à la capacité de donner la vie, que l'on soit femme, homme, ou que l'on ne se considère pas comme tel⁴⁸ (de la Cochetière, 2019). Cette critique essentialiste semble être la cause du retard du mouvement en France et en Belgique

⁴⁶ Les activités dites « féminines » sont souvent liées au *care* : infirmière, institutrice, la puériculture, etc. Pour plus de renseignements,

⁴⁷ Justement, comme dit précédemment, ce lien entre la nature et la femme est source de critique par l'écoféminisme, qui le remet en cause et démontre justement les conséquences néfastes.

⁴⁸ Effectivement, des personnes trans militent aujourd'hui pour sensibiliser à la question de la grossesse de personnes nées femmes et qui ont transitionné vers un corps d'homme pour être en accord avec leur genre.

(Burgart Goutal, 2020). Effectivement, le lien entre la nature et le féminin remet en question l'histoire philosophique et politique du féminisme francophone, qui s'est basée sur les écrits de Simone de Beauvoir. Ce dernier avait donc pour combat la dénaturalisation des femmes et du féminin (Burgart Goutal, 2021, p.VIII-IX). Il y aurait donc une peur derrière le lien femme et nature, une construction sociale développée par des écrits de littéraires français qui infériorisaient les femmes. Cependant, comme l'a développé Susan Griffin dans son livre « La Femme et la Nature » (1978), ce lien entre femme et nature, essentialiste, devient une absurdité, une construction sociale grotesque qui pourtant fonctionne encore aujourd'hui. Le couple binaire femme et nature devient alors, sous l'écrit écoféministe, non pas la forme essentielle de la femme, mais une égalisation de l'homme et de la femme car comme l'écrit si bien Burgart Goutal : « la femme n'est pas plus naturelle que l'homme » (2021, p.VIII). Susan Griffin, en déconstruisant ce lien, a marqué le point essentiel de l'écoféminisme, celui de l'oppression commune sur la femme et sur la nature. Ainsi, le mouvement social ne vise pas la conception d'une femme naturelle et proche de cette nature, mais justement, vise à décoincer ces préconceptions, les dévisser des mots, pour que les relations linguistiques et normatives qui en découlent ne relayent plus ce lien de domination entre femmes, nature, et hommes. Dans un monde où les hommes dominent les femmes, et où les humains dominent la nature, et où nous sommes chacun et chacune coincé·e·s dans des catégories, il y a besoin d'apprendre à se réapproprier ses connaissances en prenant conscience qu'elles nous influencent, pour finalement vivre dans un monde duquel nous faisons entièrement partie.

3.1.3. DE NOTRE RELATION À LA NATURE ET AUX AUTRES

L'écoféminisme ne voit pas de dissociation entre nature/culture, entre nature/humanité, entre la physicalité et l'âme dont nous sommes les descendants. Il a une vision plus holistique des choses : nous sommes chacun des parts du monde interconnecté, formant un tout. Ainsi, pour l'écoféminisme, notre ontologie naturaliste (Descola) est un problème de conception philosophique de la Terre, de la Nature. Starhawk (1982) préfère utiliser le terme de « Déesse » pour parler de ce tout, de cette vie, une vie qui n'est pas seulement les entités biologiquement vivantes, mais aussi la terre, l'air, ce qui contient ce qui grouille dans la terre, ce qui est autour de nous en permanence, en « immanence ». La vie est immanente. Ce terme de « déesse » lui permet de développer l'idée de « pouvoir-du-dedans », que toute chose a un pouvoir intrinsèque à l'intérieur de lui, et donc une valeur immanente de la vie. Strathern, citée par Donna Haraway (2003, p.8), parle, elle, d'une division insensée entre "nature" et "culture", car se serait des

connexions partielles, dans un schéma à l'intérieur duquel les joueurs ne sont ni le tout, ni les parties.

Cela influence alors la manière dont on vit avec les non-humains, car il faut alors vivre en connexion avec ce qui est en dehors de nous, une connexion qui peut se faire à travers nous et en dedans de nous. En effet, Starhawk (1982) développe aussi alors le « pouvoir-du-dedans » et le « pouvoir-sur », deux formes de pouvoir. Le premier est la réappropriation du contrôle que nous avons sur nos choix, sur notre connexion aux choses, à nos émotions, à nous-mêmes, et aux autres. Alors que le second est un pouvoir que nous utilisons sur les choses, sur les autres, sur nous, un pouvoir qui impose une vision hiérarchique des choses, qui norment les relations sociales, avec les humains, mais aussi avec les non-humains : les non-humains, dans une ontologie naturaliste, sont vécus en dehors de l'humanité et de l'immanence, et n'ont donc pas de valeur intrinsèque, mais une valeur d'utilisation, de rentabilité. Ils sont manipulables, récoltables, minables. Dans cette vision, l'écoféminisme veut alors se réapproprier les narratifs sur ces « objets » pour les rendre « sujets ». Dans « Après la Pluie », Solène Ducrétot parle de « se réapproprier les choses d'aujourd'hui pour leur donner de nouvelles définitions et les voir avec toute leur qualité », ainsi vivre différemment avec les non-humains, les considérer différemment demande à utiliser des nouveaux mots pour les définir. Parce que les mots, les narratifs, ont du pouvoir. Raconter une histoire, créer un mythe, permet d'avoir du pouvoir sur les choses. Pour Donna Haraway (2003), le but de son travail philosophique autour des relations entre humain et non-humains est de trouver une manière de considérer et de s'aimer moins violemment. Ainsi, l'amour, en tant qu'émotion, devient lui aussi un phénomène humain à se réapproprier, à mettre en récit différemment, pour émanciper la femme du carcan de l'amour du couple et des enfants. Effectivement, Françoise d'Eaubonne, dans son livre « le féminisme ou la mort » (1974), clame haut et fort le slogan « Famille nucléaire, société nucléaire : même combat ! »⁴⁹. Plus tard, en 2016, Donna Haraway continue dans la même idée qu'il faut faire des relations et non des enfants pour développer de nouveaux modes de vie adaptés aux problèmes écologiques. Pour se faire, il faut alors se transformer nous-mêmes, nous redonner du pouvoir aux choses à l'intérieur même : de leur redonner du « pouvoir-du-dedans » (Starhawk, 1982). La transformation des relations avec les non-humains et les humains

⁴⁹ Jeux de mots sur la manière dont les sciences sociales ont donné le nom de « famille nucléaire » aux liens de parentés proches : mère, père, enfants ; liens qui constitueraient le noyau de la famille d'*ego*. Ce dernier représente la personne dont on construirait l'arbre généalogique, il est donc le centre, et sa famille nucléaire seraient : ses parents, ses enfants, ses frères et sœurs. Dans une même famille large, nous n'avons donc pas la même famille nucléaire. Attention, cette compréhension de l'arbre généalogique ne marche que pour la famille occidentale classique telle qu'on nous éduque dans notre société.

permettrait alors de sortir de notre système actuel, de le transformer, ce que Starhawk évoque comme « recréer l'obscur », c'est-à-dire que ce n'est pas parce que nous avons des bénéfices d'un système qu'il n'y a pas des conséquences néfastes de ce système. L'obscur représente les conséquences néfastes, et il faut en parler, se le réapproprier, pour le transformer. Grâce au concept d' « obscur », Starhawk apporte une vision à double tranchant : qu'importe la transformation sociétale opérée, il y aura toujours un obscur. Cependant, cet obscur aura changé lui aussi, sera moins effrayant si le changement est bon. Pour elle, il faut donc observer cet obscur, ne pas l'ignorer, il faut se regarder soi, en dedans.

Autour de la notion de pouvoir, de cette puissance à reconquérir, se jouent des émotions intenses. L'importance alors de regarder à l'intérieur de soi, de se comprendre, de vivre les émotions. L'écoféminisme ne parle pas que de se reconnecter à soi, mais aussi se reconnecter aux autres. Effacer cette « mise-à-distance », ce contrôle, évincer les habitudes de penser, apprendre à s'aimer. Les écoféministes parlent de peur, de colère, de désespoir, autant que de joie, de rire, d'amour, d'espoir qu'elles retrouvent dans l'action, l'activisme et le mouvement. Le mouvement du corps ensemble, la réappropriation de ce qui est leur, ensemble, entre femmes. La réappropriation d'une compétition qu'on leur a inculquée aussi, une compétition qui amène les femmes à se détester, à se rejeter. Au-delà d'agir pour le futur, pour un droit à la vie, elles ont revendiqué un droit à l'amour, à être ensemble, à apprendre à s'aimer (Zitouni, 2019). Finalement, dans l'écoféminisme, le besoin de changer nos relations ne touche pas seulement celles entre humains et non-humains, qu'ils soient vivants ou non, mais aussi et surtout celles entre les humains.

3.1.4. DE CE QUE SONT LE POUVOIR ET L'EMPOWERMENT

Ainsi, changer les formes de pouvoir et non remplacer le pouvoir actuel serait une manière de transformer durablement la société, pour un meilleur. La différenciation entre le « pouvoir-sur » et le « pouvoir-du-dedans » permet justement le changement. Paradoxalement, les blocus et les contestations apportent à leur tour un pouvoir à ces femmes, les rendent plus puissantes, les *empower*.

« Le blocus de Diablo⁵⁰ a été une initiation : un voyage à travers la peur, une descente dans l'obscur et un retour avec une expérience et une pleine capacité d'agir (empowerment) qui viennent du dedans »

– (Starhawk, 1982, p.34).

Reprendre du pouvoir par l'action, amplifier le pouvoir, par le vivre-ensemble, par l'agir ensemble, intentionnel, par les chants, les actions collectives, les rituels, voilà un point central dans l'écoféminisme : l'*empowerment*. Ce pouvoir interne, acquis, vient d'une autre nature que celle de la domination pour Starhawk, une nature égalitaire, intrinsèque à la vie elle-même. Ce pouvoir vit déjà à l'intérieur de nous, et ne demande qu'à jaillir, qu'à devenir. Il est « le pouvoir du bas, de l'obscur de la Terre ; le pouvoir qui vient de notre sang, de nos vies et de notre désir passionné pour le corps vivant de l'autre » (Starhawk, 1982, p.39). Pour la sorcière états-unienne, cette différence est primordiale car pour elle « trop de ceux qui exercent de grands pouvoirs sont indifférents. Ils ne se sentent pas faire partie de ce monde » (1982, p.37). Ce pouvoir qui corrompt se nomme le « pouvoir-sur », et « est finalement le pouvoir du fusil et de la bombe, le pouvoir de l'anéantissement qui soutient toutes les institutions de domination » (1982, p.38).

Cependant, pour Françoise d'Eaubonne, qui a théorisé les débuts philosophiques de l'écoféminisme, une société transformée par la femme ne serait pas une société du « pouvoir-du-dedans », mais une société du « non-pouvoir », d'égalité entre tous, où personne ne dominerait l'autre (Goldblum, 2017). Ces divergences d'opinions finalement amènent au même but, et peuvent démontrer la manière dont, même si conceptuellement les idées divergent, au fond, le résultat désiré est partagé, qu'importe les mots derrière lesquels on s'attache.

Cette relation au pouvoir se retrouve très liée aux rituels que les femmes performant sur les lieux de contestation : « pouvoirs régénérateurs et constructifs des femmes contre la destruction de la planète » (Zitouni, 2019, pp.59-60). Même la manière dont Benedikte Zitouni décrit les actions, dans son article universitaire, traduit l'*empowerment* de ses actrices de terrain comme une vérité physique, biochimique et sociale. Par exemple dans cette phrase « Susciter le pouvoir des femmes contre l'emprise mentale du nucléaire » (2019, p.57) ou dans ce paragraphe « Chacun de ces rituels augmentait le pouvoir des femmes et leur emprise sur les

⁵⁰ Le blocus de Diablo était une manifestation en 1981 contre l'ouverture du site nucléaire à Diablo Canyon. Ce blocus a engendré plus de 1900 arrestations, dont celle de Starhawk. Lors de son séjour en prison, cette dernière a lancé une danse spirale avec les autres femmes (Zitouni, 2019).

événements [...]. Ils produisirent une puissance telle que leur rayonnement fut international. Tous deux se tinrent à Greenham Common pendant l'hiver 1982-1983, l'un sous le nom « Enlace la base » et l'autre sous celui de « Danse du silo » » (2019, p.61 ; je souligne).

3.1.5. DE LA MAGIE ET DES SORCIÈRES

La performance des rituels semble alors en lien direct avec *l'empowerment* et les actions politiques. Ces rituels viennent tout droit de la réappropriation de l'histoire des sorcières. La magie, la spiritualité, devient alors une affaire politique (Starhawk, 1982). Bénédikte Zitouni aussi marque cette importance dans les différentes actions menées dans les années 80 : « les écoféministes utilisaient les marionnettes et les déesses comme outils de performance et d'incorporation, c'est-à-dire pour les aider à changer les esprits, à faire adopter leur point de vue, au sein de l'hostilité ambiante » (2019, p.56). Dans l'émission de Médiapart, Camille Ducellier, qui a réalisé un documentaire à propos de l'écoféminisme, affirme : « le côté politique des rituels, c'est-à-dire ce n'est jamais pour soi, pour son développement personnel ou que sais-je, non. C'est pour une question de société qui se pose, un truc écologique à soutenir ». Ainsi, dans l'écoféminisme, la volonté et l'intention se transforment en magie, et la magie, en action politique.

Effectivement, comme explicité précédemment, Starhawk démontre le lien binaire qui oppose la politique et la spiritualité, la sorcellerie devient une vocation, un mode de vie à part entière, une revendication de contre qui et contre quoi elle se bat. Elle note cependant l'attention à la pluralité des écoféminismes, des pratiques, des politisations. Pour elle : « toutes les sorcières ne partagent certainement pas ma perspective politique, et, inversement, peu de celles qui ont des idées politiques proches des miennes sont des sorcières » (1982, p.30). C'est-à-dire qu'une sorcière n'est pas forcément écoféministe, tout comme une écoféministe n'est pas forcément sorcière. Il y a un atome crochu entre les deux mouvements sociaux, qui fait que le monde des rituels est utilisé par les femmes pour mettre en place une action politique. Cette idée puise sa source dans la définition que Starhawk donne à la magie : « l'art de changer la conscience à volonté » (1982, p.51). Ce qui est finalement relayé par Zitouni dans sa description des actions écoféministes dans les années 80 : « [elles] créaient un lieu de récits et de rituels grâce auxquels les femmes prenaient conscience de leur puissance et de leur capacité à changer effectivement les choses » (2019, p.62). Elles ne se revendiquent donc pas toutes sorcières, mais cela ne les empêche pas de pratiquer les rituels avec celles qui le font, ou de regarder à l'intérieur d'elles-mêmes pour se changer.

La réappropriation de l'histoire des sorcières dans le féminisme en général a permis d'analyser des événements de notre histoire à la lueur de la haine envers les femmes, comprendre que cette violence légale a eu un impact sur notre société, sur le paysage social, mais aussi sur le comportement des hommes envers les femmes, envers la nature, et finalement des femmes envers les hommes. Cette haine continue encore aujourd'hui dans des interstices, visible plus facilement lorsqu'une femme sort des rangs : « Elles s'exposent par là à une sanction sociale, laquelle peut s'exercer simplement à travers les réflexes et les condamnations que chacun a intégrés sans y réfléchir, tant la définition étroite de ce que doit être une femme est profondément ancrée » (Chollet, 2015). Cette sanction, tout au long de la Renaissance et même pendant l'époque des Lumières, était la peine de mort ordonnée par une cour civile sous le chef d'accusation d'être une *sorcière* (Chollet, 2015). Alors qu'être une sorcière n'avait rien à voir avec la pratique de la magie, elle pouvait être une femme sans enfant, une femme veuve, une femme avec qui un mari a trompé sa compagne, une vieille un peu trop dérangeante car elle ne se tait plus, une femme qui comprenait les arts du soin et des plantes... Rares sont les femmes de la haute société qui se sont fait tuer sous le chef d'accusation de sorcière, et cela aussi, parle de l'injustice des classes sociales.

Aujourd'hui, lorsqu'une femme se revendique sorcière, elle se donne le pouvoir d'être « [une] femme affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations ; elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie ». Il y a une réappropriation d'un passé qui gêne, qui a été oublié avec volonté, minimisée, même dans le domaine universitaire de l'histoire (Chollet, 2015). Effectivement, Mona Chollet note l'obstination des historiens à nier que les chasses aux sorcières furent une « explosion de misogynie ». Une hypothèse serait que ce massacre dérange, car il était légalisé, ordonné par des juridictions et appliqué par des hommes. C'est-à-dire qu'il « [confronterait] au visage le plus désespérant de l'humanité » (Chollet, 2015). Françoise d'Eaubonne le décrit comme « la capacité humaine à déchaîner un massacre par un raisonnement digne d'un aliéné » (d'Eaubonne, cité par Chollet, 2015). L'écoféminisme se réapproprie alors ces histoires sombres de l'humanité, résolument dans le désir de comprendre l'histoire de la femme : l'*herstory*⁵¹.

⁵¹ Jeu de mots entre le pronom « her » (sa) et « history » (histoire) en anglais.

3.1.6. DE LA SCIENCE : UNE SOCIÉTÉ DE LA MISE À DISTANCE

« le mépris des experts ne devait plus jamais décourager une femme de s'approprier les sciences, tout en sachant faire confiance à son intuition lorsqu'il lui semblait qu'une situation tournait vraiment mal (...) [il] apparut clairement aux femmes rassemblées à Amherst qu'actions et stratégies demanderaient une bonne dose d'opiniâtreté et d'intransigeance, ainsi que la confiance en leurs émotions qui se révélaient être d'excellents analyseurs de situation »

– Zitouni, 2019, p.53

Ces déclarations montrent une réelle réappropriation de la production de connaissance de la part des femmes qui ont participé aux rassemblements dans les années 80. En elles, il y a moins un rejet de la science qu'une remise en question de l'efficacité, de l'objectivité et de la compréhension réelle de ce qui se joue dans les problématiques politiques, environnementales et technicistes. Ces femmes prônent alors l'importance de la peur face aux conséquences plausibles de cette société techniciste. Elles théorisent alors ensemble les liens entre la course à l'armement, les institutions politiques nationales et internationales et la domination de l'homme dans les sphères publiques. Starhawk va plus loin. Pour elle, la Science et la Technologie sont basées sur les principes de la séparation et de la domination de la nature (1982, p.44). Tous les problèmes découlent de ce principe de domination, de cette « mise-à-distance » : problème éducatif, psychanalyse (division entre la pulsion et le moi⁵²), sexualité (femme comme marchandise), et même l'oubli dans les *soap operas*⁵³ et les magazines de *stars*. Cette mise-à-distance gangrène l'image de la nature. La Science, qui est une mise-à-distance des objets et la transformation de sujets en objet, s'entremêle avec le système productiviste sous la plume de Starhawk. Pour Carolyne Merchant, il y a un déplacement de « l'image normative » du monde celle d'un organisme vivant vers celle d'une machine morte (citée par Starhawk, 1982, p.43). Le vivant et le non-vivant, dans globalité, devient une ressource exploitable pour le confort d'une minorité élitiste d'humains. Les humains, s'ils ne font pas partie de cette élite, deviennent eux aussi des ressources exploitables. Le prisme productiviste du capitalisme néolibéral de notre modernité tardive retire la beauté de la vie, désenchanté le monde, tue la nature :

⁵² Théories de Freud qui sont aujourd'hui critiquées et fortement remises en question

⁵³ Séries télévisées

« Mais quand la nature est vide d'esprit, la forêt et les arbres ne sont plus que des troncs, des choses à mesurer en stères, valables seulement pour leur rentabilité et non pour leur existence ou leur beauté, ou même comme partie d'un écosystème plus vaste »

– Starhawk, 1982, p.41

Pour Starhawk, l'objectivité se trouve à l'autre extrême de la religion. Il faut donc une spiritualité adaptée à chacun, qui puisse accepter la Nature, la respecter, et respecter les autres. Pour elle, ce mythe de l'objectivité, c'est l'essence même d'un déphasage avec le monde de « nous faire nous voir nous-même à l'écart du monde » (1982, p.40). L'objectivité ne peut même pas créer des objets morts, « car la mort implique la vie » et donc « parmi les choses divisées et sans vie, les seules relations de pouvoir possibles sont celles de la manipulation et de la domination » (1982, p.40).

« Ces relations à leur tour engendrent notre système économique et social, notre science nos religions, nos idées à propos des hommes et des femmes, notre approche des races et des cultures qui diffèrent de la nôtre, notre sexualité, nos dieux et nos guerres. Actuellement, elles préparent la destruction du monde »

– Starhawk, 1982, p.40

Isabelle Stengers admet ses craintes pour l'université, car pour elle, c'est « *ce principe de distance qui tue l'université* ». La pensée académique n'est pas forcément mauvaise, mais elle doit accepter de s'hybrider, entre pensée écoféministe et académique, « *enrichir en relayant, réinventer en relayant* » et surtout « *ne pas prendre le pouvoir en relayant* », c'est-à-dire enrichir des luttes, créer des connexions⁵⁴.

De leur côté, Vandana Shiva et Maria Mies, dans leur livre « Ecoféminisme » (1993), notent l'importance de ce lien entre la science, la technologie, la destruction de la nature et le système capitaliste.

« Il devint clair pour nous que la science et la technologie n'étaient pas neutres en termes de genre ; et avec tant d'autres femmes, nous commençons à voir que la relation de dominance et d'exploitation entre l'homme et la nature (modélisé par une science moderne réductionniste depuis le 16^e siècle) et la relation exploitante et oppressive entre

⁵⁴ Interviews de : Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Myriam Bahaffou, 2020, *op cit.*

les hommes et les femmes qui prévalent dans la plupart des sociétés patriarcales, même dans celles qui sont modernes et industrielles, étaient connectées étroitement »

– Vandana Shiva et Maria Mies, 1993, p.3, je traduis⁵⁵

La science est ainsi analysée de manière dangereuse, non pas dans sa conception, mais dans son application délibérément irréfléchie, ou plutôt délibérément réfléchie dans un paradigme économique dévastateur. Où, finalement, dans notre société naturaliste, la Science devient la dominante des savoirs, créant alors un fossé infranchissable entre les savoirs : la nature et la culture, la science et l'art. L'écoféminisme, en désirant briser les grandes dichotomies de ce monde, prône alors la complémentarité entre les différentes sortes de savoirs, pour « partager la connaissance au sein de champs composés de savoirs, pluriels et divers (Rose, 2004) ». Dans cette optique, Rose développe le concept de « dialogue élargi », c'est-à-dire « la possibilité de conversations interculturelles, interespèces, etc. » (2004, p.16-17). Cela apporterait une co-construction de la transition de cette société grâce aux différents domaines de connaissance.

⁵⁵ Texte original : « it became clear to us that science and technology were not gender neutral; and in common with many other women, we began to see that the relationship of exploitative dominance between man and nature, (shaped by reductionist modern science since the 16th century) and the exploitative and oppressive relationship between men and women that prevails in most patriarchal societies, even modern industrial ones, were closely connected »

3.2. UN MOUVEMENT POLYSÉMIQUE

L'action politique écoféministe se décline alors en une multitude de dimensions : le corps, les émotions, la relation à la nature, aux non-humains, le féminin, les rituels, le pouvoir, et finalement la réappropriation de l'histoire, de l'*herstory*. A travers ces axes, il y a une production intense de textes, d'écrits, qui critique la société occidentale, un « art du récit, de raviver les mémoires »⁵⁶.

Une caractéristique importante du mouvement est sa pluralité. Effectivement, elles revendiquent une forme de polysémie, et s'imposent de ne pas de juger et diviser selon les points de vue, de catégoriser et étiqueter pour ordonner et ranger les femmes selon leurs idéaux. La reconnexion est au centre de l'écoféminisme. Burgart Goutal décrit cette cacophonie polysémique du mouvement comme un « *atout* », une revendication d'un « gage d'inclusivité, de tolérance, de résistance à la tentation totalitaire qui sclérose de nombreux mouvements politiques, vite réduits à un catéchisme doctrinal figé » (2020, p.23). Être écoféministe ne signifie donc pas faire partie d'un mouvement théorique fixe, s'enfermer dans une doctrine, une grille de lecture réductrice. Au contraire, se dire écoféministe amène à affirmer son propre écoféminisme. La pratique devient alors une forme de combat politique adapté à soi-même, tout en étant dans une collectivité inclusive des différences, des divergences d'opinions, pour atteindre « l'union des femmes dans la lutte et dans l'action » (Burgart Goutal, 2020, p.23). Ce que la philosophe appelle d'ailleurs un « anti-intellectualisme théorisé » qui permettait d'atteindre une cohésion, une solidarité, dans une création stratégique des combats politiques, et tout cela dans une joie d'être ensemble, un « pacte jouissif »⁵⁷ selon les mots de Bénédikte Zitouni. Les actions communes mises en place par des réseaux de femmes à petite échelle deviennent alors des espaces de soulagement de l'anxiété par l'action politique, le lien social, la mise en mouvement des corps et la joie.

L'écoféminisme se définit alors difficilement, et ne se laisse pas réifier dans des concepts, typologies et théories. Ce n'est d'ailleurs pas son but. Pour deux écoféministes Américaines, Ynestra King et Gwyn Kirk, « l'écoféminisme ne devait ni devenir une abstraction éthique, ni une théorie programmatique et il fallait se méfier de l'institutionnalisation et de la rigidification qu'entraînerait nécessairement l'entrée à l'université » (citées dans Zitouni, 2019, p.51). Le terme, écoféminisme, se retrouve alors plus comme une étiquette, un étendard, avec lesquels

⁵⁶ Interviews de : Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Myriam Bahaffou, 2020, *op cit.*

⁵⁷ Interviews de : Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Myriam Bahaffou, 2020, *op cit.*

des femmes revendiquent des droits, des devoirs humains, une justice, un autre monde, un Nouveau Monde. Comment changer ce monde ? Comment devenir autre ? Pourquoi ce mouvement est-il tombé dans l'oubli depuis les années 2000 et commence-t-il à être entendu en France depuis 2018 ? Qu'est-ce que veut dire être écoféministe, en tant que jeune femme francophone, en 2021 ? Et comment ces femmes se sont réapproprié cette théorie sur la destruction du monde ?

3.2.1. MONTÉE DU MOUVEMENT EN FRANCE ET EN BELGIQUE FRANCOPHONE

En France comme en Belgique francophone, le mouvement écoféministe commence à devenir populaire dans la strate sociale féministe et écologique. Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'être féministe et écologiste implique d'être écoféministe, mais ce courant du féminisme commence à faire son entrée dans les groupes sociaux sur Facebook (groupe de sorcières, de spiritualité, partage de camps d'été, de connaissances, camps de formation aussi pour des habitats alternatifs, etc.). En France, les groupes écoféministes sont déjà mieux implantés : des festivals, des actions militantes (via Extinction Rebellion notamment)⁵⁸, des cercles de paroles et/ou d'écosorcières, des livres qui commencent à foisonner sur le sujet, même son entrée à l'université via différents mémoires dans des disciplines très différentes : anthropologie, sciences politiques, études de genre, en sociologie, en environnement... Ellana a d'ailleurs participé à plusieurs interviews sur le sujet : *« l'écoféminisme c'est vraiment hyper à la mode en ce moment, et il y a plein de gens qui font des mémoires, des dossiers et tout de recherches. Et j'étais très étonnée du nombre de propositions, mais à chaque fois c'est des sujets différents donc c'est cool ! »*. En Belgique francophone, des collectifs commencent à apparaître, comme celui des Amis de la Terre⁵⁹, ou encore le Petit Théâtre de la Grande Vie⁶⁰. Une écoféministe Belge, sorcière, participe aussi à des Webinaires pour expliquer sa pratique, sa vision et sensibiliser à l'écoféminisme. Le mot est aussi apparu sur la vitrine de la Maison du Développement Durable de Louvain-la-Neuve, Ecotopie aussi sensibilise à ce mouvement dans

⁵⁸ Loi Climat : les militants d'Extinction Rebellion s'enchaînent à l'Assemblée nationale. En ligne : <https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/loi-climat-les-militants-dextinction-rebellion-senchainent-a-lassemblee-nationale-32454656.html> (consulté le 04/06/2021).

J'avais eu vent de cette action lors du JT sur la chaîne M6 du 4 mai 2021. Il me semble que les journalistes à ce moment-là parlaient de douze écoféministes enchaînées. Mais n'ayant pu retrouver cette information, elle est donc à prendre avec des pincettes.

⁵⁹ Information disponible ici : <https://www.amisdelaterre.be/l-ecofeminisme-pour-nourrir-nos-imaginaires> (consulté le 05/03/2021)

⁶⁰ Information disponible ici : https://www.lepetittheatredelagrandevie.com/f%C3%A9minismes-et-%C3%A9cof%C3%A9mismes?utm_campaign=c6620a69-fa6d-4b29-ae33-6829848a5609&utm_source=so&utm_medium=mail&cid=aa8c5d33-77f6-4fb4-ae2e-276678a8f215 (consulté le 27/04/2021)

les Webinaires, des professeures d'agroécologie commence à développer des séminaires... Le mot prend ainsi de l'ampleur en Belgique dans les sphères écologiques.

J'ai rencontré Circé grâce à sa page Facebook, ce qui m'a permis de la contacter pour lui demander si elle était d'accord d'être interviewée dans le cadre du mémoire. Elle m'a ensuite redirigé vers deux autres groupes particuliers, qui m'ont permis de prendre contact avec des écoféministes. N'ayant aucune idée si je peux les partager, je me permets juste de dire leur fonction : le premier groupe est dédié à l'art des sorcier·ère·s, iels partagent leurs rituels, demandent conseil pour des événements particuliers (pleine lune, équinoxe, etc.) ; le second groupe s'intéresse à la spiritualité « Reclaim » de Starhawk, c'est-à-dire la réappropriation de ce qui est que ce soit des valeurs, des événements, l'histoire, etc., et cela par la préparation de rituels ensemble, par la passation de savoirs, par le partage d'événements qui s'ancrent aussi dans cette spiritualité, et l'ouverture à tou·te·s. Le premier a plus de 700 membres, alors que le second est plus petit, avec un peu plus de 200 membres. Il est à noter que les deux groupes s'opposent officiellement au patriarcat dans leur description. Le Collectif « Les Engraineuses » s'est aussi installé depuis un petit temps sur Facebook, et se présente comme les créateur·trice·s du premier festival écoféministe en France, appelé « Après la Pluie ». J'ai pu rencontrer La Louve grâce aux Engraineuses, qui ont participé à un webinaire français de la Maison Zéro Déchet. Ce qui est intéressant, c'est qu'au sein de ses différents, une personne en particulier est ressortie dans deux interviews, une sorcière dont je ne citerai pas le nom. Pourtant, Julie et Ellana n'avaient pas l'air de se connaître, ou en tout cas de faire partie des mêmes réseaux écoféministes (schéma des relations entre actrices en annexe 2), la première étant plus en contact avec l'art de la sorcellerie à travers son métier. En plus de cette augmentation des groupes, pages, et événements sur les réseaux sociaux, l'université a elle aussi commencé à développer des séminaires, pour les cursus d'études de genres, d'agroécologie, en philosophie aussi. Aujourd'hui, l'écoféminisme anglophone qui rebutait les féministes francophones commence doucement à être accepté dans le milieu, parfois en rabibochant finalement certaines femmes avec le féminisme, et d'autres fois en étant réapproprié pour convenir aux valeurs et visions du monde.

4. LE CARE : UN OUTIL MILITANT EN ÉCOLOGIE

4.1. VIVRE ENSEMBLE, AUTREMENT

L'écoféminisme pourrait alors être pensé comme une éthique écologique, une critique radicale de la société, voire selon les mots de Déborah Bird Rose, une humanité écologique, c'est-à-dire une humanité qui se replace dans l'écosystème et dans l'histoire terrienne, en écoutant les « histoires vraies » : histoires des lieux, histoires de vivants, histoires autochtones, histoires d'écosystèmes (Rose, 2004, p.6). Ces dernières sont des outils pour comprendre « en profondeur les grandes binarités de la pensée occidentale », que ce soit d'un point de vue décolonial, écologique, féministe, techniciste, naturaliste, économique, politique... tout en réintégrant l'humain dans son environnement. Dans cette perspective, « être est un phénomène intrinsèquement, inéluctablement et nécessairement relationnel » (Rose, 2004, p.13-14, je souligne). L'écologie et l'empathie entrent en dialogue, les humains sont reconnectés à leurs milieux, pour ainsi penser différemment les concepts scientifiques qui dévoilent des phénomènes naturels et/ou humains. Penser connexion implique alors de penser l'éthique du soin, de la solidarité, et ainsi « lier la justice sociale à la justice écologique dans un contexte de réconciliation » (Rose, 2004, p.26). Le *care* se transforme en une action politique, retransforme les liens, et, dans un bouleversement des relations globales, redonne alors à l'humain « des responsabilités envers des connexions localisées » (Rose, 2004, p.27). Le local et le global communiquent alors à nouveau, prennent conscience de leur capacité à s'impacter mutuellement. Ainsi, une humanité écologique s'insère dans une interdépendance (Stengers, 2019) et permet de rendre compte de phénomène, non pas inscrit dans des lois, mais inscrit dans des comportements, des mutations, transformations, les sensibilités pour que résultent les actions et réactions, en d'autres termes, c'est « parler d'événement, de processus, de métamorphose, de résurgence... » (Stengers, 2019, p.21).

La militance écologique se positionne dans des processus, des métamorphoses, des *transitions*. L'écoféminisme s'engage ainsi dans ce désir : comme on l'a vu précédemment, il regroupe pêle-mêle les idées de penseuses qui ont développé des théories sur le « pourquoi » cette société occidentale porte en elle autant de violence, et d'un autre côté, sur le « comment » changer, grâce à la réappropriation non seulement de récits, mais de valeurs, de pratiques dites « féminines » ou « masculines », et finalement, de production de connaissance aussi. Ce terme réappropriation surligne l'importance de comprendre ce qui apporte du négatif et/ou du positif, dans ce qui est retransformé. C'est-à-dire que l'écoféminisme, même dans sa radicalité, ne

souhaite pas tout détruire, mais opère une mise en récit différente des pratiques à l'intérieur même des différentes sphères de la société, comme celles de la science, de l'agroécologie, de la justice, de la politique, etc. Ce qui m'amène à la question que j'ai déjà évoquée précédemment : quelles sont les pratiques que revendiquent les écoféministes aujourd'hui, dans la société ? Comment les interviews soulignent-elles ces pratiques écologiques ?

4.1.1. LES PRATIQUES ÉCOFÉMINISTES

Le chemin qui a amené chacune de ces cinq femmes dans la pratique écoféministe se diversifie clairement l'une de l'autre. Circé, dans sa recherche lors de son doctorat en philosophie de l'environnement, s'est posé la question de l'efficacité des savoirs dans la transition écologique. En parallèle, elle vivait un *burnout* militant, l'écoféminisme lui a donc parlé dans « *cette importance qui mise sur le fait qu'on a besoin de se réapproprier ce à quoi on a été assigné et donc se réapproprier la question du soin⁶¹, de la nature, de l'habitat, des émotions qui, dans les luttes de manière générale, peuvent justement ne pas être suffisamment investie* » (je souligne). Les livres écoféministes lui ont donc montré une autre voie à suivre, dans l'envie de « *créer du lien avec des gens, apprendre avec des gens, par des gens, partager... que ce soit quelque chose de vivant et de vraiment ancré dans nos vies* ».

Ainsi, pour elle, l'écoféminisme se base sur trois piliers : « *le féminisme, l'écologie et la magie ou la spiritualité* ». Ceux-ci permettent finalement une forme de lutte différente, plus axée sur les émotions, se réapproprier le pouvoir qu'apportent ces dernières, « *les transformer, en faire une force, en faire un pouvoir* » et cela à travers les rituels, ce qu'elle appelle un réenchèvement, une conscientisation du moment, pour lui redonner de la valeur et de l'importance, « *ça n'a pas besoin d'être hyper perché [...] en fait des rituels, on en fait déjà sans s'en rendre compte. Par exemple, si on fait du yoga tous les matins parce que ça nous fait du bien, ça permet de prendre soin de nous, et donc d'être plus à l'écoute des autres, et donc avoir un lien plus sensible avec la nature et avec notre milieu naturel, et ben on peut déjà considérer que ça, c'est un rituel* ». Ainsi, elle relie la magie et le soin, dans le regard, l'intention, pour réenchémenter, et apprendre à vivre autrement, ensemble. Dans cette idée, elle relie aussi le détachement que font les universitaires et les chercheurs dans leurs recherches, qu'il y ait une forme de distance qui se crée, rendant alors « *[incapable] de ressentir du lien sensible et de l'empathie envers lui et que du coup on a l'impression qu'on peut faire ce qu'on, qu'il n'y aura pas de conséquences...* ». Sa pratique écoféministe se rapporte fortement à celle

⁶¹ Circé utilise le mot « soin », plutôt que *care*,

de Starhawk, « Rêver l'Obscur », que ce soit par le partage de sa citation, ou dans le déroulement de sa pensée. Le soin y devient l'outil vers une reconnexion entre les êtres vivants, mais aussi les non-vivants, dans le cadre de la sphère privée, comme la sphère publique, que ce soient des objets d'étude ou des sujets. Finalement, Circé se reconnecte par les rituels avec les autres êtres humains, mais aussi avec les milieux de vie, dans une vision du soin. Cette vision écologique, de l'interdépendance, lui permet ainsi de se vivre dans une perspective écologique, qui ne se situe pas entre « *le mode de vie zéro déchet hyper individualiste* » ou « *la mêlée avec les flics en manif* ». Dans la continuité de sa recherche des savoirs efficaces en écologie, Circé met l'accent sur le soin, une connaissance, une pratique, qui permet alors de se reconnecter à notre environnement : « *si on n'est pas capable de penser la question du soin, je ne vois pas où est-ce qu'on va résoudre les problèmes écologiques* ». Elle critique alors fortement aussi les domaines scientifiques, et relie ce problème du « *soin* » avec la conception techno-scientifique des problèmes écologiques.

Du côté d'Ellana, sa pratique écoféministe ne prend pas en compte les actions individuelles comme l'exemple du Yoga de Circé. Il s'ancre entièrement dans le collectif : « *c'est plutôt comment est-ce qu'on pourrait faire de l'écoféminisme qui ne soit pas collectif ? [...] je sais même pas comment on pourrait faire de l'écoféminisme individuel* ». Ce collectif devient alors le cœur d'une action militante, qui est celle du soin : « *la première étape de n'importe quelle organisation selon moi ça doit être de prendre soin des membres, et de créer du soutien, de la solidarité entre nous* ». Ellana s'est intégrée dans trois groupes écoféministes : un groupe de parole écoféministe, une sous-section écoféministe d'Extinction Rebellion, et finalement aussi le groupe Facebook depuis lequel j'ai pu la rencontrer, basé sur la spiritualité de Starhawk.

Dans son premier groupe, le collectif s'est mis en place après un appel dans un groupe de soutien sur Facebook, où la personne avouait sa détresse face à l'écoanxiété : « *J'ai la rage, j'ai le désespoir, j'ai l'écoanxiété, et je veux qu'on en parle, je veux qu'on parle d'écoféminisme et je veux qu'on fasse un cercle de paroles* ». Après ce premier cercle de parole, elles ont décidé de créer un collectif, avec une charte collective. Cette dernière est primordiale pour Ellana, pour se respecter les unes les autres, pour prendre en compte les minorités – les personnes neuroatypiques, *queer*, racisées, aussi celles qui sont précarisées, comme les travailleuses du sexe, etc. – et donc développer un espace de solidarité et d'écoute, pour soigner avant la lutte. Elle pointe l'importance de la diversité au sein des groupes, dans la même idée que Julie, où faire attention à quelqu'un devient aussi utiliser les bons mots : « *L'avantage d'être plurielle,*

c'est aussi [...] d'avoir moins d'angles morts. Parce qu'il y a une telle qui est neuroatypique qui va dire « mais le validisme vous y avez pensé là, parce que ça, c'est pas.... » et il y a une personne racisée qui va te dire « eh, mais ça par contre moyen ce choix de mot ». Cette idée que les mots importent se retrouve aussi chez Circé, elle utilise la crise sanitaire comme exemple, en expliquant que le débat entre « le ou la » pour donner un genre au nom « covid » n'avait aucun sens, qu'une institution avait décidé que les francophones n'utilisaient pas le bon déterminant et qu'il fallait dire « la », mais surtout dans le langage guerrier utilisé par les institutions pour gérer la crise : « [il y] aurait de quoi s'inspirer de l'écoféminisme pour changer notre rapport au covid, de ce qu'on fait de nos émotions dans cette situation-là, quand on en parle, quand on agit, par rapport à ça... ». Avec une amie, elles ont alors mis en place des cercles d'écosorcières pour se soutenir pendant le confinement, pour apprendre à vivre leurs émotions, « l'obscur », autrement, comment l'accueillir, le transformer.

La compréhension des différents vécus devient alors une manière d'accepter les différences de chacune, de comprendre que chaque vie a son importance, ses défis, ses blessures, et surtout, que chaque vie humaine s'enracine dans un corps différent des uns et des autres. Dans cette perspective, Ellana développe l'écoféminisme comme « *la convergence des luttes* ». Pour elle, cela apporte alors déstructuration des luttes dans la société, c'est-à-dire qu'avec la « *réflexion d'articulation et de « et », on quitte la hiérarchisation des luttes qu'il y a parfois lieu dans le milieu militant* », ce qui permet alors de penser les luttes ensemble, et non séparément : « *la jonction [...] entre les discriminations des femmes, le sexisme, et les violences faites à la nature de façon conjointe, et ensuite ça s'est agrandi pour penser également les violences faites aux femmes autochtones, ça s'est agrandi pour penser également les violences de genres, donc les personnes LGBTQIA+, ça sert aussi à penser les décolonialités donc les discriminations raciales* »

En plus de ces cercles de paroles réguliers, qui parlent de différents sujets, Ellana marque l'importance de se réapproprié aussi ce qu'est la lutte. Ainsi, comme je l'ai expliqué dans sa présentation, il y a une forme de « lutter pour », qui permet alors de ne plus se battre pour être en colère contre quelque chose, mais de se vivre pour quelque chose, pour la joie, le partage. Cette manière de lutter transforme les rapports aux émotions, le pourquoi nous agissons dans telle circonstance « *on ne veut pas toujours être en réaction, on ne veut pas toujours être dans la colère, on veut aussi cultiver une joie dans la militance, cultiver une joie militante en fait et aussi avoir des moments entre nous et où on n'est pas toujours en réaction, parce qu'en fait dans ce cas-là, c'est l'état qui décide, et nous on est juste heu... ben en réaction de ce qu'il*

fait ». Finalement, cette manière de penser montre que notre façon de répondre aux problématiques, de créer en dehors des cercles de pouvoir s'insère aussi dans une pensée militante, politique. Elle permet alors de revendiquer autrement, de créer du lien, et de consolider des liens : « *Donc on a organisé plusieurs ateliers, des projections de films, on a fait de l'écoute de podcast, on a fait une semaine écoféministe l'année dernière, dans le Jura en été, où on est parti une semaine ensemble et on a passé une semaine ensemble à discuter, à lire, à écouter des podcasts, à nager toute nue dans un lac. Enfin voilà, des trucs comme ça. Et... et donc voilà, pour moi c'est aussi lutter pour. Par exemple, moi je vais faire une formation pour apprendre à construire une kerterre avec une autre personne de [son groupe de parole]. Je ne sais pas si tu connais, c'est un écohabitat fait de paille-terre-chaux...* ». Dans ces mots, il y a de la réappropriation de son temps militant, la réappropriation de son corps, de pouvoir être nue sans avoir peur du jugement, de l'information mutuelle grâce aux médias audiovisuels, de l'intérêt pour les habitats alternatifs et l'apprentissage de la vie en communauté. En d'autres termes, il y a une envie d'apprendre à vivre ensemble sur de nouvelles bases, de nouvelles pratiques sociales, qui ne sont pas valorisées – voire socialement sanctionnées⁶² ou juridiquement niées⁶³ – par notre société, il y a une revendication d'une lutte qui se distingue d'une lutte viriliste grâce à une éthique du *care*.

D'un autre côté, en plus de cette culture de la joie militante, Ellana développe la troisième étape de son collectif, qui est de « militer contre » : « *évidemment qu'on manif, on fait plein de manifs, on signe des pétitions, on relaie des contenus, on partage des choses sur des réseaux sociaux. J'ai envie de dire un peu comme tout le monde, fin c'est du militantisme assez évident quoi. Mais pour moi ce n'est pas forcément le cœur de ce qu'on fait* ». Alors qu'est-ce que ce cœur du militantisme pour elle ? Simplement ce qui a été évoqué au-dessus, le *care*. Elle le décrit comme « *le travail invisible du militantisme* ». Et finalement, les deux se relient entre eux fortement : « *Tout ça pour dire que, ben il y a des moments où ça ne va pas, c'est bien d'avoir des gens sur qui compter dans ces moments-là, et d'avoir des gens qui vont se vénère⁶⁴ et qui vont aller en manif avec toi* ». Prendre soin de l'autre n'est donc pas qu'une question de joie, de bien-être. Il permet de vivre des émotions ensemble, de se sentir compris dans ces

⁶² Même en famille, il est rare de se dire que nous irons nager nues, ou encore partager ouvertement ses émotions.

⁶³ La question des habitats alternatifs et de leur légalité, qui commence à avancer, mais n'est pas forcément encore bien acceptée par les institutions, particulièrement en Belgique.

⁶⁴ « s'énervé » dans le langage verlan

émotions, et de militer d'un côté *pour* un autre mode de vie et son apprentissage, et de l'autre côté, militer *contre* notre mode de vie actuel.

Lorsqu'elle m'expliquait sa vision de l'écoféminisme, il y avait aussi une forme de lutte, dans l'interview, contre les écoféminismes essentialistes, les courants du féminin sacré, et le spiritualisme politique : « *Même d'ailleurs des écoféminismes, pour moi c'est un mouvement pluriel, et il y a des collectifs avec qui on n'est pas forcément en accord, qui se disent pourtant écoféministe, parce qu'ils sont parfois transphobes, ils sont parfois racistes, et du coup nous c'est pas notre vision de l'écoféminisme [...] la vision des gens c'est l'écoféminisme blanc, cis, bourgeois. Des femmes qui font du zéro déchet et qui mangent vegan et holala c'est trop bien elles s'applaudissent elles-mêmes. Du coup pour contrer ça, et pour montrer que nous ce n'est pas vraiment notre vision, ben il faut qu'on utilise des mots [...] en fait je pense que, si je vis dans une société foncièrement violente, injuste, écocidaire, raciste, sexiste, qui me fait violence, en fait pourquoi vais-je encore m'occuper de moi alors que c'est cette société-là qui m'opprime, qui me pose des problèmes ?* »

Ainsi, dans la pratique d'Ellana, les mots doivent inclure, et non exclure. Le lien entre la femme et la nature aussi doit être pris avec des pincettes, et ne pas l'essentialiser dans cette catégorie. Il faut pouvoir penser le collectif, savoir quelles sont ses valeurs, et aussi, ne pas rejeter tout un savoir juste parce que les personnes qui l'utilisent ne sont pas en accord avec ses valeurs : « *Et en fait, à force de dire « Oui l'écoféminisme spirituel, c'est transphobe, c'est raciste, et nous du coup on est pas comme ça, et on veut s'en distinguer, et on veut être le plus matérialiste possible » et ben pour moi on retombe dans un travers de dualisme. On retombe dans un travers de sciences VS émotions, rationalité VS spiritualité, et en fait pour moi ce n'est pas l'écoféminisme, au contraire* ». Dans ces mots, il y a toute l'ouverture à la pluralité, à la diversité, aux différences et surtout, aux contradictions, que Burgart Goutal (2020) décrit à propos de l'écoféminisme. Dans cette vision, Ellana pratique aussi les rituels dans les pas de la spiritualité « Reclaim » de Starhawk, tout en se distançant alors des groupes qui porteraient des propos qui iraient à l'encontre de ses valeurs : « *la personne qui parlait ben... elle était un peu transphobe, du coup je n'y suis pas retournée. Ça n'empêche que c'est un espace de paroles bienveillant qui est plutôt nécessaire pour beaucoup de femmes et que ça peut permettre à des femmes d'avoir vraiment une réflexion sur leur corps, sur leur pouvoir personnel, sur leur possibilité de dire non à certaines choses* ».

Il y a donc une forme de compréhension de l'utilité des autres pratiques, malgré parfois des propos durs et cyniques, bien qu'elles ne plaisent pas forcément. Ainsi, les rituels ont un fort aspect politique pour Ellana, et participent au partage des savoirs, à l'*empowerment* des femmes, et devraient aussi inclure les non binaires, des *queers*, etc. Elle développe un besoin de questionner nos entre-soi, pour ne pas entretenir des incompréhensions, des angles morts, envers d'autres personnes, « *Parce qu'il y a aussi des collectifs qui n'ont pas réfléchi à la question et qui entretiennent un entre-soi sans forcément avoir une volonté transphobe derrière ou avoir une volonté raciste. C'est juste qu'elles sont toutes blanches et toutes cis. Et que, ben elles s'intéressent à des problématiques de personnes blanches et de personnes cis. Et on ne peut pas leur en vouloir parce qu'elles sont blanches et cis. Mais ça veut dire quelque chose, et il faut le questionner, et il faut le savoir* ».

La Louve, elle, se démarque de la pratique écoféministe de Circé et Ellana. Elle a découvert récemment le courant dans les livres, comme Circé, mais en lisant les théories, elle s'est sentie « déjà appartenir » à son mouvement : « *c'est vrai que ça m'a vraiment percutée... enfin c'est un peu tombé comme une évidence, tu vois. Je me suis dit « En fait je suis totalement écoféministe sans le savoir », donc c'est juste que j'ai toujours été investie* ». Justement, parce qu'à travers sa recherche de la consommation écoresponsable, qu'elle partage à travers son blog, elle s'est rendu compte que c'était une action non seulement écologique d'acheter plus responsable, mais que cette manière de consommer permettait un *empowerment* des femmes : « *Il y a quand même plein d'aspects de l'écologie qui en fait, quand tu creuses, quand tu consommes écologie, mais vraiment en profondeur, pas juste « oh je vais acheter un shampoing solide chez Garnier » tu vois, mais... l'écologie vraiment pure, tu apprends plein de choses sur la femme aussi !* ».

D'un autre côté, elle a pris une décision pour prendre soin d'elle, pour ne pas brûler son énergie au travail : « *moi j'ai décidé par exemple de moins travailler. Donc je travaille qu'à mi-temps, donc j'ai décidé d'avoir moins d'argent, parce que je me suis rendu compte en fait, plus j'avais d'argents, plus je consommais, mais que c'était pas des choses nécessairement utiles, ou dont j'avais besoin, enfin ça ne me faisait pas forcément du bien. Je me suis rendu compte que ce dont j'avais besoin, c'était plus de temps* ». En plus de cette réappropriation de son temps, cette action lui fait prendre conscience que gagner moins, cela impactait sa consommation. Ce changement économique lui a donc permis de gagner du temps pour elle-même, pour son énergie, tout en diminuant les achats inutiles. Elle relie alors fortement le gaspillage des ressources terrestres et le gaspillage des ressources humaines :

« Personnellement j'ai toujours considéré qu'il y avait un lien très fort entre le développement durable et le développement personnel. Pour moi, quand tu prends soin de toi, enfin ça va de pair pour moi. Prendre soin de soi, et se respecter, c'est aussi respecter la nature [...] je trouve que dans notre société actuelle [...], on nous épuise, je veux dire on fait des travaux qui n'ont aucun sens ».

Sa vision écoféministe se détermine surtout dans la sphère économique, en tant que personne travailleuse, mais aussi quelles ressources humaines et terrestres achetons-nous avec un produit, que ce soit un vêtement, des produits cosmétiques, des services de bien-être comme l'esthéticienne, la coiffeuse... Elle est intriguée par ce phénomène, où plus tu creuses consommation éthique et écologique, ensemble, plus il y a une forte probabilité d'avoir un produit conçu par des femmes. L'écologie, chez elle, devient humaine, en relation directe entre les sphères de notre société et cette nature intouchable, divisée par notre idéologie nature/culture. Les deux se rejoignent, intrinsèquement enlacés, dans le travail de ses femmes, lorsque l'éthique se mélange à l'écologie, l'humain et la nature redevient des entités unies, en relation directe. Prendre soin des humains, finalement, équivaut à prendre soin de la planète. Alors, pour elle, pour équilibrer les rapports sociaux et de domination entre hommes et femmes, entre humains et non-vivants, l'écoféminisme se présente comme la solution au problème : *« on est face à une double complexité, bon ben pas qu'une double complexité parce qu'il y en a plus dans le monde actuel, mais c'est clair que, actuellement, 50% des humains sont moins bien considérés que les 50% restants. Et c'est totalement illogique. Donc ça, c'est le premier problème. Et le deuxième problème, c'est qu'on est en train de détruire la planète. Et donc c'est impossible pour moi de faire l'un sans l'autre. Pour moi, j'aime bien dire que le tout est plus que la somme des parties, et je trouve que l'écoféminisme, c'est vraiment ça ».* Seulement, pour que l'écoféminisme puisse avoir plus d'impact, le politique doit aussi bouger. Elle donne l'exemple du congé paternel, qui aujourd'hui se dit congé parental, en expliquant qu'un père ne pouvait pas créer de lien au début de la vie de son enfant, parce qu'il n'avait pas le temps : *« le politique devra à un moment se bouger sinon on va être freiné quoi. C'est ça le problème. Mais moi je pense que le politique il se bougera si nous on le fait bouger aussi ».* Dans cette perspective, elle a contacté Ecolo, le parti écologique belge francophone, qui depuis les élections 2019⁶⁵, a gagné en influence pour la représentation électorale francophone : *« chez Ecolo ils ont vraiment une parité hommes/femmes, c'est vraiment leur cheval de bataille quoi.*

⁶⁵ Le parti Ecolo, en Belgique, est devenu le 3^e parti le plus influent en Région Wallonne lors des élections 2019, le 2^e parti du collège électoral francophone pour le Parlement européen, mais seulement le 9^e parti au fédéral. Information ici : <https://elections2019.belgium.be/fr>

Enfin de, de dire au sein de leur partie, ils veulent qu'à chaque niveau de pouvoir, il y ait un nombre d'homme et femmes égal. Pour moi c'est le partie qui a le plus de liens avec l'écoféminisme [...] j'en ai parlé avec deux femmes du parti, qui sont super intéressées. Et donc on est en train de voir comment articuler ça ». En plus de ce partenariat avec Ecolo, elle partage le plus possible sur les théories écoféministes, pour que le mouvement puisse prendre de l'ampleur en Belgique : « ça passe par la connaissance, par le fait d'en parler, de vulgariser, de rassurer, parce qu'il y a... justement ça peut faire peur ce côté hyper intello, pour que ce mouvement puisse prendre de la force ».

L'écoféminisme de La Louve se retrouve fortement dans des actions matérialistes et concrètes. Comme les quatre autres interviewées, elle le replace dans une lutte anticapitaliste, anti-productiviste, et anti-patriarcale. Cependant, sa pratique, elle la pose dans la communication, l'information de pratiques concrètes et en même temps par la saisie directe du politique. Pour elle, il est urgent que la société comprenne que le féminisme, et l'écoféminisme, ce n'est pas imposer un nouveau système de domination par le matriarcat, mais apaiser les relations entre humains pour arriver à une égalité entre les genres, les humains, et un respect du monde dans lequel nous vivons.

Miette, de son côté, se définit comme sorcière et écoféministe. Sa pratique, elle la fait seule, pour elle, pour se guérir, prendre soin d'elle : « *actuellement je ne suis plus vraiment militante. Surtout que je ne fais plus partie de collectif. Parce que j'ai investi beaucoup d'énergie dedans et ça m'a un peu refroidi [...], c'est violent, c'est effrayant ! Enfin on te fait comprendre que t'es pas le ou la bienvenu-e quand tu manifestes quoi ! Limite c'est devenu illégal de manifester ! T'es dans un climat hyper angoissant. Donc, non non, je ne manifeste plus ! Surtout que je suis quelqu'un d'hyper angoissé sur plein de plan, donc je n'ai pas envie de m'infliger ça. Et après, est-ce que je milite vraiment autrement ? En fait je milite surtout vis-à-vis de moi-même ».* Cette militance envers elle se cadre dans sa pratique de la sorcière, qu'elle associe tout en la dissociant de l'écoféminisme. C'est-à-dire que la sorcellerie, elle la conçoit comme « *spiritualité [...] imminemment politique [...] notamment en lisant Starhawk* ». Cela lui permet alors de se penser elle-même dans une spiritualité qui résolvait ses conflits internes lors de sa recherche spirituelle : « *très proche de la nature, et qui était très proche du ressenti, et quelque chose de très politique, féministe, anticapitaliste et antipatriarcale, avec toute la question de l'empowerment, avec la réappropriation de son pouvoir* ». Le côté écoféministe devient le côté politique de sa pratique sorcière. Elle le conceptualise alors plus rationnellement qu'émotionnellement, dans une vision politique, ce qui lui permet de forger ses idées, de penser

sa pratique et d'y revendiquer des actions : « *la réappropriation de ton propre environnement, de la compréhension de ton environnement, de connaissances qui sont... qui ont été un peu, pas totalement octroyée, mais si tu veux, voilà, te réapproprier des connaissances un peu simples vis-à-vis de ton entourage. Et ça, c'est hyper écoféministe en fait* ». De plus, l'écoféminisme, lui apporte un agrandissement de son imaginaire, des possibilités de construction de son futur. Cette revendication politique, dans un mouvement social qui théorise et partage des manières de vivre différent, finalement lui donne la légitimité de penser plus loin, de ne plus se fermer à cette vie urbaine, en appartement : « *j'ai besoin d'être au contact de la nature, et aussi, enfin typiquement, mon projet futur c'est d'être dans une communauté autogérée, proche de la nature, parce que je ne me vois vraiment faire autrement* ».

L'écoféminisme de Miette se développe dans une pratique sorcière, elle entremêle les deux, et donne ainsi à cette dernière une dimension politique. Elle ne parle pas d'*activisme magique*, comme Ellana, mais plutôt d'apprendre à suivre ses intuitions, à les écouter, à retrouver un pouvoir interne, à sortir aussi du carcan de la rationalité : « *par exemple ça va être ben, croire en tes intentions, par exemple, et c'est quelque chose que la science, et donc une partie de la science qui découle du patriarcat et du capitalisme, a totalement dénigré* ». D'ailleurs, elle avait commencé la pratique de la sorcellerie dans une vision « *hyper lucide* », pour comprendre tous les biais qu'il pouvait y avoir lors des rituels, du spiritisme, et finalement, elle a fusionné ses deux manières de penser : « *ouai les intentions et tout, la question du hasard, ben c'est quelque chose auquel la science te dit non, il y a une explication etc. et en fait, même si c'est faux, je sais pas hein, si ça se trouve je suis dans des délires ... enfin... si ça se trouve la science a raison, et ça se trouve, ça ne marche pas du tout. Mais, ça fait du bien, juste* ». Elle a donc une vision rationalisée de sa pratique de la sorcellerie, du spiritisme, de l'astrologie, toutes ces connaissances auxquelles elle a commencé à s'intéresser en s'ouvrant à cette pratique. Elle met des intentions dans des objets, qu'elle porte régulièrement, pour se protéger, elle fait des rituels, pour s'apaiser, retrouver du pouvoir, lorsqu'elle ne va pas forcément bien. D'ailleurs, pour elle, certains moments sont plus durs que d'autres, lorsque la dépression reprend le dessus, elle a dû mal à mettre en place un rituel. Tout comme ses émotions, sa pratique vacille, et n'est pas régulière. De plus, cette pratique lui permet aussi une réappropriation de connaissances différentes : « *il y a vraiment ce côté-là de réappropriation des connaissances liées à la terre, et [...] forcément tu fais attention à ton environnement, tu fais attention aux animaux, tu fais attention aux choses qui t'entourent, parce*

que tu te rends compte que c'est un équilibre, et [qu'il] y a tout, en fait, il y a des énergies tu vois qui passe ».

Miette se pose alors dans une pensée de réappropriation de sa propre vie à travers la pratique de la sorcellerie, une pratique politique qui s'oppose aux croyances liées à la rationalisation dans notre société ; un peu comme si, oser apprendre à s'aimer, à se vivre, à être bien et vaincre nos angoisses étaient une façon politique de lutter contre un système qui tait et détruit les femmes.

Pour finir, avec Julie, la pratique écoféministe n'a aucune limite entre sa vie privée et sa vie professionnelle. Cette convergence entre ces deux sphères l'a justement amené à penser l'écoféminisme d'une nouvelle manière. Effectivement, la première fois qu'elle a rencontré ce courant, ce fut lors de l'écriture de son mémoire, en histoire de l'art, à propos de Frida Kahlo, en 2005, à travers les mots de Gloria Orenstein qui a travaillé sur cette artiste mexicaine. Elle se considérait à l'époque comme marxiste anarchiste, et n'avait donc aucun intérêt pour le mouvement écoféministe. Autant ce travail l'a éveillé aux théories féministes, comme une « *ouverture du crâne* », la conscientisation que dans ses études, l'histoire de l'art était français et blanc⁶⁶ : « *Il n'y a pas une journée sans être en colère [...] ça a commencé avec le sentiment d'injustice, lorsque j'étudiais Frida Kahlo [...] Où sont les artistes racisés ? Les artistes trans ? J'ai l'impression de m'être fait avoir, qu'on ne m'a donné qu'un segment de la création* ». Cela l'a amené à poser des questions, à remettre en question ses études, dans le sens où elle étudie l'histoire de l'art en France, mais que ses professeurs ne lui ont jamais parlé de l'art mexicain, inuit, africain... En France, l'histoire de l'art, c'est sur les arts strictement occidentaux, des références de l'art masculin, avec une lecture masculine de l'art.

Cependant, pour elle, la colère n'est pas une émotion négative ni toxique : « *tant que je suis en colère, ça sera cool [...] plein de choses à manifester, à témoigner* ». Pour elle, surtout, cela veut dire qu'elle est encore touchée par ce qui se passe, qu'elle n'y est pas insensible, qu'elle est encore intéressée par les choses : « *c'est normal d'être en colère tous les jours lorsqu'on va sur FB et qu'on annonce encore la mort d'une femme, et ça c'est tous les jours* ». A travers son boulot, elle se positionne en tant qu'activiste : « *moi aussi je casse des choses en tant que commissaire de l'art : je parle de tous les systèmes de dominations, patriarcat, racisme, queerphobe, etc.* », casser des choses selon un féminisme intersectionnel.

⁶⁶ L'accord entre histoire et les deux adjectifs est intentionnellement coupé, pour garder le masculin, dans son interview.

« Finalement, quand on y pense, l'écoféminisme est cohérent avec cette manière de pensée. On ne peut pas dénoncer sans parler de l'oppression de l'environnement ». Ainsi, il y a une logique qui amène à s'intéresser aux théories écoféministes dans notre société. Lorsqu'on commence à dénoncer une oppression, on finit par comprendre les liens entre les autres oppressions. Cependant, l'écoféminisme, pour elle, ce n'est pas casser des choses, mais les soigner, « prendre soin de toutes et tous ».

4.1.2. LES OPPRESSIONS SOCIALES

Dans les interviews, Ellana est une des seules à avoir développé aussi précisément la problématique des genres, des précarités, du validisme, sans doute parce que, dans son collectif, elles ont dû le penser, l'analyser, et l'écrire dans leur charte. Cela n'empêche que, en filigrane, les autres interviews intégraient automatiquement cette inclusion de la pluralité des profils. Circé, par exemple, le revendique clairement sur sa page Facebook, dans la présentation et le but de sa page : « *se retrouver dans la sororité et l'adelphité* ». Ce dernier terme permet de parler indistinctement du genre dans la même idée que le terme « *siblings* » en anglais, qui désigne les enfants de mêmes parents, sans prendre en compte leur sexe ou leur genre. Il a été réutilisé récemment par les féministes francophones pour justement inclure les non binaires, et ainsi pouvoir parler de sororité ou de fraternité sans exclure ceux qui ne se sentent ni du genre homme ni du genre femme⁶⁷. Un peu plus loin dans sa présentation, Circé énonce une « *perspective inclusive et féministe pour rendre obsolètes les oppressions* ».

En ce qui concerne La Louve, elle a vaguement énuméré les types d'oppression lorsqu'elle me définissait le mot écoféminisme selon sa vision : « *C'est pas totalement de l'écologie, c'est pas que du féminisme, c'est les deux et ça apporte une puissance supplémentaire à chacune des causes, et ça permet en plus de... ben de réfléchir à tous les -ismes : racisme, validisme, enfin tout ce qu'on peut voir comme oppression actuelle* ». Elle évoque aussi les problèmes d'égalité des genres, ce qui peut indiquer une sensibilité aux différents genres. Cependant, elle note l'importance de ne pas éduquer les enfants selon le genre binaire : « *je pense que les prochains écoféministes ce seront les enfants hommes, en tout cas ils sont vraiment... mes amies elles les éduquent vraiment dans une optique « tu n'es pas un homme mon fils »*. Enfin je ne sais pas comment expliquer, enfin, voilà, il faut se responsabiliser dès l'enfance en fait, il y a ça aussi, de se répartir ces questionnements ».

⁶⁷ Information ici : <https://lespotiches.com/culture/comprendre/definition-adelphite-qu-est-ce-que-c-est/>

Miette, en ce qui la concerne, se considère comme non-binaire, car elle ne ressent ni d'appartenance au genre homme, ni d'appartenance au genre femme. Par contre, dans les luttes féministes et écoféministes, elle s'y implique en tant que personne éduquée comme « femme ». C'est-à-dire qu'elle sait que la manière dont elle est considérée influence les relations sociales, l'éducation qu'elle a reçue, les traitements qu'elle reçoit aussi : « *Alors je dis « en tant que femme », même si je me considère comme non binaire, mais vu que j'ai été éduquée comme une femme [...] et notamment il y a les circonstances politiques, où je dis que je suis une femme parce que j'ai été élevée comme une femme, parce que je fais partie de ce groupe-là socialement* ». Elle parle aussi des problèmes ethniques différents, locaux, et ne s'identifie pas à ces femmes, qui n'ont pas les mêmes privilèges qu'elle : « *moi j'ai toujours vécu dans un milieu urbain, j'ai pas du tout été proche de la terre, donc ce n'est pas du tout pareil justement des femmes, ben les Brésiliennes⁶⁸ dont je parlais. Il n'y a pas du tout ce rapport vital à la terre dont j'ai besoin. Donc j'ai un rapport beaucoup plus privilégié à la terre, parce que déjà je participe au système capitaliste* ». Dans ce rapport aux luttes de femmes non blanches et non occidentales, Miette se positionne alors comme une privilégiée, une personne qui participe à la destruction et qui aimerait sortir de ce système, bien qu'elle nuance aussi en pointant du doigt le responsable de ce système destructif : « *quand tu te penches sur l'écoféminisme, donc oui, la domination masculine, elle se fait à la fois sur les femmes, les minorités de genre, les minorités ethniques, et bien sûr, sur la nature. Tu te rends compte que c'est les mêmes mécanismes, les mêmes processus, donc que la nature est victime du même coupable, du même groupe social* ». Il y a donc des différences de responsabilités à l'intérieur même de ce questionnement sur les luttes décoloniales, les luttes des genres. Elle n'a cependant pas évoqué les problèmes de validisme, de neuroatypie, comme l'a fait Ellana. Dans l'interview de Miette, ce qui ressort principalement sont les luttes ethniques et de genres, qu'elle met en lien avec la lutte écoféministe.

Dans le cas de Julie, cette question de la convergence de lutte, elle la pose dans le *care*, dans le fait d'utiliser les bons mots, de considérer tout le monde équitablement : « *les mots sont hyper importants, ils permettent d'inclure [...] lorsque j'utilise des mots inclusifs, le fait que je puisse agacer, ça me plaît, le fait que ça chatouille, ça veut dire qu'il y a quelque chose derrière* ». A ce moment-là, elle expliquait les rapports de genre, et prendre en compte aussi toute personne qui ne se retrouve pas dans le genre binaire. Cependant, dans un des textes qu'elle a écrits sur l'écoféminisme et qu'elle m'a partagés, elle note l'importance « des »

⁶⁸ Récit de la réappropriation des terres par des femmes Brésiliennes.

écoféminismes : « *Je parle toujours de courants de pensées écoféministes au pluriel, car, depuis les années 1970, selon les continents, les cultures, les combats, les corps et les croyances, l'écoféminisme s'ouvre en directions plurielles : mystique, décolonial, queer, vegan, sorcière, wicca et bien d'autres encore [...] En finir avec ces puissants moteurs de destruction, de guerres, d'exploitation, de colonisation, de viol, d'épuisement, de meurtre non seulement des femmes, mais aussi des corps que les dominants se plaisent à nommer les minorités, et par conséquent du vivant dans son ensemble [...] A mon sens, parler uniquement des inégalités entre les hommes et les femmes, est l'arbre qui cache la forêt des luttes. Lorsqu'on ne parle que des hommes et des femmes, on ne parle pas de racisme, de classisme, de transphobie (et de LGBTQIA+phobies), de capacitisme, de grossophobie et encore moins d'écologie. C'est aussi ce qui m'interpelle dans l'écoféminisme, la convergence de luttes au pluriel permet la dénonciation et la (trop lente) transformation des systèmes d'oppressions et de dominations du vivant. » (je souligne). Cette différence entre les propos lors d'une interview, et ce qui est écrit lorsque la pensée peut être posée et n'est pas contraint par le temps, donne alors une énorme différence sur comment la personne perçoit plus en profondeur la problématique. Le texte que Julie m'a partagé a été écrit fin 2020, dans le cadre de l'exposition « *Even the rocks reach out to kiss you* »⁶⁹.*

L'écoféminisme de ces femmes, finalement, se positionne contre les oppressions envers les différences, mais, et surtout, envers la catégorisation et le cloisonnement des différences dans des rapports hiérarchiques dominés, dans une sorte de normalisation de comment la société fonctionne et donc comment chacun d'entre nous avons une place et un rôle à jouer en fonction de celle-ci. Elles se distinguent alors volontairement toutes du courant du féminin sacré, ou de toute pensée qui essentialiserait la femme, voire pour Julie, l'impact qu'à la manière dont nous pensons les animaux, et donc l'influence que cela impacte sur nos comportements envers eux. Que ce soit La Louve, qui se questionne sur l'intérêt de ce dernier à l'intérieur des pensées écoféministes : « *Clairement, le féminin sacré c'est porteur, ça marche à fond. Mais est-ce que le féminin sacré ça rentre dans l'écoféminisme ? Je sais pas, honnêtement j'ai pas la réponse* » ; ou Ellana, qui y voit une forme de transphobie : « *parce que pour moi il ne faut pas laisser l'écoféminisme spirituel uniquement aux personnes du féminin sacré, qui sont assez transphobes, pas toutes, mais quand même un peu* » ; ou encore Miette qui se distance de courant : « *par rapport à mon approche, vis-à-vis de l'écoféminisme, la seule chose qui m'a un*

⁶⁹ Information ici : <https://crennjulie.com/2020/05/20/exposition-even-the-rocks-reach-out-to-kiss-you-transpalette-bourges/> - le texte n'est pas partagé sur l'explication de l'exposition, mais dans un draft qu'elle a écrit pour la présentation de son exposition à l'école supérieure d'art et de design de Reims.

peu rebuté [...], mais c'est plus que je m'en suis méfiée, c'est tout le côté très essentialiste [...] le côté « mère nourricière », « féminin sacré » et tout qu'on retrouve aussi dans la sorcellerie » ; et Julie, qui affirme « je n'ai toujours pas compris de qui parle-t-on lorsqu'on évoque, invoque ou convoque LA femme ». Circé, quant à elle, parle de libérer toute prétention à être la femme : « Selon le dicton populaire, « les filles sages vont au paradis, les autres vont où elles veulent », de libérer le corset de représentations sociales que chaque femme doit porter dans cette société, et ainsi sortir des oppressions.

Prendre soin des autres, travailler le *care*, dans l'écoféminisme, passe alors par la représentation que nous avons des autres êtres vivants, la représentation aussi de notre propre corps dans notre société, de notre rôle, et la compréhension de comment ce système violente les individus, humains et non-humains, vivants et non-vivants, qui demeurent sous sa domination.

4.2. LE CARE : LE CŒUR DE LA PRATIQUE ÉCOFÉMINISTE FRANCOPHONE

La lutte contre les oppressions par le soin, le *care*, malgré les pratiques divergentes, devient le point commun dans l'argumentation de leurs pratiques. L'éthique du *care* a été théorisée déjà maintes fois dans les écrits écoféministes, la philosophie, la sociologie, la psychologie et dans les pratiques écologiques. Même Bird Rose, en parlant des humanités écologiques, développait la place nécessaire que devait prendre la pensée du *care* dans les problématiques sociales et technologiques, réfléchir autrement aux problèmes scientifiques, et apporter de nouvelles solutions liées à une humanité plus attentionnée. Ainsi, les pratiques écoféministes de ces femmes se valorisent dans le *care*, pour changer les rapports de domination, prôner une vie plus horizontale et plus proche de la Terre, de notre environnement. Ce *care* devient finalement un outil de militance en écologie, une manière de s'opposer politiquement à un régime vu comme violent, hiérarchique, machiste.

Le *care*, le soin, tout comme l'*empowerment*, se traduit difficilement en français. Le mot « soin », qui est sa traduction littérale, n'a pas réellement de signification équivalente et des notions sont perdues dans l'aspect de *care*. En anglais, ce mot relaie aussi une connotation de « faire attention », « prendre soin », et aussi d'empathie. Cette manière d'être dans la « sollicitude » (Brugère, 2011, p.3) renvoie à une littérature qui a développé cet aspect dit « féminin » de la pensée, mais s'est aussi construite autour du concept de la vulnérabilité. Une attitude féminine, qui serait alors une morale sexuée, qui s'opposerait à celle de l'homme, qui lui aurait hérité d'une morale juste, libérale, de la philosophie politique, sociale et culturelle de John Rawls (Brugère, 2011, p.30). Il y aurait donc d'un côté une éthique du *care*, qui développerait alors une morale qui se fonde sur « la nécessité de considérer les humains comme des êtres relationnels et incarnés contre toute tentation objectivante de la morale » (Brugère, 2011, p.5). Cependant, cette éthique du *care* a été construite en deux courants dans les domaines philosophiques. En premier, un courant qui est considéré comme maternaliste, de Nel Noddings dans son livre *Caring* (1984), qui pointe l'origine du *care* dans les pratiques de la maternité des femmes, dans l'éducation des enfants, et dans l'oubli de soi pour l'autre, appliquant alors sans le vouloir une interprétation « d'une nouvelle essence ou identité des femmes » (Brugère, 2011). Le deuxième courant se fonde sur les écrits de Carol Gilligan⁷⁰, qui décrit quant à elle « des pratiques enracinées dans le souci des autres et sous-estimées car largement exercées par des femmes » (Brugère, 2011, p.16). Dans cette idée, Gilligan analyse le *care* comme un outil

⁷⁰ Le livre « In a Different Voice » (1982). Je n'ai pas mis les références dans la bibliographie car je ne passe leurs idées que via les textes de Brugère (2011) et Laugier (2011 et 2015).

démocratique performant, qui permet d'intégrer la pluralité et « promouvoir des voix de résistance aux dualités et aux hiérarchies produites par le genre dans les sociétés de marché » (Brugère, 2011, p.24-25).

En opposition à cette éthique du care, il y aurait une éthique hégémonique basée sur l'égalitarisme libéral, voire néolibéral aujourd'hui, héritée de la tradition kantienne⁷¹ et de John Rawls⁷². Morale qui se développe sur une justice économique, sociale et politique dans la théorie d'une égalité utilitariste⁷³ basée sur la pluralité des êtres, et donc le besoin d'éduquer pour amener chaque être humain à utiliser leur plein potentiel, sans penser aux problèmes d'interdépendances qui empêcheraient cette éducation de fonctionner correctement. Dans cette perspective masculine, il y a une division entre la dimension morale et son corps situé dans la société. Ce dernier devient alors un « homme particulier empirique, un échantillon de l'espèce humaine qu'on rencontre dans toutes les sociétés et l'individu comme porteur de valeurs » (Brugère, 2011, p.30). Cependant, cette manière de penser l'humain semble alors s'incarner dans cette division de nature/culture : une base naturelle, biologique, et une base culturelle, qui serait alors comprendre et calculer ses actions selon des principes moraux partagés dans la société. Une binarité héritée de Kant, mais aussi de Descartes, où l'esprit et le corps seraient deux entités différentes (Descola, 2005). L'éthique développée par les hommes depuis le siècle des Lumières ne peut donc pas penser « la réalité des dépendances, à imaginer des conduites collectives pour celles et ceux dont l'agir moral ne peut pas se caractériser immédiatement par l'indépendance ou l'émancipation » (Brugère, 2011, p.30-31). Pour Fabienne Brugère (2011), il y aurait donc une incapacité de comprendre la « subjectivité réelle » (p.31) et donc replacer l'individu dans le collectif, dans une interdépendance. Ces éthiques construisent alors un dilemme, que démontre Gilligan dans le développement de la compréhension des normes morales sexuées : comment répondre au conflit dans notre société occidentale – néolibéraliste, basée sur le droit de propriété – qui demanderait de choisir entre le droit de propriété et le droit à la vie (Brugère, 2011, p.17). Le développement moral accroché à la valeur masculine serait

⁷¹ Cette tradition se base sur la doctrine de l'autonomie de Kant, qui a développé la conception du sujet sur deux dimensions : l'être biologique (soumis aux lois génétiques et sociales) et l'être transcendantal (conscient de soi et de ses actes).

⁷² John Rawls a développé dans son livre « Théorie de la Justice » en 1971, une éthique sociale, politique et culturelle qui permettrait de faire un compromis entre l'efficacité, la liberté et l'égalité. Il prend en compte une réalité plurielle, et se base – en plus de la théorie kantienne – sur l'individualité de John Stuart Mill : l'éducation permet de développer de son propre potentiel d'aptitude.

⁷³ L'utilitarisme est une éthique économique qui veut maximiser le bien-être agrégé. C'est-à-dire que les solutions économiques doivent amener le plus de bien-être collectif dans la société (on additionne comment les gens ils sont heureux)

alors éduqué d'une telle manière qu'elle « prend la forme d'une acceptation raisonnée des principes de justice ancrés dans les conventions » (Brugère, 2011, p.18).

Et si vous avez bien suivi ce qu'il s'est passé tout le long de cette recherche, deux phénomènes importants s'infiltrèrent dans cette problématique de l'éthique basée sur le genre : en premier, il y a une binarité éthique sur laquelle se pose notre société, basée sur une éducation sexuée de construire les problématiques morales ; en second, le terme de « l'interdépendance » semble particulièrement important dans la philosophie écologique et la science écologique.

Je développerais en premier l'idée d'interdépendance, pour ensuite appréhender comme celle-ci influence les pensées et les pratiques écoféministes. Cela permettra d'aborder l'importance de comprendre les récits qui se forment autour des éthiques, les liens logiques qui en résultent et finalement, forment les terrains pour des rationalités différentes, qui ne cessent d'évoluer dans la profusion de production de connaissances humaines.

4.2.1. LE CONCEPT D'INTERDÉPENDANCE

Ce mot jalonne effectivement les différentes parties, et s'intègre même dans la pratique des interviewées qui désirent « se relier » avec les vivants, les humains et les non-vivants. Il s'enracine dans l'écologie, en tant que discipline scientifique qui parle d'interconnexion et justement d'interdépendance entre l'environnement, et les vivants qui habitent dans ce dernier, c'est-à-dire entre ce qui est abiotique et ce qui est biotique. Un écosystème, un biome, une compréhension de ce qui est biologique à l'intérieur même de ce qui est inerte. Que ce soit la sympoïese de Donna Haraway, qui est de « faire avec, faire grâce aux autres, et au risque des autres » selon les mots de Stengers (2019, p.24-25), dans une perspective de la Chtulucène, où faire des relations, apprendre à se reconnecter, en réinventant la parenté⁷⁴, devient bien plus important que de faire des enfants (Haraway, 2016). En d'autres termes, vivre ensemble, vivre avec, dans l'intimité de l'altérité, et ne plus faire de déni sur les problématiques, mais simplement « d'accepter ». Cette idée de « rester avec le trouble »⁷⁵ (Haraway, 2016) amène à développer l'idée de réponse-habilités⁷⁶ (responsabilité). Pour la philosophe anglaise, il faut

⁷⁴ *Kinship*, en anglais, signifie la parenté, mais englobe bien plus que seulement le lien du sang, il évoque aussi la manière de créer et de pratiquer ces liens de parenté, et apporte donc une dimension de l'affiliation familial de personnes qui ne sont pas du même sang. Ainsi, dans « Making Kin, not babies », Donna Haraway provoque pour développer l'idée qu'il faut apprendre à vivre ensemble, à faire des « semblables », dans le sens que l'autre fasse partie du cercle restreint, comme une famille.

⁷⁵ Mots originaux : « *Staying with the trouble* »

⁷⁶ Jeux de mots en anglais : « responsibility » and « response-ability », développé sur l'observation des virus et la récupération virale des espèces.

alors apprendre à vivre avec ce qui gêne, ce qui ne peut être changé, et développer une capacité de réponse face à ses problèmes. Comprendre que de l'interconnexion, il y a de l'interdépendance, que l'altérité finalement n'est plus si autre que ça, lorsque la vie se met en marche : il faut donc apprendre « à penser avec ce qui arrive » (Stengers, 2019). Ainsi, pour Donna Haraway, s'il doit y avoir une écojustice multiespèces⁷⁷, qui peut aussi englober les différentes populations humaines, il est grand tant que les féministes exercent un *leadership*⁷⁸ dans l'imagination, la théorie et l'action, pour démêler les liens d'un côté de la généalogie et de la parenté, et de l'autre, de la parenté et des espèces (Haraway, 2016, p.102). En d'autres termes, penser en interdépendance, et non plus se fourvoyer dans une paire qui oppose dépendance et autonomie.

Dans la lignée de Deleuze et Guattari, qui développent l'écosophie et les problèmes environnementaux, en philosophie, dans une interdépendance (voir le chapitre « 2.2.2. Philosophie des Sciences, écologie et science située »), Stengers, place le concept d'interdépendance justement dans le fondement de la complexification et l'accumulation de théories en écologie, qui permettent alors d'analyser différemment les problématiques et de sortir du carcan de la science masculine positiviste (Stengers, 2019). Le *care*, en tant que pensée de l'interdépendance, aurait donc cette force de pouvoir amener un autre paradigme de compréhension logique des liens, dans la remise en perspective des « responsabilités partagées et des rapports humains » (Brugère, 2011, p.19). Penser dans cette éthique, impose alors de penser la vulnérabilité, les différentes forces, les pouvoirs qui peuvent s'exercer sur les choses et le vivant.

4.2.2. LA RÉAPPROPRIATION ÉCOFÉMINISTE DE L'ÉTHIQUE DU *CARE*

L'écoféminisme se réapproprie ce terme de l'interdépendance, et la manière dont le *care* se pratique. En dehors de cette paire binaire, elle reprend possession de la force que leur éducation genrée leur a fortuitement offerte : une pensée différente, divergente, qui permet de relier, d'analyser, et de finalement, penser l'interconnexion entre chaque chose. Elle disloque la féminité de l'éthique du *care*, pour non seulement le revaloriser et lui donner de l'importance dans les domaines qui leur étaient si longtemps interdits, la sphère publique (Brugère, 2011),

⁷⁷ Terme original : « multispecies ecojustice »

⁷⁸ Le terme *leadership* n'a pas d'équivalent en français. Un leader n'a pas forcément une position de domination, mais il semble que la traduction littérale se pose dans cette idée de dominance. Ici, dans mon interprétation du sens du mot *leadership* dans cette phrase, il me semble qu'il y a une idée de simplement montrer la voie, de prendre le relai sur comment penser les choses, de devenir une pensée majoritaire, mais non d'imposer une domination.

mais surtout pour le purifier de ce que le patriarcat en a fait : une éthique qui enferme la femme dans sa maison, pour s'occuper des enfants, qui ne concevrait pas les logiques rationnelles de la société, une éthique bonne pour les vieux et les enfants, ceux qui sont vulnérables.

Le *care* devient dans l'écoféminisme une capacité humaine écologique. Si chaque espèce se situe en interconnexion avec les autres, analyser les problématiques selon les violences que nous engendrons autour de nous permet d'apporter une lecture écosophique aux problématiques environnementales. L'écoféminisme dont j'ai exposé les pratiques rajoute une plus-value à la pensée, en traitant la question de la destruction non seulement de la « nature », mais aussi celle des femmes, et des mondes colonisés. Les interviewées rendent ainsi compte de l'importance de *soigner* les blessures humaines au sein de la société occidentale francophone, blanche, racisée, *queer*, validiste, sorcière... traitée la diversité humaine comme un bénéfice, et non comme une caractéristique effrayante qui apporterait des dissensions. Apprendre à vivre ensemble impose aussi d'apprendre à vivre dans le trouble, le conflit, à vivre chaque émotion et à pouvoir le faire dans une intimité de l'altérité.

Alors contre cette binarité qui invisibilise le travail du *care*, qui impose que prendre soin de l'autre équivaut à s'oublier soi, les écoféministes disent non. Le soin devient alors une pratique collective, inclusive, même du soi. Comme Miette lorsqu'elle se donne une légitimité de la pratique sorcière grâce à une vision politique écoféministe, apportant alors l'autorisation de prendre soin de ses émotions en tant que femme, pour enfin suivre ses intuitions, qu'importe ce qu'en dit la science. Sa dépression devient un fer de lance, et prendre soin d'elle, une nécessité.

Ou La Louve qui s'étonne du nombre de femmes qui produisent écoresponsables, et qui finalement et proposent des produits qui n'intoxiquent plus les femmes. Elle se bat aussi contre cette idée qu'aller bien se concentre dans le bien-être et donc dans le pouvoir d'achat, le confort matériel. Avoir du temps, prendre du temps, vivre avec ce qu'elle a, et moins consommer, cela lui suffit. Finalement, dans cette logique du « prendre soin », elle s'éloigne de l'idée qu'une personne responsable dans la société se doit de travailler, de gagner le plus de sous possible, de grimper les échelons.

Il y a aussi Ellana, qui s'énervait contre les sensibilisations de la pratique des « petits gestes » : « *Non je ne suis pas zéro déchet, non je ne suis pas parfaite, non je ne suis pas vegan. Mais le jour où les multi milliardaires et les entreprises les plus polluantes feront quelques choses, on en reparle quoi ! Désolé je suis un peu énervée mais en fait c'est ça qui m'énerv*

dans le militantisme des petits gestes, ça m'énerve parce qu'en fait c'est encore une fois tu mets la... en plus, qui est-ce qui le fait : c'est les femmes ! Dans les couples hétéros, c'est les femmes, et elles s'en prennent... comme si elles avaient tellement de temps ! C'est sûr ! Et les mamans avec les couches lavables, on leur dit : « oh c'est pas bien, tu as utilisé des couches jetables, tu vas détruire l'environnement ! », et les pubs de greenwashing et tout qui ciblent les femmes, et qui les forcent à subir encore plus de pression ! ». Pour elle, il ne faut pas agir parce qu'on culpabilise pour l'autre, pour l'impact sur l'environnement, mais agir en accord avec nos propres valeurs, et à notre propre niveau, comprendre qu'en tant qu'individu, ce que nous pouvons faire au mieux pour aller bien, c'est prendre soin de nous et des autres. Éviter de culpabiliser les femmes qui luttent déjà contre les problèmes financiers et la gestion de la charge mentale : leur appliquer en plus une charge morale, pour Ellana, c'est le pompon sur le gâteau cancérigène. Elle n'est pas contre les petits gestes, elle les fait elle-même, ce qui la dérange, finalement, c'est le désengagement des responsables : « Tu vois toi en tant qu'étudiante, je doute que même en achetant du coca de temps en temps, tu ne serais-ce que même un dixième que un chef d'entreprise qui va prendre le taxi tous les jours, qui va prendre l'avion pour un ci, pour un ça, qui a trois maisons de campagne [...] déjà que le travail et le capitalisme nous enlèvent notre plaisir et notre confort et notre santé mentale, si en plus l'écologie ça en rajoute, c'est pas le but en fait ! ». Son éloquence sur le sujet de l'écologie des petits gestes s'inspire directement de sa colère, qu'elle laissait ouvertement exploser, toujours dans une forme respectueuse. Cette colère ne me visait pas, elle fulminait contre quelque chose sur lequel elle n'avait aucune emprise, quelque chose qui la bouffait de l'intérieur, la sensibilisation à la culpabilité qui se rajoute à son ecoanxiété : « en attendant, dans le monde actuel, où il y a des gens qui détruisent la planète tous les jours, qui détruisent des hectares et des hectares de terrain, qui empoisonnent les sols et tout, qui votent des lois écocidaires, en fait faut aussi prendre soin de ta santé mentale, et non pas te flageler à chaque fois que tu manges une banane, parce que sinon tu ne vis plus, dans ce monde ».

Penser le *care* en écologie, permet alors de rendre compte des injustices que cette éthique néolibérale implique, comment l'appropriation des terres, la maltraitance de la terre, la surproduction, le système capitaliste, s'engoncent dans une pensée de la bienfaisance grâce à une éthique de la justice masculine, dite rationnelle car institutionnalisée, qui sortirait des carcans de l'humain et de sa subjectivité (Brugère, 2011) et comment, finalement, la pensée du *care* dans cette vision dichotomique de l'éthique amène les femmes à prendre cette charge morale sur l'épaule.

Pourtant, comme l'explique Circé, le soin reconnecte aux émotions, aux liens sensibles avec le milieu de vie, et permet de rentrer en empathie avec l'autre. Tout comme Julie, qui écoute chacun·e des artistes avec qui elle travaille, pour les comprendre, expliquer leur démarche, que l'exposition corresponde le mieux à leur vision, tout en s'intégrant dans les revendications politiques de Julie : l'humilité de ne pas marcher sur le travail de l'autre, mais simplement de comprendre qu'il y a une co-construction du projet, et que sans l'un·e, la forme finale et le fond ne seraient pas concrétisés dans la même idée. Aussi dans le travail invisible de faire attention aux déchets, lorsqu'elle se promène, ou la manière dont elle conceptualise ce qu'est un chien, et donc change totalement la relation avec lui⁷⁹. Ainsi, l'imagination construite que nous avons de l'autre, comment nous lui donnons des caractéristiques, le catégorisons, se fonde dans le *care*. Il implique une responsabilité vis-à-vis de nos propres mots envers l'autre. Plutôt que dénigrer, enlever des capacités, valoriser les capacités de chacun·e dans les groupes. Un travail que Starhawk s'est évertuée à construire en expliquant différents rôles selon les pratiques sociales dans les groupes (1982). Elle a développé les problématiques que certaines personnalités impactent sur les autres, et comment alors se réapproprier ses problématiques et en faire des forces.

L'écoféminisme permet alors de penser le soin en dehors de cette éducation de la femme et de la maternité ; débloqué de l'oubli de soi, du sacrifice de soi, le soin devient un outil pour se reconnecter ensemble, s'accepter, même si les affinités n'accrochent pas, de faire avec les dissensions, les incompréhensions, les émotions, le vivant, et le non-vivant. Tout cela en accordant à l'erreur une place légitime. En gros d'accepter ce qui était tabou, ce qui est obscur, dans la société patriarcale occidentale, accepter les différences, les nuances, les non-binaires. La vulnérabilité et la fragilité se transforment en force, en capacité créative et en adaptation. Les écoféministes se réapproprient un pouvoir interne pour agir. Finalement, le *care* en tant que concept de l'esprit s'*empower*, permettant aux femmes d'utiliser une pratique pour se redonner de la valeur, dans un monde qui les dévalorise constamment. Lorsque le *care* amène à penser ses propres responsabilités au sein des problématiques sociétales, il amène aussi à développer et circonscrire la place des femmes, par rapport aux hommes, et entre elles. La hiérarchie existe partout, et la reproduction de ce patriarcat passe aussi par les femmes. Il ne suffit pas alors de juste « prendre soin », aller mieux et oublier que les choses vont mal. Dans l'interdépendance, il faut aussi penser avec ce qui ne fonctionne pas. Le groupe de camp d'été d'Ellana l'a

⁷⁹ Cette pratique de la pensée est utilisée par Vinciane Despret, philosophe, psychologue et éthologue belge, qui apporte une conceptualisation différente dans la construction mentale humaine des animaux, et donc démontre les biais d'anthropomorphisme et aussi d'altérité qui ont existé auparavant.

ouvertement explicité sur leur page Facebook : elles apprennent ensemble à communiquer dans une hiérarchie horizontale, et cela peut amener des erreurs, car cette pratique des groupes n'est pas éduquée dans notre société, que ce soit à l'école, dans les clubs, ou au travail.

Finalement, comme l'indique un commentaire, à propos du développement personnel, dans un des groupes d'écoféminisme : « Le développement personnel n'est pas une fin, mais un moyen ». Il devient ainsi un tremplin vers une autre forme de lutte, vers l'action, contre un monde violent, pour un monde apaisé. L'interdépendance n'est pas de la dépendance, mais la compréhension que nous sommes tous interreliés, et nous cohabitons dans un monde chaotique. Soigner les humains occidentaux de leur névrose de la justice néolibérale, reviendraient alors à modifier un des multiples facteurs de ce qui détruit ce monde.

L'éthique du *care* souligne les actions écologistes. Les actions illégales, comme l'habiter politique des ZADs, se retrouvent dans une logique morale qui confrontent les lacunes de la justice égalitariste (néo)libérale. Extinction Rebellion, en plus de ses actions non violentes, a aussi intégré dans son système une cellule « régénératrice », qui se base sur les préceptes d'une éthique du *care* pour élaborer une société plus résiliente et plus saine⁸⁰. Le domaine de l'écopsychologie s'est aussi développé dans l'idée de relier aux vivants et à la Terre, le travail qui relie de Joanna Macy en est un bon exemple⁸¹. Finalement, le *care* apporte une lecture nouvelle à l'importance de vivre en communauté et en autonomie alimentaire, dans un vivre ensemble différent et plus proche de l'environnement « naturel ». La philosophie du *care* permet ainsi de critiquer le système néolibéral en place (Brugère, 2011 ; Laugier, 2015). La pratique du *care* dans les différents domaines de la société, que ce soit en économie, en politique, en sciences, dans la production, dans le divertissement, etc.– transforme la société de l'intérieur. Comme l'indique Ellana, le *care*, c'est le travail invisible du militantisme.

En s'opposant ainsi à la vision de la justice hégémonique qui s'est installée dans notre société, il apporte une compréhension concrète de la pratique écologique dans le développement de la pensée écosophique. Pour Laugier, le *care* et l'environnement ne peuvent s'articuler que « de façon pragmatique et non métaphysique, dans la reconnaissance ordinaire de nos dépendances, et de nos responsabilités ». Pourtant, il semble que dans le développement des philosophies écologiques, se soient d'abord le métaphysique qui ait primé sur le pragmatique. La compréhension mentale de ce qui clochait dans la société et comment amener cette société

⁸⁰ Information ici : <https://extinctionrebellion.fr/culture-regeneratrice/>

⁸¹ Information ici : <http://eco-psychologie.com/recherche/analyse-critique-de-ecopsychologie-pratique-rituels-pour-la-terre-de-joanna-macy/>

à se transformer, à changer, à *involver*. Parce que, finalement, la réappropriation du *care* s'ancre dans cette idée d'involution de Deleuze et Guattari (1982), de réutiliser ce qui existe déjà, de le déplier et pour le replier autrement, le retourner sur lui-même. Il en résulte une production de connaissance ancrée dans la critique de la rationalité capitaliste, néolibérale, et technoscientifique.

Dans cette perspective, le *care* en tant qu'outil écologique prend sa forme dans une double herméneutique. C'est-à-dire qu'il a déjà été réapproprié une première fois par les différents écoféminismes qui se sont soulevés après les années 70. Aujourd'hui, les pratiques dont j'ai pu témoigner ici se sont enracinées dans ses théories et écrits de femmes qui ont relaté ce qu'elles ont vécu. Les interviewées se sont réapproprié ces passations de savoirs, ces récits de vie, et ont chacune adapté en fonction de ce dont elles avaient besoin pour reprendre une emprise sur la catastrophe écologique qui sévit actuellement. En plus des théories écoféministes, elles ont aussi mélangé cette pratique avec le féminisme français, trié ce qui faisait sens, désarticulé ce qui était hérité du patriarcat.

La production de connaissances et de pratiques dans un but écologique a donc amené les femmes écoféministes à travailler la question selon le prisme du *care*. Comme Val Plumwood le décrit, « le problème primaire ne se situe pas dans plus de connaissances ou de technologies ; mais dans le développement d'une culture environnementale qui valorise et reconnaît complètement la sphère non-humaine et notre dépendance envers elle » (2002, p.3). Le *care* en écologie s'installe alors comme une rationalité particulière qui aurait la capacité de développer des connaissances en interconnexion, à ramener l'interdépendance dans les problématiques. Plumwood relie cette idée aux problèmes de la dualité, que la rationalité occidentale a conçue, entre l'humain et la nature, préconisant alors le besoin de revaloriser la nature, mais aussi de revaloriser d'autres manières de raisonner (2002), ce qui permettrait alors de sortir des dualités, de comprendre les objectifs des différentes rationalités, et plutôt que de les diviser, les rendre complémentaires.

4.3. TUER DIEU AVEC LA MAGIE DE WEBER

La compréhension des injustices sociales qu'apporte le système économique capitaliste s'est fondée dans la sociologie, avec Marx et Weber⁸². Avant d'être une conscience écologique, l'anticapitalisme se basait sur une éthique économique et sociale. Weber m'intéresse particulièrement, parce qu'à plusieurs reprises, lorsque j'utilisais des termes pour représenter le capitalisme productiviste, je représentais ce dernier comme le « corset de fer » qui emprisonnerait nos corps occidentaux. Cette expression sort de la théorie anticapitaliste de Weber, qui désignait ce système comme « impitoyable, inexorable, impersonnel » par l'assujettissement des hommes à ces objets qu'ils ont créés (Lowy, 2013, p.44). Si dans la langue maternelle de Weber, les termes exacts sont « *stahlhartes Gehäuse* » qui a été traduite en français en « cage d'acier ». Cette traduction n'est cependant pas juste, et mon professeur de sociologie, en première année de bachelier, parlait d'un corset, pour évoquer le fait d'être « enserré », comme dans un habitacle ou une cage. Cette expression de « corset de fer » m'est donc restée. Particulièrement explicite dans le cas d'un système économique coincé dans les valeurs patriarcales de ses esclaves⁸³. Dans cette idée de perte de liberté, Weber annonçait un désenchantement du monde lorsqu'il observait le monde qu'il connaissait changé devant lui, une forme d'ascète qui réduirait nos corps à s'enfermer dans cet « habitacle de fer ». Alors quand 115 ans après la publication de son livre, l'écoféminisme développe des pratiques pour réenchanter le monde, mon cerveau a connecté quelques neurones, et s'est penché sur la relecture de Weber par Michael Lowy, dans son livre « La cage d'acier. Max Weber et le marxisme wébérien » (2013).

Ainsi, dans son livre « Éthique protestante et l'esprit du capitalisme » (1905), Max Weber développait un des facteurs qui a consolidé l'implantation du capitalisme dans notre société occidentale : celle de l'éthique protestante. Cette dernière aurait alors développé un éthos du travail, de la création de capital pour Dieu, et marqué un terreau fertile pour le développement du système d'exploitation du capitalisme.

En parallèle, il a traité différents facteurs qui ont freiné l'avancée de ce système économique. Parmi l'un deux, la magie devenait « un obstacle à une conduite de vie rationnelle » (Lowy, 2013, p.73), que Weber définit comme « la croyance dans laquelle quiconque possède le charisme pour utiliser les moyens appropriés est plus fort qu'un dieu et

⁸² Marx, Weber et Durkheim sont reconnus comme les pères fondateurs de la sociologie.

⁸³ Weber parlait du capitalisme comme un « esclavage sans maître » (Lowy, 2013, p.51).

peut soumettre celui-ci à sa volonté. L'activité religieuse n'est plus alors "service divin" mais "contrainte du dieu", l'invocation n'est plus prière mais formule magique » (cité par Lowy, 2013, p.73). Weber d'ailleurs ne jugeait pas l'éthique religieuse comme irrationnelle ni la logique capitaliste comme rationnelle. Il désignait deux rationalités : formelle – celle de la croyance en une éthique religieuse – et une matérielle – celle de la croyance en un système économique rationnel (Lowy, 2013, p.76). Comme l'indique Plumwood, ce qui dérange, ce n'est pas la rationalité, mais la manière de la pratiquer, comme les récits sont mis en place et racontent les héros. Ainsi, la pratique d'une meilleure rationalité, ou de plusieurs rationalités, permettrait de libérer la rationalisation hégémonique développée par le patriarcat, celle qui a été capturée par le pouvoir et devenue un instrument de l'oppression (2002, p.14).

Dans la binarité des choses de ce monde, la rationalisation du monde – son désenchantement – et la ritualisation – son réenchantement – seraient-elles devenues une paire binaire née dans notre société, lorsque le capitalisme lui-même se créait dans la croyance de l'ascète protestante ? Ainsi, tuer Dieu, en le dépassant, et en utilisant ses « pouvoirs » parviendrait-il à déposséder le capitalisme néolibéral de son pouvoir asphyxiant, de son emprise sur nos corps et nos esprits ? Si l'intention et la volonté sont reconnues comme magie (Starhawk, 1982), dans une repossesion de la croyance en les préceptes wiccans et la reconversion vers une entité nouvelle, une Déesse qui ne serait pas un Dieu ni une religion, ni une croyance, simplement quelque chose dont on ignore tout et qui permettrait de nous replacer à notre échelon, n'est-ce pas là une manière de tuer Dieu tout en acceptant la place de l'humanité dans Gaïa ? La responsabilité de nos actes, de nos intentions, de notre volonté en tant qu'une espèce parmi d'autres ? Une réponse-habilité dans un monde multiespèce dans lequel nous reviendrons à la terre et nous délitérons en différents composés, en composte, pour que la vie à nouveau renaisse, différente, mélangée, un peu nous, un peu autre, le semblable dans l'altérité ?

Finalement, l'éthique du *care* et l'histoire des sorcières, du soin, du prendre soin, réapproprié par les femmes, dans des rituels pour réenchanter le monde comme l'a signalé Circé, permettrait-il alors de développer une rationalité parmi d'autres pour produire des savoirs situés et utiles dans la catastrophe écologique ?

Y a-t-il quelque chose à chercher, à involer, dans les rationalités de Weber et de l'école de Francfort, qui a repris dans sa recherche ses rationalités différentes ?

5. CONCLUSION

Le but du développement de l'écoféminisme et de ses pratiques écologiques n'est pas de convaincre, ni de juger, mais simplement de comprendre l'importance d'un tel phénomène social en écologie. Effectivement, les philosophes en écologie marquent l'importance depuis les années 70 d'une transformation sociétale, et non simplement un apport de solutions technicistes pour résoudre les problèmes environnementaux. Dans une perspective écosophique et dans l'interdépendance de Gaïa, il semble alors important de pouvoir comprendre comment une partie de la population se réapproprie les problématiques environnementales, les analyse et en ressort des pratiques pour participer à la transition écologique.

L'écoféminisme, ici, s'intègre alors dans vision d'humanité écologique selon la conception de Rose (2004). Il y a un désir de transformer la société, non par la solution, mais en appliquant un premier pas : penser autrement le vivre ensemble. L'appartenance à la classe sexuée de *la* femme semble alors permettre un paradigme éthique différent, appréhendant les perspectives écologiques selon une lecture féministe de la violence et de la domination mais en appliquant cette lecture sur trois phénomènes : le caractère sexué féminin, le caractère naturel des objets et finalement, le caractère « non-développé » des sociétés.

Penser la violence du caractère inférieur de l'esprit de la femme, et de la possibilité de s'accaparer son corps pour le plaisir et la reproduction, apporte alors une compréhension du besoin de se soigner et de se développer en dehors des sphères masculines pour revaloriser ce qui est féminin. Si le mâle détruit, pourquoi le devenir au nom de l'émancipation ? Il y a donc un mouvement de réappropriation des binarités pour les déconstruire et les reconstruire. Un phénomène d'involution qui se propage dans une double herméneutique des pratiques sociales. L'éthique du *care* subit ainsi une déconstruction, un compostage, pour ne plus devenir un boulot invisibilisé par les pratiques du couple, et la division de la sphère privée et de la sphère publiques. Il devient finalement un outil pour penser la catastrophe écologique, et un outil dans la militance écologique.

Peut-être est-ce qu'il faut, finalement, un mix énergétique, un peu comme pour l'électricité, mais au niveau humain : différentes énergies humaines, compréhensions, actions, qui finalement apportent des humanités écologiques. Si le tout n'est jamais un tout, si tout n'est que parti, sans jamais être un tout, tout en valant plus que la somme du tout, alors à quoi ça sert de tous se battre de la même manière ? Regarder les choses de manière holistique semble nous aveugler et les chiffres nous tromper dans la manière de problématiser les phénomènes.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

- Billard, V., 2013. *Geek Philosophie : philosophie des passionnés de technologie et de mondes imaginaires*. Presses de l'Université Laval (France), 202p.
- Bourg, D. et Fragnière, A., 2014. *La pensée écologique. Une anthologie*. Presses Universitaires de France (France), 876p.
- Brugère, F., 2021 (2011). *L'éthique du « care »*. Presses Universitaires de France (Paris), 128p.
- Bryant, A., 2017. *Grounded theory and grounded theorizing : pragmatism in research practice*. Oxford University Press (New-York), 433p.
- Burgart Goutal, J., 2020. *Être écoféministe, Théories et pratiques*. L'Echappée (Paris), 318p.
- Chollet, M., 2018. *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*. La Découverte (Paris), 233p.
- de la Cochetière, V., 2019. *Réveillez-vous, femmes divines*. Editions Tana (Paris), 352p.
- Deleuze, G. et Guattari, F., 1980. *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*. Les Editions de minuit (Paris), 642p.
- D'Erm, P., 2019. *Natura. Pourquoi la nature nous soigne... et nous rend plus heureux*. Edition Les Liens qui Libèrent (Mayenne), 215p.
- Descola P., 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Ducrétot, S., et Jehan, A. (dir.), 2020. *Après la pluie. Horizons écoféministes*. Tana Editions (Paris), 222p.
- Griffin, S., 2021 (1978). *La Femme et la Nature*. Le Pommier, Paris, p.465p.
- Guattari, F., 2000 (1989). *The Three Ecologies*. The Athlone Press (London), 190p.
- Hache, E., 2016. *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*. Cambourakis (Paris), 416p.
- Hamilton, C., 2013. *Les apprentis sorciers du climat. Raison et déraisons de la géo-ingénierie*. Edition du Seuil (Paris), 352p.
- Haraway, D., 1991. *Simians, Cyborgs, and Women. The reinvention of Nature*. Routledge (New-York), 312p.
- Haraway, D., 2003. *The companion species manifesto. Dogs, people, and significant otherness*. University of Chicago Press (Chicago), 112p.
- 2016. *Staying with the trouble. Making Kin in the Chthulucene*. Duke university Press (London), 313p.
- Larrère C. et Larrère R., 2015. *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*. Paris : La Découverte.

- Latour, B., 2015. *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. La Découverte (Paris), 399p.
- Laurent P.-J., 2019. *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*. Karthala (Paris), 152p.
- Leach, M., *et al.*, 2010. *Dynamic Sustainabilities : technology, environment, social justice*. New-York : Earthscan, 140p.
- Lowy, M., 2013. *La Cage d'Acier. Max Weber et le marxisme wébérien*. Edition Stock (France), 143p.
- Nizet, J., 2007. *La sociologie de Anthony Giddens*. La Découverte (Paris), 128p.
- Olivier De Sardan, J.-P., 2008. *La Rigueur du Qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Bruylant-Academia (Louvain-la-Neuve), 365p.
- OCDE, 2021. *Examens environnementaux de l'OCDE : Belgique 2021 (Version abrégée)*, Examens environnementaux de l'OCDE, Éditions OCDE, Paris, 50p.
- Plumwood, V., 2002. *Environmental Culture. The ecological crisis of reason*. Routledge (New-York), 300p.
- Redmond, L., 2019. *La femme tambour. Renouer avec sa déesse antérieure*. Edition Leduc.s (Paris), 332p.
- Rosa, H., 2014. *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*. La découverte (Paris), 156p.
- Rose, D. B., 2019 (2004). *Vers des humanités écologiques*. Wildproject, (France), 80p.
- Shiva, V. et Mies, M., 2014 (1993). *Ecofeminism*. Zed Books (New-York), 360p.
- Starhawk, 2015 (1982). *Rêver l'obscur : femme, magie et politique*. Editions Cambourakis, 380p.
- Stengers, I., 1997. *Power and Invention. Situating Science*. University of Minesota Press (Minneapolis), 272p.
- 2018. *Another science is possible : a manifesto for slow science*. Polity Press (Cambridge), 173p.
 - 2019. *Résister au désastre*. Wildproject (France), 88p.
- Weber, M., 2008 (1905). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Flammarion (France), 394p.

ARTICLES

- Albrecht, G., 2020. « Les émotions de l'Anthropocène » *in* L'écologiste, volume 21 n°1 (mars), pp.22-25.
- Audet, R. 2016. « Discours autour de la transition écologique », *in* Fortin, M.-J., *et al.* *La transition énergétique en chantier. Les configurations institutionnelles et territoriales de l'énergie*. Presses de l'université Laval, Québec, pp.11-30.
- Bahaffou, M., et Gorecki, J., 2020. « Préface » *in* d'Eaubonne, F., 2020 (1974). *Le féminisme ou la mort*. Edition Le Passager Clandestin, Paris, 336p.
- Burgart Goutal J., 2017. « Un nouveau printemps pour l'écoféminisme » *in* Association Multitudes, n°67, pp.17-28.
- 2021. « Préface » *in* Griffin, S., 2021 (1978). *La Femme et la Nature*. Le Pommier, Paris, pp.I-XXV.
- Callon M., 1998. « Des différentes formes de démocratie technique », *in* Annales des mines, Paris, pp. 63-73.
- Caratini, S., 2017. « Réflexion comparative sur quelques postures anthropologiques vécues de l'ailleurs et du proche », *in* Emulations, n°22, pp.127-134.
- Casilli, A., 2014. « Anthropologie et numérique : renouvellement méthodologique ou reconfiguration disciplinaire ? », *in* Anthrovision, 2.1, 5p. En ligne : <http://journals.openedition.org/anthrovision/626> (consulté le 07/05/2021)
- Cervera-Marzal, M., 2016. « Sociologie et philosophie politique : nouvelle(s) articulation(s) » *in* Raisons politiques, 2(2), 143-149.
- Colombo, F., *et al.* 2018. « Prêter attention aux mondes. Vers une écologie décentrée, plurielle et interprétative » *in* Ecologies et Humanités : Revue interdisciplinaire d'Humanités, n°13, pp.7-16.
- Goldblum C., 2017. « Françoise d'Eaubonne, à l'origine de la pensée écoféministe » *in* L'homme et la Société, n°203-204, pp.189-201.
- Haraway, D., 1988. « Situated Knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective » *in* Feminist Studies, n°3 (14), pp.575-599.
- Henry A., et Vielle P., 2020. « L'écoféminisme, une perspective pour penser la crise de notre écosystème ? », *in* Sociétés en changement, n°9, 8p.
- Hermesse, J., 2020. « Du silence et des ambulances : construction sociale d'une catastrophe autour d'un virus » *in* Hermesse, Laugrand *et al.*, *Masquer le monde. Pensée d'anthropologues sur la pandémie*. Editions Academia, (Louvain-la-Neuve), pp.55-72.
- Hubacek, K., *et al.*, 2017. « Global carbon inequality », *in* Energy Ecology Environment, 2 (6), pp.361-369.
- Larrère C., 2012. « L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe » *in* Ecologiques. Enquêtes sur les milieux humains, n°22, pp.105-121.

- Laugier, S., 2011. « Le *Care* comme critique et comme féminisme » *in* Travail, genre et sociétés, n°26, pp.183-188.
- 2015. « Care, environnement et éthique globale », *in* Cahiers du Genre, n°59, pp.127-152.
- Laugrand, F., 2020. « A qui la faute : chauves-souris, pangolins, civettes ou humains ? La Covid-19 vue d'en bas » *in* Hermesse, Laugrand *et al.*, Masquer le monde. Pensée d'anthropologues sur la pandémie. Editions Academia, (Louvain-la-Neuve), pp.23-53.
- Laurent P.-J., 2011. « Observation participante et engagement en anthropologie » *in* Hermesse, J., Singleton, M., et Vuilleminot A.-M. (dir.), *Investigations d'anthropologie prospective. Implications et explorations éthiques en anthropologie*. Academia (Louvain-la-Neuve), pp.45-70.
- Methorst, J., *et al.*, 2021. « The importance of species diversity for human well-being in Europe », *in* Ecological Economics, n°181, 12p. En ligne : <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0921800920322084?via%3Dihub#s0055> (consulté le 18/05/2021)
- Moutel, N., 2018. « La métaphore du viol de la Terre : une proposition écoféministe » *in* Ecologies et Humanités : Revue interdisciplinaire d'Humanités, n°13, pp.65-79.
- Vivas-Romero, M., 2017. « Co-construction d'une ethnographie émancipatrice et féministe. Entre mutation et métissage » *in* Emulations, n°22, pp.35-50.
- Zitouni, B., 2019. « Contre la destruction de la planète. L'écoféminisme dans les années 1980 en Grande-Bretagne et aux États-Unis » *in* Travail, genre et sociétés, n°42, pp.49-69.

ANNEXES

ANNEXE 1 : BIBLIOGRAPHIE NON-EXHAUSTIVE SUR L'ACTUALITÉ ANXIOGÈNE

Du 23 avril au 30 avril, j'ai pris la décision de créer une bibliographie anxieuse de toutes les informations qui passent sur mon fil d'actualité facebook, et seulement sur ce dernier, pour développer comment les médias peuvent amplifier déjà un vécu anxieux en période de crise.

Violence policière à BXL : la Boom du 1er avril

<https://www.facebook.com/paul.crutzen.33/videos/2861519437461690/>

Ceci n'est pas un complot : actualité anxieuse [Ceci n'est pas un complot !](#)

Still Standing for Culture :

<https://www.facebook.com/stillstandingforculture/photos/a.108255144291346/285783236538535/>

Futur, technologie et IA : https://lareveetlapeste.fr/pour-constater-que-lintelligence-artificielle-est-tres-dangereuse-il-suffit-de-regarder-dans-le-passe/?fbclid=IwAR1Iq9RFC0oN1vfVQRcz7nx2aOCZ_PaLHItAhXhnOmbY156loffqmBodUU

La 5G, technologie et citoyenneté : <https://www.maddyness.com/2021/03/30/rapport-shift-project-5g-ecologie/?fbclid=IwAR2rb0ktPkaW1z1fie8c-2B719aK6R23-LvTnWXjtByXDj6odOHS6xiKmts#:~:text=Dans%20son%20dernier%20rapport%20sur,acteurs%20%C3%A9conomiques%20et%20les%20citoyens>

Exemple d'article anxieux sur l'écologie : https://reporterre.net/Les-aires-protégées-sont-le-plus-grand-accaparement-de-terres-de-l-histoire?fbclid=IwAR3ukMm9ZIZFBpHvIO3_owXM7U-npouAFSIDa8Nu4zYYzUhcHhcAx-98ZyU

Exemple de vidéo informative sur la politique du gouvernement français : [UN PUTSCH ÉCONOMIQUE SE PRÉPARE](#)

Confinement, problèmes psychologiques et militance : <https://lareveetlapeste.fr/des-milliers-de-citoyens-se-sont-leves-partout-en-france-contre-la-re-intoxication-du-monde/?fbclid=IwAR277iXoNTiJ8CQDjvLS4rWuTjULg77pfgNhwifK4ukwRMdOQr-5840zI4>

L'affaire George Floyd, qui a résonné avec les problèmes en France et en Belgique (par exemple, Mawda) : <https://www.facebook.com/period.studio/videos/1124783731319099>

Article Reporterre sorti en plein confinement : https://reporterre.net/Batiments-routes-plastique-Ce-que-l-humain-fabrique-pese-desormais-plus-que-les-etres-vivants?fbclid=IwAR0csNSpi2iZxmd5_QZ9oGjcuoltiv5D_7GMWW9XRYgQCgvRdTqkCGG1kMU

Vidéo Youtube sur l'affaire Mawda, sorti en plein confinement : [Mawda, j'ai honte pour notre Etat de droit](#)

Les violences pendant la manifestation contre les violences policières, à Bruxelles, le 24 janvier 2021 : https://dossiers.parismatch.be/les-casernes-de-la-honte/?_ga=2.86613016.1295160400.1618998692-213068873.1612398479&fbclid=IwAR3DKqG34ieD7J1qOuZ8B840Y0tzvi4BWDc6QL8naZUzICOnIacZ2slgS0E#.YIFeowcPdLZ.facebook

L'imprévisibilité des mesures covid-19 mis en place par le gouvernement :

https://www.rtf.be/info/belgique/detail_coronavirus-vu-l-evolution-de-la-situation-sanitaire-les-assouplissements-prevus-pour-avril-sont-incertains?id=10721769

La vieille histoire de l'accaparement des terres : https://reporterre.net/Les-aires-protgees-sont-le-plus-grand-accaparement-de-terres-de-l-histoire?fbclid=IwAR3ukMm9ZIZFBpHvIO3_owXM7U-npouAFSIda8Nu4zYYzUhcHhcAx-98ZyU

Green-washing, prédécoupage de fruits et légumes, surconsommation :

<https://www.facebook.com/M.Mondialisation/photos/a.315001815182898/4539264369423267/>

Covid-19 : interaction humains/animaux

<https://reporterre.net/Animaux-sauvages-et-domestiques-ils-attrapent-aussi-le-Covid?fbclid=IwAR0XIIzcozuZi7qP6qF82SKEPYiod6UWzzRcwPxOcVQsmdXdXEhfZX-Gn0g>

Time-lapse de l'impact de l'homme sur la terre via Google Earth :

<https://www.youtube.com/watch?v=5W-zPqrGQWA>

Lorsque l'énergie verte devient du greenwashing : https://mrmondialisation.org/la-demande-mondiale-denergie-verte-menace-un-region-riche-en-biodiversite/?fbclid=IwAR0TmVH3QLldo1I7FeJti8_83VIZodDOkHtLpeC4psU5WzNZMVznDo2FkJ

ANNEXE 2 : CARTOGRAPHIE DES RELATIONS ENTRETENUES DANS LE CADRE DE LA RECHERCHE

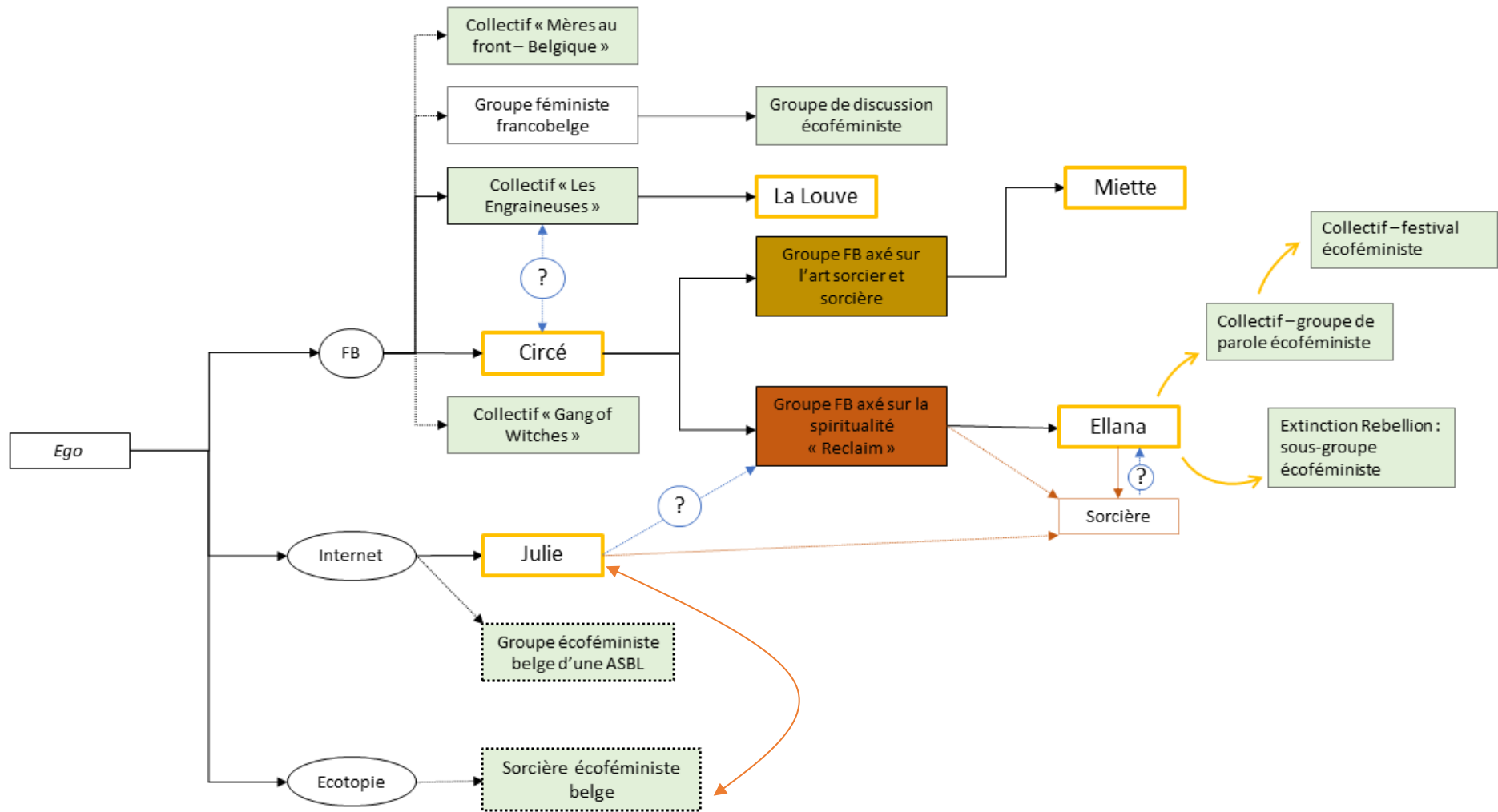
Ce schéma (page suivante) montre comment j'ai rencontré les personnes interviewées, mais aussi les liens entre elles. Le terme « ego » désigne ma propre personne, par convention.

- Les cadres en contour jaune désignent les différentes interviewées.
- Les flèches bleues sont les relations qui ne sont pas connues, mais peuvent sembler plausibles.
- Les flèches orange sont les liens avec une sorcière qui a été nommée dans différentes interviews, et qui a monté un projet pour une Kerterre, pour lequel j'ai eu des contacts aussi avec elle.
- Les flèches jaunes sont les groupes écoféministes qui sont ressorties grâce à l'interview
- Les cadres en pointillés sont des groupes avec qui j'ai eu des contacts mais avec qui n'ont pas été approfondis, ou non répondus.
 - o Un groupe écoféministe s'est aussi créé il y a quelques mois à travers le groupe féministe francobelge, il n'est pas très actif malheureusement, cela peut être expliqué par sa jeunesse.
 - o Un projet a failli se mettre en place avec une sorcière écoféministe belge, que j'ai rencontré via Ecotopie, mais qui n'a pu être mis en place par manque de temps.
 - o J'avais envoyé un mail au collectif « Les Engraineuses », mais mon insécurité à ce moment là par rapport au travail et la méthodologie à mettre en place se ressentait fortement, probablement que ma demande distante, sèche et floue les a mises sur leur garde.
 - o J'ai demandé une interview à Gang of Witches et Mères au Front, car elles permettaient d'avoir une diversité de pratiques en France et en Belgique francophone
 - Sans réponse

Les noms de ces trois collectifs : Les Engraineuse, Gang of Witches et Mères au Front, ne sont pas anonymisés car ce sont des collectifs qui sont publics. Ils publient des livres, mettent en place des actions, des festivals, et se revendiquent ouvertement. Leur but étant de sensibiliser à l'écoféminisme et aux problématiques que leur collectif travaille :

- « Les Engraineuses » s'intéressent aux actions écoféministes, et les partagent, de manière théoriques parfois aussi. Elles sensibilisent à la militance
- « Gang of Witches » s'intéressent particulièrement au monde de l'art, dans sa globalité. Elles sensibilisent et mettent en place des actions qui promeuvent l'art dans un cadre écoféministe.
- « Mères au Front – Belgique » se démarque en sensibilisant à la cause des mères dans le cadre de l'écoféminisme.

CARTOGRAPHIE DES RELATIONS ENTRETENUES DANS LE CADRE DE LA RECHERCHE



[Cette page n'a aucun sens, mais désirait exister.]